

---

# MON AUTRE MONDE

---

*Les vingt ans en ZEP*  
*d'une psychologue scolaire*

**Nicole Bailly**

# Sommaire

---

<b>SOMMAIRE</b>	<b>1</b>
<b>PREAMBULE</b>	<b>3</b>
<b>LE PLACEMENT, LA PEUR DE LA SEPARATION</b>	<b>8</b>
Madame G. : la bagarreuse	9
Famille Mx. : l'« hyperactivité »	16
Martin W. : la dépression anaclitique	21
Echos du dehors	27
Famille L. : la chute	28
Famille P. : défense des droits de l'enfant	35
<b>DYSFONCTIONNEMENT INSTITUTIONNEL...</b>	<b>46</b>
Famille D. : l'impossible demande.	47
Echos du dehors	57
Famille R. : dysfonctionnement institutionnel	58
<b>LOI SUR LE HANDICAP</b>	<b>65</b>
Famille D. : rencontre avec le handicap	66
Madame M. : la force et la fragilité	72
<b>LIENS ENTRE ORIGINE SOCIOCULTURELLE ET SOUFFRANCE PSYCHIQUE</b>	<b>76</b>
Mademoiselle P. : rêve brisé	77
Famille K. : la trahison	81
Famille B. : la détresse dorée	87
Famille By. : éclatement du couple	91
Famille B. : dégradation des liens	99
Famille S. : la révolte	107

<b><u>PEUT-ON PARLER DE « CULTURE » QUART MONDE ?</u></b>	<b>123</b>
Madame B. : l'optimiste courageuse	124
Famille G. : comment la raconter ?	129
Madame P. : les poupées gigognes	138
Famille De M. : la « séduction »	146
Famille A. : la dignité	153
<b><u>LES DIFFICULTES DES PROFESSIONNELS</u></b>	<b>159</b>
Connaissance du Quart Monde	159
Echos du dehors	171
<b><u>LIEUX D'ACCUEIL ET D'ECOUTE A L'ECOLE</u></b>	<b>172</b>
« Café des Parents » dans un centre social	178
Rentrée 2008	182
Conclusion	184
<b><u>BIBLIOGRAPHIE</u></b>	<b>191</b>
<b><u>GLOSSAIRE DES SIGLES ET ACRONYMES</u></b>	<b>194</b>

# Préambule

---

Fin juin 2007, le cœur gros, je fête mon départ à la retraite.

Plus de vingt ans d'exercice en ZEP (Zone d'Education Prioritaire), pèse lourd dans une carrière !

Je ne peux pas partir comme ça, je ne peux pas tourner la page, alors j'annonce à tout le monde que je vais écrire un livre sur toutes ces années passées dans ces banlieues, ces cités, ces communes qui vivent à la marge, à la périphérie.

A peine après avoir prononcé ces mots, j'en mesure l'ambition, en fait, je me lance un défi qui sera pour moi le moyen de rester là, de ne pas abandonner toutes ces familles, de continuer à partager les espoirs et déceptions de mes collègues.

Après une formation de psychologue clinicienne, et une vaine recherche d'emploi, j'ai fini par rentrer dans la grande maison de l'Education Nationale.

Mai 68 avait éveillé en moi le besoin de comprendre comment les entrelacs de la sociologie, de la psychologie, de la pédagogie, de la politique et de l'éducation, se nouent, se croisent, s'opposent, se complètent pour produire du sens ou du chaos.

Quelques années d'enseignement, avant de devenir psychologue scolaire. Dès que j'ai pu, j'ai postulé pour un groupe scolaire ZEP.

Mission dévorante, envahissante, mais tellement enrichissante que je suis devenue addict très rapidement et, pendant plus de vingt ans je n'ai cessé de rechercher des postes en banlieues défavorisées, rien ne me décourageait, ni la distance, ni la charge de travail qui dépassait largement les vingt quatre heures officielles. Les premières années, mes enfants étaient encore très jeunes, mon mari souvent en déplacement professionnel.

Quand on est passionné par son travail, qu'il devient à la fois le moyen de gagner sa vie, et surtout, celui de lui donner un sens, on trouve l'équilibre nécessaire pour assumer sa famille.

Je pense que mes deux enfants, s'ils ont été en manque de présence maternelle, ont bénéficié d'une qualité de relation que je n'aurais pas été capable de leur offrir si je n'avais travaillé que pour survivre.

Je me suis toujours dit que j'avais une chance infinie d'aimer mon travail, autour de moi, beaucoup d'amis se plaignaient du leur, même quand leur salaire était confortable... Et je ne parle pas de ceux qui n'ont pas le choix, qui travaillent dur pour des salaires de misère.

Je remercie mes enfants qui m'ont permis de mener cette carrière, ils ont été merveilleux, autonomes, responsables, en réussite scolaire et surtout, solidaires et engagés contre notre société inégalitaire et inhumaine.

Mon investissement auprès des enfants et leur famille en grande difficulté sociale fit germer et croître ses graines dans la conscience de mes enfants, l'éducation familiale complète celle de l'éducation nationale, et ce qui marche dans un milieu aisé, devrait marcher pour les milieux défavorisés.

Suite à certaines épisodes douloureux concernant des familles, je me suis rapprochée du Mouvement ATD Quart Monde, mon engagement auprès des plus pauvres devenait une nécessité, il fallait que je me forme, que je comprenne, que j'apprenne pour mieux travailler et pour inciter ma hiérarchie à organiser des formations pour les collègues, et pour les étudiants en IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres).

Militantisme syndical, collaboration avec la CIDE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant), complétèrent mes connaissances et mon action.

La confiance de mes inspecteurs me permit de fonctionner avec ces acquis, de travailler autrement, de dépasser mes fonctions, tout en respectant mes missions.

Le départ à la retraite, après cet engagement fut une sévère frustration, qui fit naître cet exigent besoin d'écrire pour transmettre et laisser une trace des familles, des enfants, des collègues.

Peur d'oublier, peur de fermer les yeux de ma mémoire, de m'enliser dans le confort cotonneux de ma nouvelle condition de retraitée.

Les voiles et les foulards de l'hypocrisie étouffent la vie plus pernicieusement que ceux de tous les intégrismes réunis ; les déchirer, était devenu pour moi une impérieuse nécessité.

Après plusieurs années passées dans la ZEP des Aubiers, aux environs de Bordeaux, je postulai pour une autre banlieue, où la ZEP était plus restreinte. Je n'eus aucun mal à l'obtenir.

Les candidats ne se battent pas pour ces postes, et après le départ à la retraite de la psychologue scolaire, son poste restait vacant.

Pessac, tranquille petite commune de Gironde, coucoune jalousement son souriant centre ville, aux charmes un tantinet rétro, entre l'église et la mairie, les commerces, les coquets pavillons ornés de jardins fleuris, environnement feutré, propre, serein.

Une de mon stagiaire, née dans ce village, n'avait jamais mis les pieds dans la Cité, protégée par la carte scolaire et par une famille soucieuse de la soustraire à une promiscuité menaçante.

Ce stage fut pour elle l'occasion de briser l'enveloppe protectrice tissée par son éducation douillette, et de découvrir l'envers de Pessac.

Faisant visiter à ma famille « La Cité des Tulipes » dans le quartier des Aubiers, où je travaillais depuis plusieurs années, j'entends cette surprenante et candide réflexion :

« Mais pourquoi ces gens choisissent-ils d'habiter ici ? »

Cette question m'atteignit si violemment qu'elle déterminait le besoin pour moi de mieux comprendre pour mieux faire comprendre,

Une autre question me taraudait : cette ignorance, cette méconnaissance étaient-elles authentiques ?

Comment peut-on passer sa vie à l'abri d'un mur invisible opérant une séparation aussi efficace que celles des divers murs de la honte érigés sur notre planète ?

Aveuglement, cécité ?... ou fuite ?...

Savoir fait peur...

La révélation du handicap d'un enfant provoque chez la plupart des jeunes parents un refus d'entendre, de voir cette réalité injuste et révoltante, et comment leur en vouloir ?

Ils s'enferment alors dans une sorte de déni, incapables de tolérer la souffrance,

Cette monstrueuse culpabilité qui vient les punir n'est pas assumable, pas méritée,

Quelle est leur faute ?

Hostilité envers les professionnels, agresseurs, accusateurs...

Découvrir la vérité, accepter de la recevoir implique une certaine lucidité, la capacité de pouvoir se décentrer de son ego, de ses angoisses infantiles...

Il en est de même pour la pauvreté, c'est la verrue, le point noir, la faute, le cancer...

J'y suis pour rien, ça ne me concerne pas, de toutes façons, c'est un phénomène marginal...

La pauvreté, elle est méritée : paresse, manque d'autonomie, d'intelligence, d'éducation, immigration abusive.

Bref, s'ils sont pauvres, c'est de leur faute.

Les médias ne cessent de balancer des images, des reportages qui terrorisent le français moyen : violence des jeunes des banlieues, gratuite, imprévisible ...

Violence qui peut sauter le mur, envahir l'espace privé, protégé, acquis honnêtement.

Ces gens-là sont des voyous, des sauvages, des voleurs, des violeurs...

Ce sont des asociaux, nous n'y sommes pour rien, c'est à l'état de nous en débarrasser.

La pauvreté c'est une gangrène qui se reproduit, les pauvres sont responsables de leur situation.

Comme les nantis le sont de la leur ...

Pour éviter les affres de la culpabilité, il faut nier, se défendre de toute implication.

« Quel scandale, ces jeunes qui brûlent, cassent, détruisent, c'est la faute des parents, de l'école, moi j'y peux rien. »

« Il faut de tout pour faire un monde »

« C'est la vie, il y a toujours eu des riches et des pauvres »

« Une bonne situation, ça se mérite »

Ces clichés fatalistes et méprisants, enracinés dans la culture de la méritocratie ont la vie dure, même s'ils ne sont plus proférés aussi ouvertement ;

Le fatalisme n'existe pas, il n'est qu'une défense, une arme pour se protéger, se justifier.

Il nourrit « la banalisation du mal ». Christophe Dejours<sup>1</sup> reprend ce concept d'Hannah Arendt, pour souligner l'atténuation de l'indignation face à l'injustice et au mal, le processus qui dédramatise le mal et mobilise progressivement une quantité croissante de personnes, au service de l'accomplissement du mal, et fait d'elles des « collaborateurs ». Il insiste sur la nécessité de comprendre comment et pourquoi, les braves gens basculent tantôt dans la collaboration, tantôt dans la résistance au mal.

Pourquoi les conduites injustes se sont-elles banalisées ?

« C'est en comptant avec l'existence des majorités qui « ne savaient pas » que des choses terribles ont pu arriver » Miguel Benasayag<sup>2</sup>.

Insensibilisation, formatage, matraquage médiatique, nous nous habituons à l'injustice sociale, elle glisse sur notre carapace imperméabilisée par les discours anesthésiants de la pensée dominante, elle reste à l'extérieur, elle n'est pas nous, elle est l'autre, l'étranger, elle relève d'un traitement objectif, opératoire, qui ne nous concerne pas.

Pour Jean Maisondieu<sup>3</sup>, l'exclusion contemporaine « que au fait que l'homme se met au service de l'économie et non l'inverse et il cite Martine Xiberras : « Une exclusion réussie est une exclusion qui ne se voit pas », il poursuit, « Elle se voit tellement peu, qu'on ne l'imagine même pas... Il suffit de fermer les yeux pour ne pas la voir... L'exclu va disparaître pour échapper au mépris des autres. Une personne exclue a honte, ce qui l'enferme dans l'exclusion... »

---

<sup>1</sup> Seuil, 1998 « Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale »

<sup>2</sup> La Découverte, 2008 « La chasse aux enfants »

<sup>3</sup> Pratiques en Santé Mentale, N°1 2000

Mais, il arrive que ce mécanisme présente des failles, que le clivage échoue, et que, comme l'écrivait J-P Sartre<sup>4</sup>, lorsque un homme ou une femme expérimente qu'il /elle est responsable de ce qu'il/elle n'a pas choisi, l'engagement, la solidarité, la résistance sont alors possibles. « L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous faisons de nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous ».

Nous sommes libres de nous mêler du monde dans lequel nous vivons et que nous partageons avec ces « autres ».

Chacun est responsable, concerné en tant que citoyen, et peut faire quelque chose pour dénoncer les injustices et combattre les inégalités. Ça s'appelle : résister.

Ecrire pour ne pas oublier, pour donner une existence à ces vies étouffées, meurtries, entravées. Ecrire pour déchirer le voile opaque de la honte.

Certains auteurs, comme Albert Camus<sup>5</sup>, Annie Ernaux<sup>6</sup>, Azouz Begag<sup>7</sup>, etc. en témoignant de leur propre trajectoire, ont permis de dévoiler les douloureux conflits psychiques qui torturent l'enfant issu d'un milieu modeste et qui parvient à la réussite scolaire.

Tous parlent de la honte, de la trahison.

Ils ont pu apporter ces précieux témoignages parce qu'eux-mêmes ont réussi, sans oublier, sans se renier. Ceux dont je souhaite parler sont toujours dans l'ombre, et ne peuvent que balbutier leur souffrance.

---

<sup>4</sup> Gallimard 2/5/1969 « St Genet, comédien et martyr »

<sup>5</sup> Gallimard 1994 "Le premier homme"

<sup>6</sup> Gallimard, Gallimard 1974 « Les armoires vides »

<sup>7</sup> Seuil Poche, Seuil 1986 « Le gône du Chaâba »

# **Le placement, la peur de la séparation**

---

Les familles du Quart Monde vivent dans la hantise du placement, elles craignent les lieux de repérage, les rendez-vous institutionnels et ont tendance à se cacher, à dissimuler, ce qui génère des malentendus, des suspicions de la part des professionnels, et bien évidemment, des incompréhensions.

Quelques témoignages pour palier ces écarts de représentation et tenter de démêler les noeuds de la méfiance.

## **Madame G. : la bagarreuse**

Sa petite Sophie a du mal à apprendre à lire, alors, très vite, cette maman harcèle la toute jeune institutrice dont c'est le premier poste.

Elle lui explique comment s'y prendre, lui conseille d'utiliser ses méthodes, elle sait, elle, ce qui convient à sa fille ...

L'enseignante, malgré sa patience, se sent accusée, remise en question, cette maman la met en échec dans son souci d'être une « bonne mère »

Elle ne peut pas comprendre cette intrusion dans son domaine, ces reproches, teintés de mauvaise foi. Elle a fait beaucoup d'efforts pour cette petite fille silencieuse et farouche, et a toujours ouvert la porte de sa classe à la maman...

Elle craque, se sent injustement remise en cause, alors, elle vient me voir, mortifiée, craignant d'être agressive.

Pour qu'elle puisse se distancier, sans dévoiler le secret professionnel, je lui explique que cette famille, qui vient d'arriver à Pessac, faisait l'objet d'une Mesure Educative en Milieu Ouvert Judiciaire (AEMO J), suite à une plainte anonyme.

Cette maman est « surveillée, contrôlée ».

Elle se bat pour sa famille, pour garder ses enfants, alors elle en fait trop, elle déborde et, la maman contrôlée, contrôle l'institut !

Madame G. est issue d'une famille Quart Monde, aînée d'une grande fratrie, père analphabète, despotique, plus souvent au chômage et au bistrot qu'au boulot. A la maison, les coups de gueule, les coups tout court...

A sa mort, elle a quatorze ans, sa mère s'occupe des petits, son échec scolaire s'épanouit en SES (Section d'Education Spécialisée)<sup>8</sup> elle a la gagne, elle veut s'en sortir, et quelques années plus tard, elle convole avec un Prince Charmant aussi beau que menteur...

Petite Cendrillon, abandonnée enceinte, à dix-sept ans... Elle survit avec sa petite fille, de foyers maternels en tentative d'indépendance.

Pas le temps de déprimer, elle n'en a pas le luxe, elle fonce avec toute son énergie, son courage, son intelligence.

Quand elle rencontre Monsieur P., son doux regard la rassure. Il a un emploi stable, il est célibataire et a dix ans de plus qu'elle, elle se sent enfin en sécurité, elle pose les valises et Sophie a trouvé un papa.

Joël naîtra peu de temps après.

---

<sup>9</sup> Commission technique d'orientation et de reclassement professionnel

Quelques mois de bonheur avant la révélation de la maladie de Monsieur : il a la sclérose en plaque...

La galère est de retour : invalidité du papa, perte de son emploi, allocation de la COTOREP<sup>9</sup>... et, l'humiliation.

*Dans toutes les familles, la maladie, l'invalidité sont un drame, facteur de souffrance et de déséquilibre, mais dans les milieux du Quart Monde, les problèmes de survie se greffent à cette souffrance, générant des conflits dans le couple, entre parents et enfants.*

La troisième petite fille, Maya, naît avec une malformation cardiaque, les soucis continuent de s'abattre sur eux, angoisse, nombreux allers retours à l'hôpital des enfants de Bordeaux, en transports en commun...

Une quatrième grossesse s'annonce...

*Encore un cliché à pulvériser :*

*« Mais pourquoi ces gens-là font-ils tant d'enfants ? »*

*Les enfants sont la vie, l'avenir, l'espoir, la seule richesse réparatrice.*

*Paroles de Sans Voix :*

*« Les enfants, c'est ce qui nous fait tenir, on veut qu'ils aient une meilleure vie que la nôtre... »*

Alors, après Maya, Noémie est venue illuminer de ses grands yeux bleus l'existence chaotique de cette famille.

Mais revenons sur le parcours des enfants.

Lors de notre première rencontre, Madame arrive avec une poussette, un sac à dos et un petit bonhomme, tout en mouvement, une tornade infatigable, touchant à tout, harcelant le bébé, s'emparant du biberon. Nos échanges furent laborieux, sans cesse interrompus par des interdits et des reproches de la maman, totalement inefficaces et stériles. Joël tourbillonnait, inlassablement tel un colibri, s'échappant dans le bureau de ma collègue, jouant aux fléchettes, aux quilles, faisant rouler les cerceaux, en cinq minutes, la pièce n'était plus qu'un champ de bataille !

Les collègues m'avaient signalé, dès le premier mois de petite section, ce gamin très agité, incapable de la moindre écoute.

Les autres petits en avaient peur, il passait son temps à les bousculer, les mordre, les frapper, il criait, courrait en tous sens. Rien ne semblait le toucher, quand les enseignantes le grondaient, ça le faisait rire, quand elles essayaient de lui parler calmement, il s'enfuyait.

Son retard de langage était considérable et il était apparemment peu accessible à la relation.

Petit pantin désarticulé, au rire crispé et mécanique, son agitation incontrôlée était son seul moyen d'appeler à l'aide...et sa maman était dans l'impossibilité de le contenir, de le rassurer.

Elle reconnaissait qu'il n'était pas facile, mais reprochait à l'école de ne pas jouer son rôle, d'en faire le bouc émissaire, la tête de turc...

« Il n'a que trois ans, c'est quand même leur boulot, elles n'ont qu'à être plus sévères, et puis, y a pas que Joël, y en a qui font exprès de le provoquer »...

Quant à Sophie, cramponnée à son refus d'apprendre à lire, elle présentait régulièrement des traces de coups, des bleus sur le visage : la version la plus fréquemment évoquée était les méfaits du petit frère...

Nos réunions avec les services AEMO J piétinaient, la famille ne collaborait pas, vivant ce contrôle comme une remise en question de ses compétences, comme une intrusion dans sa vie : ils n'avaient rien demandé...

A la rentrée des vacances de printemps, les chaises des enfants étaient vides.

L'école, très inquiète, fait des recherches, et apprend, que, suite aux divers signalements, les deux petits ont été placés dans un foyer de l'ASE .

Choc et colère, mais pourquoi avons-nous été tenus à l'écart, pourquoi n'avons nous pas été informés ?

La maman est revenue, furieuse, accusant le directeur d'être responsable de ce placement... Pour que les copains de CP puissent envoyer des dessins à Sophie, pendant son placement, il m'a fallu multiplier les coups de fil, afin d'obtenir ses coordonnées.

C'est très angoissant pour des enfants de ne plus avoir aucune nouvelle d'un de leur camarade, et de constater que la maîtresse, celle qui est censée tout savoir, est elle-même dans l'ignorance.

Le concept « effet miroir », développé par Miguel Benasayag<sup>10</sup> à propos des enfants de familles sans papiers, illustre parfaitement ce que ces petits élèves pouvaient ressentir : inquiétude, chagrin et insécurité : si Joël et Sophie ont disparu, si les adultes n'ont pas su les protéger, il n'y a aucune raison pour que ça ne nous arrive pas...

---

<sup>10</sup> La Découverte, 2008 « La chasse aux enfants »

Six mois plus tard, à la rentrée de septembre, les deux enfants retrouvent leur chaise, et nous n'avons toujours aucune information...

De nouveau, course aux renseignements de notre part... Je tyrannise le téléphone

Les enfants sont ballottés comme des sacs de pommes de terre et l'école considérée comme une friteuse...

Comment accompagner les familles, les rassurer, créer des liens de confiance si les décisions les concernant sont prises sans y associer l'école ?

C'est la maman qui nous donne sa version : Ils n'ont pas supporté le placement, et Sophie a même fugué.

Elle refuse de poursuivre sa collaboration avec l'AEMO J, la justice prononce donc une mainlevée.

Ce n'est que plusieurs semaines après la rentrée, et suite à mes multiples démarches que l'AEMO me confirme que le placement a été un échec et que les parents refusent toute ingérence dans leur vie privée....

Alors que faire ?

Des soins psy sont conseillés...

Et que l'école soit vigilante !

La petite Maya est toujours sous étroite surveillance et nécessite des soins réguliers, l'état de santé de monsieur se dégrade, il s'occupe des enfants, fait des petits boulots...

C'est à ce moment- là que la maman nous fait savoir qu'elle envisage de se séparer de son compagnon, elle dit qu'il est violent...

Sophie, alors qu'elle est en CE1, vient me voir, bouleversée, sa cousine lui a appris que son papa n'était pas son vrai père, or la maman m'avait dit que sa fille le savait...

Madame vient me voir, très contrariée :

« Mais pourquoi lui posez-vous toutes ces questions ? Elle fait l'intéressante, elle fait semblant, elle vous raconte n'importe quoi... »

La peur d'apprendre est une des principales causes de l'échec de l'apprentissage de la lecture :

« Je veux pas savoir »

« Il y a un secret que je dois respecter pour ne pas souffrir »

Sophie ne voulait pas entendre qu'elle avait été abandonnée par son père.

Après deux CP, les lettres, les mots, les phrases devaient garder le secret.

Elle se protégeait ainsi d'un risque d'effondrement beaucoup plus grave que l'échec scolaire.

Quelques années plus tard, elle me fait savoir qu'elle veut retrouver son père, elle a réussi à glaner quelques renseignements et, avec une copine, elles envisagent de fuguer...

La maman, très en colère, en veut à sa fille de parler à tort et à travers, elle me reproche de la forcer à parler (!), ça ne regarde pas l'école, c'est leur vie privée.

« De toutes façons cet homme, ce n'est qu'un lâche, un minable, un salaud, il m'a abandonnée avec le bébé... »

Difficile de l'interrompre, de l'apaiser, mon regard enveloppe Sophie.

Livide, les paupières baissées, très droite elle semble recevoir ce déluge de paroles haineuses tel un héritage mérité. Je suis consternée et tellement impuissante face à ce désespoir muet, empreint de dignité et de douleur muette.

J'insiste auprès de madame pour qu'elle écoute sa fille, prenne conscience de sa souffrance et lui donne des perspectives, d'autant que cette maman reconnaît que la demande de l'enfant est tout à fait légitime, qu'elle n'y est pas opposée mais, pour elle, c'est trop tôt.

En effet, entre temps, le couple s'est ressoudé et a décidé de se marier. Le quatrième enfant est vite arrivé.

Madame dit que son mari n'est pas au courant de la demande de Sophie, qu'il ne supporterait pas... Il lui est très attaché, l'a toujours considérée comme sa propre fille ...

Cette demande est une menace pour l'équilibre de la famille...

Depuis deux ans, face aux échecs des prises en charge psychothérapeutique et orthophonique, Joël est dans un internat spécialisé pour les troubles du comportement et de la conduite, la maman est satisfaite, elle-même a trouvé un emploi communal dans « les brigades vertes », (entretien des espaces extérieurs de la ville).

Sophie est en CM2, elle a fini par apprendre à lire, mais malgré l'aide du RASED<sup>11</sup>, son niveau scolaire reste catastrophique, en fait, elle ne fait plus rien, ni à l'école, ni à la maison.

Elle paraît totalement démotivée, découragée, débordée.

L'absentéisme s'amplifie, justifié par des certificats médicaux, l'enfant me confie qu'elle a souvent mal au ventre, la mère parle d'infections urinaires, de cystites...nous finissons par apprendre que les certificats médicaux sont rédigés par la secrétaire du médecin, sans consultation...

J'ai le sentiment d'assister à la détérioration de l'état de Sophie : elle a beaucoup grandi mais est d'une maigreur impressionnante, son beau visage m'évoque celui des madones explorées, des cernes bleus noient son regard accentuant sa pâleur diaphane.

---

<sup>11</sup> Réseau d'aide aux élèves en difficulté.

Elle arrive à l'école, un pantacourt moulant ses formes longilignes de préado, faisant claquer ses mules à petits talons dans les couloirs, ses épais cheveux ramassés en mèches folles par une pince- papillon.

Petit fantôme flottant qui ne cesse de me hanter, comment lui donner envie de vivre ?

Elle a perdu l'appétit, n'a envie de rien, elle est orientée en SEGPA <sup>12</sup>, comme sa mère l'avait été...

Sophie s'en fout...

Elle est si loin de nous ... La psychothérapeute du CMP est très inquiète, elle aussi.

La prise en charge ne parvient pas à se mettre en place, et elle n'a plus de nouvelle depuis deux mois ...

Un nouveau signalement part avant l'entrée au collège, la maman est furieuse.

Mais que faire ?

Bourdieu<sup>13</sup> parle de reproduction : comment cette jeune femme, malmenée par la vie, aurait-elle pu cultiver les compétences d'une « bonne mère », être une épouse équilibrée et épanouie ?

Comment éviter la répétition ?

Comment protéger ses propres enfants de ses pulsions de haine et de rejet ?

Elle aurait vu plusieurs fois des psy au cours de son adolescence, mais ça n'a servi à rien, elle n'avait pas confiance.

Elle se bat, elle est fière, elle a l'arrogance de ceux qui ne courbent pas l'échine.

Nous sommes très inquiets pour les enfants, mais, pour que les aides et protections puissent les faire grandir harmonieusement, il faudrait que leurs parents y soient associés et soutenus dans leur rôle d'éducateurs privilégiés.

O r, jusqu'à présent, les divers services ont échoué ...

Au cours d'une réunion de veille éducative, j'apprends qu'il y a environ six ans, la grand- mère maternelle avait fait un signalement, révélant qu'elle soupçonnait l'ami de sa fille d'attouchements ou d'abus sexuels sur sa petite fille...Une expertise gynéco aurait eu lieu...

Or au cours de l'enquête, madame aurait déclaré qu'il s'agissait de mensonge de la part de sa mère, cette dernière n'appréciait pas son nouveau compagnon et voulait lui nuire.

Une professionnelle nous informe que Sophie traîne souvent devant les locaux du CCAS<sup>14</sup>, pendant les horaires scolaires, on l'aurait vu taxer des cigarettes à un animateur, ce serait pour sa maman...

---

<sup>12</sup> Section d'enseignement général et adapté

<sup>13</sup> Seuil, 1993 « La misère du monde »

Encore une fois, et pourtant, je suis blindée, j'éprouve une profonde nausée : comment est-il possible que cette famille repérée, ciblée, surveillée depuis si longtemps, se retrouve aujourd'hui avec des clignotants aussi alarmistes ?

*Quelles véritables actions de fond sont-elles mises en œuvre pour lutter contre la pauvreté et ses conséquences ?*

*Comment comprendre les coupes budgétaires des services de la DDASS<sup>14</sup> et des associations exerçant les mesures éducatives, le manque de structures de soins psy adaptées à des populations méfiantes, fragiles, instables et réticentes ?*

*Comment tolérer qu'aucune réelle volonté ne vienne appliquer les belles promesses incantatoires proclamant une politique de lutte contre la pauvreté ?*

*Quand donc seront mis en œuvre des modules de formation à la parentalité, à la connaissance des familles du Quart Monde, pour tous les professionnels de l'éducation, de la santé, de l'encadrement des jeunes vivant dans les quartiers devenus des zones de relégation ?*

---

<sup>14</sup> Caisse centrale d'activités sociale du personnel

<sup>15</sup> Direction départementale de l'action sanitaire et sociale

## **Famille Mx. : l'« hyperactivité »**

Une peste miniature sème la panique chez les tout-petits, je suis appelée en urgence à la maternelle quinze jours après la rentrée.

La maman est catastrophée, elle pensait que l'école apaiserait sa fille, qu'elle lui garantirait un cadre sécurisant...

Elle reconnaît implicitement que l'enfant est une tornade incontrôlable, et qu'elle se sent totalement démunie face à elle...

C'est exactement le type de situation que je redoute le plus : celle où l'enfant présente le même comportement à la maison et à l'école.

Lorsque la plainte ne vient que d'un seul lieu de vie, on peut émettre l'hypothèse d'un comportement réactionnel, sur lequel on pourra travailler, trouver le déclencheur de ce mécanisme de défense et tenter, avec l'enfant, sa famille et l'école, de réduire l'écart.

Mais lorsque l'enfant manifeste la même attitude partout, ce n'est plus du tout pareil, il ne s'agit plus de défense réactionnelle, mais de structure mentale en construction.

La maman est tout à fait d'accord pour que je voie sa fille, dans le groupe classe et en individuel.

En classe, j'observe une enfant vive et curieuse, très participante, mais intolérante à la présence des autres élèves. Tel un oiseau de proie, elle se jette sur le dessin de son voisin et le réduit en miettes si l'institutrice a le malheur de s'y intéresser...

Lorsqu'un élève tente de lui résister, elle lui plante ses dents dans le bras, ou lui crache dessus.

Dans la cour, elle veut tout à la fois, le tricycle, le seau dans le bac à sable, être la première au toboggan, et surtout, la main de la maîtresse...

Pourtant, cette dernière est obligée de la gronder en permanence, de l'isoler des autres...

Mais Jane n'en prend pas ombrage, elle veut sa maîtresse pour elle toute seule.

Lorsque je viens dans sa classe pour une observation, elle a très vite senti que c'était pour elle que j'étais là, aussi adopte-t-elle envers moi une parade de séduction, tentant, sans difficulté, d'attirer mon attention !

Lorsque je viens la chercher, quelques jours plus tard, elle gambade et finit par galoper à travers la cantine, que nous devons traverser pour rejoindre les locaux du RASED, sourde à mes appels. Petit diabolin, elle me démontre d'emblée qu'elle est la plus forte !

Regard malicieux, elle me surveille, tout en prenant possession de l'espace du bureau.

Elle vient juste d'avoir trois ans, longue et mince, ses cheveux torsadés en une multitude de petites tresses gainées d'élastiques de toutes les couleurs, une étonnante maîtrise du langage, elle me bombarde de questions, indifférente à mes réponses... Je me sens débordée...

Comment créer un climat rassurant et apaisant afin d'entrer en communication avec elle ?

Je sais, c'est mon boulot, mais je suis toujours un peu intimidée quand je ne connais pas...

Et je doute, vais-je réussir à apprivoiser cette si petite fille ?...

On finit par faire connaissance, autour d'un jeu, puis d'un dessin.

Les commentaires qui accompagnent ces activités vont bon train : elle dit qu'elle est méchante, qu'elle aime ça...

Ses mots jaillissent comme les pétards d'un feu d'artifice, ils explosent, accompagnés de violents tracés de feutre.

J'entends beaucoup de peur, d'insécurité, de méfiance, de colère.

Je comprends un environnement au climat instable, des relations conflictuelles, de la violence à la maison...

Elle est en vrac, ses gestes, ses paroles, son regard, tout son corps témoignent d'une agitation nécessaire, indispensable pour survivre et fuir la souffrance.

Je lui demande si elle veut bien que je voie ses parents...

« Que maman, pas papa »

Elle m'agresse, recommence à s'agiter, elle m'en veut d'avoir tenté de créer un temps calme, si angoissant pour elle.

La semaine suivante, j'ai rendez-vous à seize heures trente avec sa maman.

J'entends des cris dans le couloir, cette dernière court après son tourbillon de fille qui lui échappe, la nargue, hurle comme si on allait l'égorger.

La maman ne sait que faire, elle l'appelle, se protège des coups de l'enfant, essaye de lui parler. Finalement, la directrice, bienveillante, intervient, proposant de s'occuper de Jane pendant l'entretien.

Madame Mx a tout du top modèle, elle est très jeune, ravissante, mais sa vulnérabilité transpire derrière son apparence sophistiquée.

Chacun son masque !

« Je ne comprends pas pourquoi elle fait ça, c'est la première fois, pourtant, elle savait que nous avions rendez-vous, elle voulait même venir avec moi... »

Très vite, le masque tombe et les larmes diluent le mascara, ma boîte de kleenex est, malheureusement, encore la bienvenue !

Le roman familial se déploie dans son décor de misère transgénérationnelle.

Elle est encore au lycée lorsqu'elle rencontre le père des enfants.

Une première grossesse, un mariage et une deuxième grossesse...

Elle avait rêvé de finir ses études, de travailler...

Le salaire de misère de son mari ne leur permet pas d'échapper à ce quartier de Pessac, or sa belle-famille, qui ne l'accepte pas, est omniprésente et vit dans le même bâtiment.

Madame subit les critiques de sa belle-mère, mais elle a besoin d'elle pour garder les filles quand elle fait des démarches pour trouver une formation, pour faire des petits boulots.

Le père des enfants est très peu présent, il ne va pas bien, il a honte de sa situation.

« Sa famille est connue à Pessac, ils ont eu beaucoup de problèmes avec l'ASE, avec le juge pour enfants.

C'est pour ça que je viens seule, je ne lui ai pas dit que j'avais rendez-vous avec une psy...

C'est à cause de l'école et des psy que sa petite sœur a été placée...

Il est sous l'influence de sa mère et ne veut confier les enfants à personne d'autre, mais c'est très compliqué, car elle est employée par la Mairie, elle fait le ménage dans les écoles... je me sens coincée, prise au piège. ».

*Encore une fois, je me demande comment me faufiler dans tout ce foutraque !*

*Que peut un psy face à la misère, les conflits familiaux, les désillusions en cascade ?*

*Histoires de vie fracassée, encastrements de destins gigognes, c'est pire que la génétique, sans en être !*

*Comment inverser cette répétition, comment faire rupture, comment casser la structure ?*

*C'est justement en renonçant à la démission, à la fatalité, que nous pouvons croire à un changement, à une ouverture, à une inflexion des trajectoires.*

Derrière ses mots, se cachent la honte, le malaise de ne pas être ce que son apparence donne à voir.

Elle n'en dira pas plus lors de cet entretien, mais reconnaissant que Jane n'est pas facile à la maison, elle accepte l'intervention du RASED.

Elle s'engage à venir voir la maîtresse ou la directrice une fois par semaine.

Nous nous reverrons dans trois mois.

Rien ne change, même si tout se passe bien dans le cadre de la rééducation, où elles ne sont que deux petites à se partager l'adulte.

Jane raconte avec défi ses bêtises et ses crises à l'enseignante spécialisée sans aucune gêne, comme si c'était normal, avec la même arrogance que lorsqu'elle m'avait dit qu'elle était méchante et qu'elle aimait ça !

Lorsque je revois la maman, les choses semblent bouger.

Elle reconnaît être frappée par le père des enfants, depuis la naissance de Jane.

Il n'est pas violent envers ses filles, mais elles sont témoins des scènes de brutalité fréquentes. Elle a peur de parler, peur qu'on lui enlève les petites...

Sa deuxième grossesse fut un enfer, elle ne voulait pas garder l'enfant, mais son mari l'empêcha d'avorter.

Elle avait l'impression de porter un monstre, un « Alien », qu'elle ne pourrait jamais aimer.

Jane la labourait de coups de pieds, comme si elle voulait lui crever le ventre.

Elle se sentait très seule, isolée de sa propre famille, dépendante de celle de son mari qui ne cessait de lui montrer son hostilité.

Elle accoucha dans le plus grand désarroi, désemparée par l'arrivée de cette deuxième fille. Elle s'en voulait de n'avoir pas su lui offrir une gestation paisible. Comme souvent dans ce type de situation, c'est l'enfant qui sut apprivoiser, protéger sa maman et lui donner sa place de mère.

Elle était calme, souriante, douce et toujours contente, le contraire de sa sœur.

Cette dernière était d'une jalousie féroce et madame devait isoler le bébé pour le protéger des coups et morsures de Jane.

Le père, déçu de n'avoir pas eu un garçon, et de nouveau en période de chômage, se détourna de plus en plus du foyer.

Quand il était là, les disputes se multipliaient, les coups pleuvaient.

Je lui donne des contacts, des lieux où elle peut obtenir de l'aide, lui conseille de porter plainte, etc.

Elle a trop peur, elle veut s'en sortir seule, protéger ses filles.

Quelques jours après, fin juin, elle arriva à l'école, le visage tuméfié, les lunettes de soleil camouflant difficilement un œil au beurre noir.

Elle se décidait à parler, à accepter que l'école fasse une note d'info...Elle n'en pouvait plus. Elle avait fait le tour de tous les possibles pour partir avec ses filles, mais le droit, les lois, l'absence de moyen et de soutien la renvoyaient à la case départ.

Aussi, osait-elle arborer ses marques en public, sachant les risques encourus...

A la rentrée de septembre, on apprend qu'un signalement est parti au Tribunal.

L'école n'en a pas été informée, et personne n'est venu nous rencontrer pour l'enquête...;

La maman, effondrée, nous annonce que le juge demande le placement des filles puisqu'elle n'est pas en mesure de les protéger...

Ses craintes étaient bien fondées !

Il n'y a plus de place en foyer d'accueil mère – enfant, alors, c'est à elle de partir seule, et, comme elle n'a pas les moyens de se loger avec les petites, c'est la dislocation de la famille !

Mais pourquoi le juge n'a-t-il pas imposé le départ du père ?...

Ainsi, cette maman, parce qu'elle n'a pas de ressource propre et parce qu'elle est victime de violences conjugales, est-elle doublement sanctionnée : plus de toit et plus d'enfants.

En une semaine, avant la date de la prochaine audience, un réseau de solidarité part de l'école et se tisse autour de la jeune femme pour la soutenir, l'amener à connaître ses droits et à les exercer.

Forte de ce soutien et de cette connaissance, elle convainc son mari de partir pour qu'elle puisse rester au domicile avec leurs enfants.

Il est vrai que monsieur n'admettait pas leur placement, il était conscient que ce n'était pas leur intérêt d'être séparées de leurs deux parents.

De plus, il pouvait être hébergé dans l'immédiat par sa famille, en attendant de se trouver un logement.

Après quelques semaines d'une angoisse intense au cours desquelles les coups de fil, les rendez-vous, les contacts se sont multipliés, la maman, rayonnante, nous annonce la victoire.

Le papa a déclaré au juge qu'il quittait le domicile, obtenant un droit de visite.

Est-ce bien le rôle de l'école d'accompagner cette jeune femme dans son combat pour garder ses enfants et d'intervenir pour infléchir la justice ?

Jane est en moyenne section et son comportement s'est nettement amélioré, elle est plus équilibrée, plus stable.

Madame Mx a commencé une formation, et le père voit régulièrement ses filles.

Par son « hyperactivité », Jane exprimait sa souffrance. Sa maman cachait la sienne et Jane a joué les kamikazes pour la sauver... C'était sa façon d'appeler à l'aide, ce n'était pas un trouble de la conduite à médicaliser !

## **Martin W. : la dépression anaclitique**

*La dépression anaclitique se manifeste par des troubles graves de la relation, par un défaut d'investissement, qui surviennent progressivement chez l'enfant, privé, au cours des premiers mois de sa vie, de sa mère ou de son substitut.*

Martin, après quelques mois passés dans sa famille, fut placé en pouponnière, étant donné son déplorable état de santé et l'incapacité de ses parents à l'élever correctement.

Ses frères et sœurs aînés étaient tous en famille d'accueil.

A trois ans, lui aussi fut accueilli chez une assistante maternelle, madame C., qui le scolarisa en petite section. Son retard était considérable.

Cette dernière, très inquiète, ne cessera de collaborer au suivi de l'enfant.

Quand je rencontrais Martin pour la première fois, il avait quatre ans et était alors en moyenne section de maternelle, j'ai eu le sentiment d'être devant un poupon vivant, une sorte de bébé/enfant.

Souriant et affectueux, sa menotte potelée accrochée à ma main, il marchait maladroitement, montait et descendait les marches comme les tout-petits.

Il jargonnait avec jubilation, suçait ses doigts et lapait ce qui lui coulait de son nez avec délectation.

Sans aucun intérêt ni pour mes paroles, ni pour le matériel que je lui présentais, il glissait régulièrement de sa chaise, rampait sous le bureau et grimpait sur mes genoux, essuyant sa morve sur mon pull...

Complètement désespérée et attendrie par la quête affective de ce bambin, je le ramenaï dans sa classe, sans avoir pu l'évaluer.

Martin n'avait que quelques mois quand il avait été enlevé à ses parents, anciens bateliers sédentarisés, vivant sur leur péniche, véritable taudis flottant.

Le bébé gisait dans une sorte de caisse en bois, remplie de chiffons et de coussins éventrés.

Son petit corps était couvert d'eczéma et de croûtes de crasse, un biberon répugnant et nauséabond à ses côtés.

Seules, ses prunelles bleues émettaient une pulsion de vie.

Les parents, épaves échouées sur des rivages improbables, laissèrent les services sociaux accomplir leur mission, ils avaient l'habitude, c'était leur cinquième enfant qui partait !

Lorsqu'il fut accueilli chez Mrs et Mme C, après les deux années passées en pouponnière, son état physique et psychique était catastrophique.

Ses parents avaient toujours un droit de visite, mais l'exerçaient sans conviction.

Anéantis par la misère et l'alcool, ils étaient en survie, sans lien social.

Ils n'ont jamais répondu à nos invitations aux réunions de l'école.

L'éducatrice les représentait, ils lui faisaient confiance.

Avec cette dernière et avec l'assistante maternelle, des soins et diverses prises en charges furent mis en place.

Martin devint rapidement la mascotte de l'école, son visage de héros de dessins animés, ses taches de rousseur, son regard clair, son zozotement et son sourire confiant, firent de lui un séducteur redoutable.

Les petites filles se battaient pour l'aider et jouer avec lui, les enseignantes craquaient devant ses demandes de câlins.

Quand je pu enfin pratiquer un bilan psychologique, en vue d'un maintien en maternelle, son langage avait un peu évolué, il était capable de curiosité et son écoute, certes fugitive, pouvait être captée par intermittence.

M'adaptant à son rythme, j'observais que Martin pouvait faire preuve d'intérêt et d'efforts, ce n'était pas facile pour lui, il s'énervait quand il voyait que je ne le comprenais pas, ou quand j'insistais pour qu'il aille au bout d'une épreuve.

Il ne fonctionnait que dans l'immédiateté, collé à l'instant présent et dans une proximité physique indispensable.

L'absence d'assises spatio-temporelles, devait être relayée par des béquilles compensatoires, mais qui ne pouvaient être que provisoires par défaut de capacités d'internalisation.

L'angoisse du vide était telle que, dès que l'épreuve nécessitait le travail de la pensée, il semblait envahi par un désarroi dévastateur, ses yeux se remplissaient de panique, les larmes apparaissaient, il tournait la tête et dégoulinait de son siège.

Une fois de plus, face à de telles détresses, j'enfreignais les règles de la neutralité...

Je le maintenais alors tout contre moi, le berçais de paroles rassurantes et maternantes.

Aussitôt, réapparaissait son lumineux sourire confiant, et, agrippé à ce contact corporel, Martin récupérait quelques forces pour accepter de se projeter dans une réflexion à court terme, mais suffisante pour me permettre d'évaluer son potentiel.

*Comme souvent, avec ces enfants ayant souffert de dépression anaclitique, je me sentais sur le fil du rasoir : ça passe ou ça casse !*

*Passant outre le cadre de l'orthodoxie, je leur proposais un étayage solide, mais flexible, dans lequel la relation professionnelle et technique se soutenait d'une relation humaine, souple et personnalisée.*

*Ce qui me semblait essentiel, ce n'était pas le résultat, le chiffre, mais le fonctionnement global, les potentialités et le contexte dans lequel ils pouvaient se révéler.*

*L'enfant est un être en devenir, passager d'un environnement précis mais mouvant, héritier d'une histoire singulière, et, ce qu'il montre de lui dépend de multiples facteurs. Le réduire à un résultat, lui coller une étiquette n'est rien moins qu'une assignation à résidence.*

Ainsi, on pouvait estimer le retard de développement de Martin à deux ans, les deux ans engloutis dans cette petite enfance carencée. Mais ça ne présuait en rien de son devenir.

Un retard peut se rattraper, tout dépend du sens qu'on lui attribue...

Et de ce sens, de cette interprétation, peut dépendre l'avenir de l'enfant

.

Les blessures de ce petit bonhomme étaient profondes, mais pas indélébiles, puisque, rassurée, contenue, son intelligence surgissait, clignotait par à coups, comme un rayon de soleil dans un ciel d'orage.

Il fallait l'aider à se reconstruire, à se forger des repères.

Il fallait lui donner du temps, ce temps qui lui avait été volé au début de sa vie.

L'Inspection nous a suivi dans nos propositions, et Martin put suivre, à son rythme, sa scolarité élémentaire avec un maintien en maternelle puis un autre en fin de cycle 2<sup>16</sup>, ce qui est exceptionnel. Ce ne fut pas facile, des doutes venaient assombrir nos espoirs.

Martin était très fragile et traversait parfois des périodes dépressives, au cours desquelles, il se réfugiait dans un refus sévère.

Son assistante maternelle craquait, s'avouant impuissante face à cet enfant résistant, enfermé dans sa dépendance, dans son apathie. Parfois, il régressait au point de ne plus se

---

<sup>16</sup> CM2

laver, s'habiller tout seul. Elle devait se fâcher pour le sortir du lit, il pleurait, ne voulait plus aller à l'école.

Nous comprenions son découragement, il rejoignait le nôtre, mais il nous fallait avancer, ne surtout pas céder à l'opposition de Martin.

Le seul moyen d'assurer nos objectifs, c'était de renforcer sa confiance en l'autre, en lui Abandonner, baisser les bras, c'était le condamner, reconnaître sa prétendue déficience et lui renvoyer une image invalidante :

« C'est toi qui as raison, tu es nul... »

C'est vrai, il ne cessait de répéter qu'il était bête, qu'il ne comprenait rien, que c'était trop dur pour lui...

Plus le temps passait, plus il grandissait, plus madame C. se désespérait, regrettant qu'on ne l'ait pas orienté en établissement spécialisé.

Elle se sentait terriblement coupable de ne pas réussir à le faire progresser.

Elle nous avait confié avoir eu un autre enfant, placé chez elle, qu'on avait aussi tenté de maintenir dans le milieu scolaire, et qui, finalement avait été admis dans un IME<sup>17</sup>...

Elle ne croyait plus en Martin.

Entre temps, de graves révélations concernant sa famille génitrice plongèrent l'enfant dans une révolte et un désarroi profond.

Depuis plusieurs mois, ses courtes visites chez ses parents, étaient devenues pour lui un véritable calvaire.

Il pleurait, se débattait, hurlait, accusant le juge, son assistante maternelle de l'obliger à aller les voir.

On ne pouvait pas savoir ce qui se passait au cours de ces repas dominicaux, auxquels certains de ses frères et sœurs assistaient. Martin en revenait, bouleversé et plein de colère.

Lorsqu'une enquête révéla que le père avait eu des comportements incestueux envers ses enfants, Martin demanda à rencontrer le juge.

Au cours de cette audience, il déclara ne plus jamais vouloir revoir ses parents, ni en entendre parler.

Le droit de visite fut supprimé et les parents déchus de leur autorité parentale.

Martin avait neuf ans : pour un enfant inhibé, complexé, dépendant, quel acte de courage, d'autonomie, de maturité !

Suite à cette lourde décision pour un si jeune enfant, les choses se dégradèrent.

---

<sup>17</sup> Institut médico éducatif

Martin s'enfonçait dans un marasme inquiétant. Ses frêles épaules ployaient sous la charge d'un sentiment de culpabilité persécutant.

Il était suivi en thérapie et nous tentions de croire qu'il fallait lui laisser encore du temps...

Hélas, son psy fut muté, encore un abandon, une rupture pour l'enfant qui ne put investir le remplaçant.

Madame C, qui n'adhérait pas à cette prise en charge, se trouva soulagée, et continua à le conduire au CMP pour de l'orthophonie. Martin avait une place à part au sein de l'école.

Il était apprécié de tous, et chaque année, nous n'avions aucun mal pour lui trouver un enseignant motivé pour l'accueillir, malgré la charge de travail qui en résultait.

En effet, il lui fallait un enseignement individualisé, adapté, et une attention particulière.

L'enseignante spécialisée du RASED n'a jamais cessé de le suivre, l'incluant, en cycle trois, dans son « atelier philo ».

Il avait besoin de son aide pour le passage à l'écrit, mais, quand il était bien disposé, il participait aux échanges et son questionnement, sa réflexion, ses idées témoignaient d'une vivacité et d'une maturité intellectuelle surprenantes.

Les bilans psychologiques, renouvelés durant sa scolarité, n'ont cessé de prouver la labilité de son fonctionnement psychique.

Malgré la prégnance de l'inhibition cognitive, malgré sa phobie de l'échec, il était capable de raisonnement, de conceptualisation qui le situaient, dans ces domaines, à la moyenne des enfants de son âge.

Grâce à la tolérance et à la souplesse des équipes de l'éducation nationale, hiérarchie

incluse, Martin bénéficia de deux ans de plus pour effectuer sa scolarité élémentaire; je le souligne, car il n'est pas si fréquent que l'institution soit à l'écoute de l'enfant et fasse confiance aux professionnels qui l'ont en charge.

Sa différence et son rythme de développement furent respectés dans les limites du cadre de l'école.

*L'école, dernier bastion de résistance et d'humanité, est un des seuls lieux de vie où des hommes, des femmes ne comptent pas leurs heures de travail, sont capables de s'adapter, de modifier leurs pratiques, malgré leur manque de formation, l'absence de reconnaissance de leur ministère et de l'opinion générale.*

Martin sera orienté en SEGPA, étant donné ses lacunes scolaires, mais si son suivi au collège est aussi sérieux et respectueux qu'en élémentaire, et nous avons tout fait pour (réunions autour de son dossier, en fin d'année, avec l'assistante sociale scolaire et la conseillère d'éducation), on peut espérer un avenir possible pour lui.

***Paroles de sans voix :***

*« Un enfant ne peut pas apprendre s'il n'est pas intégré dans un groupe, s'il n'est pas quelque part accepté, s'il ne peut pas exister dans une classe en tant que personne. »*

## Echos du dehors

Ma copine France Inter, m'informe ce matin qu'une femme, Dominique Bourgon vient de publier un livre : « Un sens à la vie »<sup>18</sup>. Elle est gardienne d'immeuble dans une cité de banlieue.

Elle a commencé à écrire pour témoigner, pour laisser une trace de la vie des habitants, par nécessité de creuser un passage pour que ces existences muettes sortent de leurs abris.

Elle n'écrivait pas pour être publiée, elle écrivait pour respirer, pour percer les murailles, pour restaurer les représentations déformées du miroir.

Ça me réconforte que d'autres soient traversés par les mêmes besoins que moi...

Ecrire pour me retrouver, pour ne pas me trahir, pour supporter d'entendre sans hurler certains de mes proches commenter positivement les projets de loi Heurtefeux et de son

ADN...

Ces colères sont inefficaces, stériles, ceux à qui elles s'adressent ne sont pas dans une réflexion humaniste, altruiste, ils sont dans leur monde, dans la protection de leur propre intérêt, et donc dans la lutte contre tout sentiment de culpabilité : ils ne sont pas responsables, je suis le vilain petit canard, la contestataire attardée...quand on ne me traite pas de « Sœur Térésa » ! Même si, pour moi, cette femme mérite respect et admiration, je sais que l'utilisation de son nom est empreinte de dérision.

Je ne crois plus au pouvoir de persuasion par la parole, et préfère consacrer mon énergie à agir et à témoigner.

---

<sup>18</sup> Seuil, janvier 2007 « Un sens à la vie »

## **Famille L. : la chute**

C'est avec émotion que j'aborde enfin cette histoire.

Il me fallait du temps, de la distance pour pouvoir la penser, la métaboliser, la dépouiller de mes ressentis dangereusement subjectifs.

Rentrée des classes à la maternelle Rimbaud :

Le directeur vient de prendre ses fonctions, double direction maternelle et élémentaire.

Pas facile, il assure, se partage, soutenu par l'équipe du RASED.

Dix heures : la maternelle l'appelle en urgence; une très jeune femme, qui venait d'amener son petit garçon pour sa première rentrée, vient de s'effondrer dans les escaliers, son bébé dans les bras.

Elle est dans un état second, la toute petite fille est confiée à une ATSEM<sup>19</sup>.

Le directeur appelle les pompiers.

La maman est sous l'emprise de l'alcool, elle n'oppose aucune résistance lorsqu'ils la font monter dans leur camion pour la conduire à l'hôpital.

Elle est détruite, elle réclame ses enfants...

Les collègues sont sous le choc, notamment la jeune institutrice qui accueillait Stephen dans sa classe.

Elle est en larmes, ses propres enfants ont le même âge, elle vit ce drame intensément, s'y projetant sans aucun recul. Elle s'identifie à cette maman désespérée, Stephen et Candy pourraient être ses petits...

Suite à ce triste épisode, elle s'enfonça dans une dépression qui nécessita un long congé maladie.

A son retour, elle était tellement fragilisée qu'elle prit la décision de quitter la ZEP pour postuler dans une commune plus favorisée.

Cette histoire témoigne des ravages en cascade générés par la misère : les enseignants sont exposés à la violence, à l'injustice sans avoir les moyens d'y faire face, par manque de formation, par intolérance à l'inacceptable...

---

<sup>19</sup> Agent territorial spécialisé des écoles maternelles

*Emmanuel Renault<sup>20</sup> observe que « le thème de la souffrance s'installe d'autant plus aisément que la souffrance des uns provoque la souffrance de ceux qui les prennent en charge, lesquels sont de moins en moins professionnalisés (dans ce registre), de moins en moins protégés par les institutions susceptibles de lui donner du sens et de la mettre à distance. Dès lors, la rencontre avec la souffrance n'est plus médiatisée et elle en devient plus encore insupportable. »*

*Tous les personnels exerçant dans le champ humain, les militants des associations caritatives, disent à quel point ces souffrances sont indicibles, épuisantes et corrosives pour ceux qui y sont directement confrontés. Les mécanismes projectifs, identificatoires envahissent l'appareil psychique, altèrent la sphère affective et effractent les limites du moi.*

*L'autre est moi, je me dilue dans cet autre...*

*« La difficulté à agir, liée à l'inadéquation des modes d'intervention, produit une souffrance des professionnels en miroir à la souffrance des publics et à leurs difficultés d'existence » écrit Zahia Kessar dans VEI n° 126.*

*La souffrance du professionnel, si elle puise sa source dans son histoire infantile, familiale, se heurte aux limites du moi et aux choix éthiques, et, pour avancer, il faut, à ce professionnel, non pas faire face, mais faire avec. Ce qui nécessite un accompagnement, une formation, autorisant un regard, une écoute dépouillée d'un subjectif tricoté par les affects et formaté par les représentations stéréotypées.*

Candy et Stephen furent placés dans la journée dans un foyer de la DDASS...

Quelques années plus tard, dans une autre école de mon RASED, je suis informée de l'inscription d'un petit garçon en CP et d'une petite fille en maternelle, tous deux placés chez une assistante maternelle de l'ASE.

En prenant connaissance du dossier, je fais le rapprochement avec ce qui c'était passé à Rimbaud, trois ans auparavant.

Comment oublier une telle histoire, même si ma mémoire n'avait pu garder la trace du nom des enfants !

Effectivement, il s'agissait bien de Stephen et Candy.

Le placement d'urgence et « provisoire » se prolongea pendant trois ans... !!!

Stephen avait été scolarisé en maternelle, signalé au RASED et suivi au CMP.

Madame X, assistante maternelle venait de les accueillir et une mesure AEMO J avait été prononcée par le juge.

---

<sup>20</sup> La Découverte, 2008 « Souffrance sociale, philosophique et politique »

Mise en place d'équipes éducatives, contacts divers avec les services et partenaires pour évaluer la situation des petits.

Stephen, manifestement, se positionnait en dehors, il n'était pas là.

En classe, il ne faisait rien, ne participait pas, ne répondait pas. Il pouvait se braquer, résister physiquement lorsqu'on insistait ou essayait de le convaincre de fournir un effort.

De farouches crises de larmes le laissaient, épuisé, vidé, comme si, l'insistance à le faire vivre était une agression, un forçage mettant en péril ses défenses.

Un projet d'accueil individualisé fut élaboré avec le RASED et avec le CMP.

Quand il n'en pouvait plus et que son enseignant sentait monter la tension interne, il pouvait se réfugier dans le bureau de la directrice.

Stephen s'exprimait avec aisance, il n'était pas dans le refus relationnel, mais ne supportait pas le groupe le regard des autres, la rivalité.

« Je suis nul, je vauds rien, je ne sais pas faire... »

En revanche, en individuel, il faisait preuve de capacités de réflexion, d'un excellent niveau de langage, mais se fermait dès qu'on tentait d'aborder son refus scolaire.

« Je veux qu'on me laisse tranquille, j'aime pas l'école, je veux rester chez moi. »

Ses résultats aux tests le situaient au-dessus de la moyenne, même si j'avais dû passer mon temps à le rassurer, l'encourager pour qu'il tolère de s'affronter à la difficulté, à la nécessité de se mettre en activité de mentalisation.

Stephen était un magnifique blondinet aux yeux bleus, au regard vif, dans lequel passait de sombres ombres lorsqu'il se sentait menacé.

Il était bien chez Madame X, mais sa maman lui manquait, il la voyait trop peu; lorsqu'il l'évoquait, c'était avec inquiétude, il se faisait du souci pour sa santé.

Quant à Candy, tout allait bien, elle s'intégrait parfaitement en maternelle, elle semblait avoir moins souffert que son frère.

Mademoiselle L n'a jamais abandonné ses enfants, elle a toujours gardé le contact, malgré sa vie chaotique, et ses problèmes de santé.

Elle a toujours exercé son droit de visite, c'était une maman compétente, et les moments qu'elle passait avec eux étaient chaleureux, empreints de justesse et de délicatesse.

Cependant, malgré sa volonté de s'en sortir, sa trajectoire, qui s'était brisée trop tôt sur des écueils destructeurs, l'entraînait impitoyablement vers une vertigineuse dégringolade.

Issue d'un milieu modeste, elle avait eu un parcours scolaire convenable, interrompu par sa rencontre avec le père des enfants.

Avec lui, commença la descente aux enfers.

L'alcool, la drogue, la violence et la désaffiliation du tissu social.

Elle tentait de fuir avec ses enfants, mais son compagnon la poursuivait, la menaçait et elle finissait par accepter la vie commune, jusqu'à la crise suivante.

Après le placement des petits, elle dériva, anéantie par la séparation.

D'après son éducatrice, elle alternait entre des conduites suicidaires et des moments de lucidité au cours desquels, seul l'espoir de retrouver ses enfants guidait ses efforts et ses tentatives pour se soigner et trouver du travail.

Elle les voyait, deux heures, une fois par mois au local du service et toujours avec une médiation.

C'étaient des moments de bonheur, la qualité des liens entre eux n'avait pas souffert de la séparation, et Mademoiselle L. était une maman attentive et très à l'écoute.

Les petits manifestaient leur tendresse et leur attachement avec une spontanéité naturelle, comme si le lien n'avait jamais été altéré.

Stephen était très vigilant, donnait des conseils à sa maman pour qu'elle prenne soin d'elle.

La vulnérabilité de Mademoiselle L. ne lui permettait pas une fiabilité totale.

Parfois, c'était au dernier moment qu'elle déclinait le rendez-vous, se sentant dans l'incapacité de rencontrer les enfants.

Malgré son désir de les voir, elle y renonçait, se sentant en trop mauvais état, et voulait les protéger de sa mauvaise image.

C'étaient des moments terribles pour Stephen, la déception et l'angoisse le terrassaient.

Il n'en voulait jamais à sa mère, il retournait l'agressivité contre lui, culpabilisait, se sentant impuissant, insuffisant, incapable de la protéger.

Assez rapidement, au cours du projet d'accueil, la maman fut intégrée dans le dispositif de suivi de l'école.

Ainsi, quand elle se sentait assez solide, elle assistait aux réunions d'équipes éducatives, elle venait rencontrer les enseignants, était invitée à la remise des livrets d'évaluation.

Sa présence, discrète, donnait à ces réunions une dimension empreinte d'émotion et d'humanité.

Elle était d'une grande franchise et d'une lucidité étonnante quant à sa situation.

Elle se savait incapable d'obtenir la garde des enfants, exprimait son désarroi et son chagrin, mais tenait à assumer au mieux son rôle de maman.

Elle se tenait informée de ce qui se passait à l'école et chez la nourrice, et, quand elle voyait Stephen, elle parlait avec lui de son travail, de son attitude, se montrait ferme et contenante.

Maman compétente, privée de ses droits, détruite par des accidents de parcours, condamnée à la précarité, elle parvenait à maintenir un lien précieux et sain avec les petits.

Elle faisait confiance à ceux qui s'occupaient d'eux ; capable d'analyser la situation, elle était reconnaissante à l'école de la considérer dans son statut de mère, de la respecter et de tenir compte de son avis.

Lorsqu'elle fut hospitalisée en urgence, dans un état de délabrement physique proche du coma, Stephen se mit à régresser, à sombrer dans une dépression telle qu'il perdait tout contact avec son environnement.

Il s'automutilait, refusait de parler, de sortir en récréation. D'après l'assistante maternelle, les départs pour l'école devenaient une épreuve de force.

Dès qu'elle fut hors de danger et capable de tenir debout, la maman vint à l'école, malgré sa trachéotomie et sa grande faiblesse.

Devant nous, elle demanda à Stephen de se remettre au travail, le rassurant sur son état de santé, insistant sur le fait qu'elle avait besoin de le savoir heureux et investi dans son projet d'élève.

Ces deux- là fonctionnaient en osmose, et, malgré l'angoisse qui l'oppressait, Stephen, bon petit soldat, protecteur de sa mère, se recala sur les rails.

Il avait fini par apprendre à lire, ses performances à l'oral étaient brillantes, et, à force de s'isoler, de se débrancher, il avait cultivé le graphisme.

Il dessinait remarquablement bien, exprimant un monde intérieur d'une grande richesse.

Bien sûr, ce talent était un plus, mais ne remplaçait pas les acquis scolaires.

Candy était en CP, et se débrouillait bien.

Stephen se vivait comme responsable de la dérive de sa mère, comme s'il n'avait pas été suffisamment « aimable » et rassurant, comme s'il était de trop, encombrant, incapable de la faire « mère ».

*Un enfant dont les parents se séparent, élabore une image de lui dévalorisée, il est forcément le mauvais objet à l'origine de la cassure, il a le fantasme qu'un papa, une maman n'abandonnent jamais leur enfant, sauf si ce dernier ne mérite pas leur amour...*

*C'est pour ça, que, même des années après un divorce, l'enfant cultive l'illusion de les réunir.*

*Toute séparation induit un lourd sentiment de culpabilité, défense contre la douleur de l'abandon. Les adultes n'en sont pas responsables, c'est l'enfant qui est insatisfaisant et incompétent.*

Pour Stephen, le problème était d'autant plus insupportable qu'il devait aussi assumer le fait d'avoir été abandonné par son père, un père dont l'image n'était que violence et errance.

Suite à cet épisode dramatique, Mademoiselle L. fit preuve de volonté, consciente de l'impact de sa situation sur ses enfants.

Elle accepta de revoir ses parents, et de suivre soins et traitements pour se rétablir.

Elle venait régulièrement à l'école, allant même jusqu'à accompagner la classe de son fils lors d'une sortie scolaire.

La reconnaissance par l'école, de son statut de mère d'élève l'aidait à se reconstruire et à reprendre confiance en elle.

Quant à Stephen, c'était un bonheur de le voir s'animer et sortir de sa coquille.

Le juge autorisa une fréquence plus soutenue des visites et la maman parvint à se discipliner pour respecter les rendez-vous.

Elle essayait de se réinsérer socialement, l'AEMO J était reconduite, Stephen fit sa rentrée au collège avec un projet personnalisé, et poursuivit sa prise en charge au CMP,

Dans cette histoire, le rôle et l'attitude de l'école permirent l'installation de repères pour l'ensemble des partenaires.

L'écoute et la disponibilité des collègues, la souplesse des professionnels, leur tolérance, leur compétence furent des appuis sans faille pour la famille et pour l'assistante maternelle.

Ce travail ne nous a pas épargné !

Du temps que l'on ne compte pas, des angoisses, des doutes qui nous collent à la peau et s'infiltrèrent dans notre quotidien, dans notre sommeil.

Mais, fierté et satisfaction de constater l'évolution favorable !

Fierté aussi de travailler avec des personnes capables de sortir de leur carcan, de leur moule, pour assumer des situations qui débordent de leur cadre professionnel.

*Si la souffrance des uns menace l'équilibre de ceux qui les prennent en charge, elle peut être aussi un moteur, une prise de conscience de ce qui se joue à la marge, de ce qui*

*tisse le lien, de ce qui est au cœur de leur mission : le respect de l'autre, dans son humanité, dans ce qu'il partage avec lui.*

Octobre 2008 :

Je viens d'apprendre le décès de Mademoiselle L.

C'est son éducatrice, très inquiète de ne plus la voir depuis quelque temps, qui a fait appel aux pompiers pour pénétrer dans l'appartement.

Elle était morte depuis trois semaines...

D'après ce que j'ai appris, elle avait « replongé », revoyait son compagnon et se dégradait progressivement.

Elle est partie dans une infinie solitude, un abandon total, personne ne s'est inquiété d'elle pendant un mois.

Les mots me fuient pour exprimer ce que je ressens...

Relire les lignes précédentes est une épreuve : fierté et satisfaction...

Nous y avons cru dans un mouvement de toute-puissance, de besoin de réassurance !

Quelle leçon d'humilité, de remise en cause !

L'école n'a pas le pouvoir de combler les failles, les violences des injustices sociales.

Ecrire pour que Melle M. et ses enfants ne soient pas oubliés...

## **Famille P. : défense des droits de l'enfant**

Je replonge dans le passé !

1992 :

Je travaille dans un important groupe scolaire de la Cité des Tulipes, dans le quartier des Aubiers, près de Bordeaux.

Avec l'inspecteur de la circonscription, nous nous étions battus pour être classé en ZEP.

Population multiculturelle, très précarisée, isolée du centre ville, bâtiments dégradés, ascenseurs régulièrement en panne, transports insuffisants et irréguliers...

Je suis débordée par les demandes d'aides...

Je m'occupe de Caroline, une petite rouquine, délurée et insolente.

L'école est le cadet de ses soucis, elle n'écoute pas, répond aux enseignants avec une gouaille digne d'un poulbot parisien.

Prise en charge par mes collègues du GAPP (Groupe d'Aide Psychopédagogique, ancêtre du RASED), elle assiste aux séances en touriste et résiste à nos tentatives de « normalisation ».

La maman est catastrophée, sa fille aînée a eu du mal à l'école, mais elle était sérieuse. Madame est pudique sur son histoire, j'apprends que, suite à de gros soucis avec le père des filles, elle s'est retrouvée seule et sans travail.

Elle a très peur qu'on lui enlève Caroline, mais finit par donner son accord pour un bilan; en effet, son enseignante suggère une orientation en classe de perfectionnement.

Caroline est ravie d'échapper à sa classe, et nous passons, toutes les deux, un très bon moment.

Comme je m'y attendais, sa participation, sa mobilisation enthousiastes, sa curiosité sont un réel moteur qui stimule sa réflexion et son raisonnement, vive et pleine d'humour, son zozotement colore d'une séduction enfantine son langage argotique.

Caroline ne souffre d'aucun déficit intellectuel, mais elle n'aime pas l'école.

Après la séparation du couple, madame a dû rechercher du travail, acceptant des heures de ménage, un peu partout, sans véhicule et à n'importe quelle heure ; dans les

bureaux, les entreprises, c'est à partir de vingt heures qu'interviennent les travailleurs de l'ombre...

Caroline est trimbalée entre voisins, grand-mère, sœur aînée, etc.

C'est à cette période que des appels anonymes déclenchent une enquête sociale suivie d'une AEMO judiciaire.

Caroline grandit dans un environnement instable et mouvant, ne lui permettant pas de construire des repères fiables.

Son enfance chaotique, tissée de séparations, altère la permanence des liens et des identifications.

Tel un petit animal sauvage et indomptable, elle n'a qu'elle comme limite : les adultes ne peuvent la protéger, alors elle apprend la manipulation, le mensonge, elle est dans la toute-puissance, dans la maîtrise. Cette tension est épuisante, sans cesse à reconstruire car, comme disait le philosophe latin Plotin : « Il n'y a pas de point où l'on puisse fixer ses propres limites de manière à dire : « jusqu'ici, c'est moi... »

Madame vit très mal l'intervention des éducateurs, elle a l'impression d'être sous surveillance.

Son passé douloureux fait effraction, elle a vécu la misère et divers placements, une mère maltraitante, un père violent, le suicide d'une sœur...

Comment échapper à la répétition ?

Comment devenir « une bonne mère » quand on a été rejetée, mal aimée ?

Elle est méfiante, elle craint que ses filles soient placées...

Ses relations avec les éducateurs sont tendues, et lorsque nous les rencontrons, nous sentons leur regard réprobateur sur cette famille.

Madame vit maintenant avec monsieur M. avec lequel elle a trois enfants, Joëlle, Anne et Mike.

« Elle est pas capable d'élever ses deux premières filles, et la voilà qui féconde frénétiquement, elle est irresponsable, immature »...

Toujours les mêmes jugements à l'emporte pièce, empreints de mépris et d'ignorance.

L'absentéisme de Caroline, que la mère a du mal à justifier et à enrayer, est signalé à l'Inspection...

A la suite d'un témoignage, non vérifié, d'une travailleuse familiale, et d'une nouvelle audience au cours de laquelle la Sauvegarde (Association responsable des mesures éducatives judiciaires) fait état du refus de collaboration de madame P., le juge prononce le placement de Caroline en foyer de l'enfance : mesure provisoire de six mois.

Caroline a huit ans, elle n'est ni en danger, ni maltraitée, elle est juste la fille d'une jeune femme qui refuse l'humiliation et la soumission.

Elle-même enfant du quart monde, elle a appris les injustices et l'âpreté de la vie.

Mère a dix-sept ans, elle se marie avec le futur père de Caroline.

Il reconnaît Sophie, sa fille aînée, elle peut croire avoir enfin fondé une famille.

Les choses se dégradent très vite, madame se bat pour préserver son foyer, mais l'alcoolisme et la violence de monsieur deviennent quotidiens et elle finit par se séparer de lui et demande le divorce.

C'est à cette époque que j'ai connu Caroline et sa maman.

C'était aussi le début de la mesure AEMO, dont les missions d'aide et d'assistance s'exercent auprès des enfants, veillant à ce que les parents puissent assurer leur rôle éducatif et protecteur.

Les éducateurs rendent compte au juge pour enfants de l'évolution de la mesure.

C'est peu de temps après que madame rencontre monsieur M. avec lequel elle reconstruit une famille qui s'agrandit trop rapidement, de l'avis des éducateurs.

Ils lui reprochent la persistance de son manque de participation, les rendez-vous manqués, la gestion anarchique de son budget...

Ils ne tiennent pas compte de ses multiples démarches et occupations liées à ses responsabilités maternelles.

Eux-mêmes ont dû décaler, ou retarder des rencontres, elle ne peut attendre ayant des rendez-vous chez le médecin pour l'un de ses petits.

J'essaye de maintenir le lien avec l'AEMO, mais je me rends compte que nous ne parlons pas la même langue, et que nos avis sont divergents.

Ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne parlent que de la mère, de son attitude fuyante, opposante, caractérielle, séductrice, etc.

D'après eux, nous sommes sous son charme, elle nous manipule. Elle nous bluffe, c'est une femme dangereuse, ambivalente et immature.

Ce discours est récurrent chez certains travailleurs sociaux lorsqu'une maman résiste à leur intervention, pour eux, elle est dans la séduction, la manipulation pour amener les professionnels à la plaindre, la soutenir.

Pourtant, les enseignantes de Joëlle et Anne n'ont rien à reprocher à cette maman.

Tout se passe bien pour les filles, elles sont propres et bien tenues, fréquentent régulièrement l'école, la maman est à l'écoute des conseils, elle participe à la vie de la maternelle en proposant d'accompagner des sorties scolaires.

Quand elle ne peut pas venir les chercher, c'est le papa qui est là, et c'est avec tendresse et joie que les petites retrouvent leurs parents. Ces derniers prodiguent câlins et bisous, et si le papa est réservé, la maman prend toujours le temps de s'informer sur la journée de classe.

Je ne peux que corroborer ces observations, madame a nettement évolué depuis deux ans, c'est une maman « normale » qui entretient des relations « normales » avec l'école.

Anne est suivie pour son strabisme, et Mike, le petit dernier, qui souffre de surcharge pondérale, a des rendez-vous réguliers avec des services spécialisés.

La veille de l'audience du huit décembre, nous avons une synthèse avec l'éducateur qui nous exprime son inquiétude grandissante.

Le raidissement de sa position nous fait craindre le pire.

Madame est encore enceinte, elle lui a caché, et a refusé de le recevoir.

Pour lui, cette maman est toujours aussi toxique pour ses enfants et il nous fait comprendre qu'il pense demander un placement pour les trois petits.

Il nous apprend aussi que le placement de Caroline sera prolongé, alors qu'il y a deux ans, il était annoncé comme provisoire, ne devant pas excéder six mois...

Nous demandons à avoir un contact avec le juge, à être entendues à l'audience, faisant remarquer que nos observations, nos témoignages sont toujours absents du dossier de cette famille.

L'éducateur nous répond qu'il est le seul interlocuteur du juge, mais qu'il lui transmettra le contenu de cette réunion.

Nous sommes consternées, plongées dans une impuissance totale.

Nous tenons notre Inspecteur informé de cette situation qu'il connaît bien.

Nous savons que l'AEMO n'a pas vu les enfants depuis la fin de l'année scolaire précédente et que le suivi n'a pas été effectif.

Nous savons aussi que madame a refusé d'ouvrir sa porte au dernier rendez-vous, sachant qu'elle ne pourrait pas cacher sa grossesse à ce service qui lui avait fait comprendre qu'il fallait qu'elle arrête d'avoir des enfants.

Malgré ses réticences à collaborer avec les éducateurs, elle et son compagnon ont fait de réels efforts, tant sur le plan financier, que sur la protection des enfants :

- Réaménagement de leur petit trois pièces pour éviter les risques d'accidents domestiques,
- Apurement de la dette de loyer,
- suivi des enfants au CMP, et chez les divers spécialistes,
- présence régulière des filles à l'école maternelle,

– contacts fréquents avec les enseignantes et participation à la vie scolaire.

Or, cette évolution positive, tous ces efforts sont niés, l'AEMO persiste dans ses reproches et son jugement négatif, alors qu'elle ne voit jamais les enfants, ne tient pas compte de la place du père.

Elle ne se cache pas pour évoquer notre crédulité : cette mère, nocive pour ses enfants, nous abuse et nous manipule.

Le soir même de l'audience du huit décembre, madame et monsieur débarquent à l'école avec leur nouveau -née de trois semaines.

Ils sont effondrés : la juge a prononcé le placement des trois petits et le prolongement de celui de Caroline.

Je ne peux y croire...

Les parents n'ont pas été entendus, Caroline, qui devait être auditionnée, était absente, le foyer ayant déclaré qu'elle était malade.

Nos comptes-rendus des réunions d'octobre et de la veille n'ont pas été communiqués.

Seul l'éducateur a été entendu, sans rapporter nos propos.

Ce fut le début de notre combat pour la défense de cette famille, au nom des droits de l'enfant et du droit de vivre en famille.

Je téléphone à la juge, pour lui exprimer notre indignation et notre totale incompréhension.

Elle me répond qu'elle n'est pas tenue de nous recevoir, que l'Education Nationale ne détient pas la vérité, qu'elle a ses informations et... que je lui fais perdre son temps ! Elle aurait été plus honnête de m'avouer qu'elle choisissait ses sources d'informations, mais comment un juge peut-il reconnaître qu'il n'est pas objectif ?

J'informe mes collègues, la famille, mon inspecteur de cet échange scandaleux ;

Je téléphone au foyer de Caroline, et réitère mon regret de n'avoir jamais été invitée aux synthèses, malgré mes demandes insistantes.

L'éducatrice, que l'AEMO J avait nommée pour remplacer son collègue, dont les relations s'étaient définitivement détériorées avec la famille, me dit alors que Caroline ne pourra plus aller le week-end dans sa famille ni y passer les vacances de Noël...

C'est un véritable acharnement !

Ce n'était pas une question de personne, puisque persiste le même regard porté sur cette famille.

Pendant les quinze jours précédant les vacances de Noël, nous voyons régulièrement les parents à l'école ou chez eux et pouvons constater que les enfants y sont heureux, que les travaux visant leur sécurité ont été accomplis. Certes, l'appartement est

petit pour un couple et six enfants, dont un nourrisson, mais l'agencement est réfléchi et chacun y a sa place.

Des talents d'architecte se révèlent chez ce jeune couple pour donner de l'élasticité et du confort à leur espace vital.

Contrairement aux accusations de l'AEMO J, la grande sœur de dix-sept ans, Sophie n'est pas « exploitée » par sa mère, elle reconnaît donner un coup de main à ses parents pour les petits et la cuisine, mais rien ne lui est imposé, elle suit une formation et profite de sa vie d'adolescente.

Nous constatons également que monsieur sait se faire écouter, que madame est capable d'être plus ferme, plus cohérente dans ses interventions et que les relations parents /enfants révèlent un attachement profond et plein de tendresse.

Les parents décident de faire appel aux jugements de placement.

Et la mobilisation est immédiate.

Membre du COFRADE<sup>21</sup>, je contacte l'Association Korczack et ATD Quart Monde, toutes deux investies dans la défense des droits de l'enfant.

Quant à l'école, c'est un véritable mouvement de solidarité qui se manifeste réunissant notre inspecteur, les divers directeurs et tout le personnel enseignant.

Etant en ZEP, nous avons aussi le soutien du commissaire de police et d'un conseiller municipal.

La famille est également soutenue par les voisins et les parents d'élèves.

L'école se mobilise au nom de :

- les enfants ne sont pas en danger.
- L'école n'a pas été entendue par la juge des enfants avant de prendre la décision de placement, alors qu'elle exerce une responsabilité éducative vis-à-vis de deux de ces enfants.

Nous prenons trois avocats : un pour les parents, un pour les enfants, un pour les enseignants. Des courriers officiels, des témoignages rédigés par toutes les personnes qui entourent la famille sont envoyés en tant qu'attestations à la Cour d'Appel.

Le conseiller municipal, l'inspecteur, le commissaire écrivent aussi au préfet et au procureur de la république.

Un jugement de placement n'étant pas suspensif, il a été demandé aux parents de conduire leurs enfants au foyer le vingt-deux décembre.

C'est le début des congés de Noël, et nous sommes plusieurs à décaler nos départs en vacances pour pouvoir accompagner la famille dans cette douloureuse démarche.

---

<sup>21</sup> Conseil français pour les droits de l'enfant

C'est une petite manifestation silencieuse, accompagnée par des médias locaux, qui se déploie devant le foyer, malgré le froid et une vilaine bruine.

Après avoir reçu les parents, le directeur de l'établissement déclare qu'il refuse d'accueillir les petits dans de telles conditions, il n'a jamais vu un tel contexte émotionnel et estime que le placement est prématuré, insuffisamment préparé.

Les enfants pourront passer Noël ensemble, mais sans Caroline.

Le huit janvier, les parents sont convoqués au service de la Sauvegarde, l'éducatrice a trouvé un autre foyer et y conduira elle-même les enfants.

Les parents refusent le placement, et tous ceux qui les soutiennent, les suivent dans ce refus, pensant qu'il faut attendre la décision de la Cour d'Appel.

Les parents, sans les enfants, accompagnés d'un enseignant et du représentant de l'association Korczack se rendent à la convocation.

Durant l'entrevue, le chef de service de la Sauvegarde reconnaît que les mesures d'éloignement demandées ne visent pas tant les enfants (ceux-ci ne seraient plus en danger !), mais sont un moyen de faire pression sur la mère parce qu'elle n'est pas coopérante avec son service.

Il regrette de ne pas avoir d'autres moyens à sa disposition !!!...

Ainsi, ce responsable éducatif avoue que les acteurs de la protection de l'enfance, juge en tête, ont instrumentalisé les enfants pour « punir » la mère, reconnaissant sans vergogne des pratiques manipulatoires pour camoufler leur impuissance à protéger les enfants, alors même qu'ils accusent la mère de manipulation !

Il faut savoir que ça existe !

L'angoisse est toujours oppressante, la brigade des mineurs peut intervenir sans sommation, à l'école, dans la rue, au domicile...

La famille a fait appel, mais le placement ne peut être suspendu...

Mardi douze janvier : la juge confirme sa décision...

Un comité se met en place dans le quartier afin de soutenir la famille, moralement et financièrement, en s'appuyant sur les articles 3-8 et 12 de la CIDE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant).

Il condamne le mépris et l'irrespect dont font preuve juge et éducateurs.

Nous sommes en ZEP. Les textes officiels sont très clairs : justice et éducation nationale doivent y travailler en étroite collaboration, dans l'intérêt des enfants.

La maman est sanctionnée pour son manque de coopération, mais la justice, elle, s'autorise à dénier le partenariat avec l'école, contrairement aux textes !

Les faits prouvent, de façon accablante, que les témoignages et constats positifs de l'équipe enseignante n'ont pas été retenus dans le dossier.

Qui ment ?

La maman ?

Ou l'éducateur, qui, au cours de la synthèse du sept décembre, avait confirmé qu'il était mandaté pour rapporter l'intégralité des propos des enseignantes auprès du juge ?

Le huit décembre, il a été reçu SEUL par le magistrat : les parents n'ont pu s'exprimer qu'après la lecture de l'ordonnance de placement provisoire !

L'avocate a découvert un dossier imprécis, vide, flou, uniquement étayé sur des faits et impressions antérieurs à la mise en place de l'AEMO J.

Quelles ne furent pas la stupéfaction et l'indignation des parents et des enseignants de ne rien retrouver de leurs témoignages !

La presse, locale et nationale rendit compte de « ce fait divers ».

Des familles du quart monde, alertées par le Mouvement au cours d'Universités Populaires, envoyèrent des courriers de réconfort, d'encouragement à la famille.

Le comité de soutien se met au travail afin de constituer un dossier et de le transmettre aux personnes compétentes.

Par les avocats, nous apprenons que de nouvelles pièces apparaissent en défaveur de la famille: la Sauvegarde, poursuit son travail et va même jusqu'à demander une main levée de la mesure AEMO en affirmant que l'école se sent compétente pour assurer le suivi éducatif de cette famille !

Jusqu'au jugement en appel, la mobilisation ne faiblit pas : démarches, courriers, attestations, échanges, suivi du dossier et soutien relationnel, amical et financier.

A sa demande, notre inspecteur obtient un rendez-vous avec la juge, le 29 janvier.

Cette dernière le fait attendre et s'adresse à lui cavalièrement. Elle se montre intraitable, n'admettant pas que l'Education Nationale se mêle de ce qui ne la regarde pas, mais c'est elle qui le retient lorsqu'il se lève pour quitter le bureau, puisque le dialogue ne s'établit pas.

Elle lui fait comprendre que l'appel est inutile dans la mesure où, en général, il ne fait que corroborer le jugement, sauf si les parents se soumettent et acceptent le placement de leur plein gré...

En accord avec les parents, nous saisissons la CCPE pour examiner la situation des deux petites filles, afin de rajouter un document officiel sur leur comportement et leur évolution à l'école.

L'inspecteur apporte son propre témoignage, pour compléter celui des divers intervenants, s'étant à plusieurs reprises déplacé dans les classes et dans l'école.

« La CCPE enregistre la transformation remarquable du climat familial et le bénéfice qu'en tirent les enfants. Dans ces conditions, la CCPE estime qu'une séparation serait préjudiciable à l'équilibre, au bonheur, aux apprentissages des enfants Joëlle et Anne. »

25 mars 1993 : conclusions de l'appel en justice rendues le 18 mars :

1- Joëlle, Anne et Mike ne seront pas placés en foyer.

2- La mesure AEMO est levée.

La famille a gagné, nous avons gagné !...

Cette lutte fut éprouvante et totalement inédite.

Une des avocates a même dit qu'elle n'avait jamais vu une telle mobilisation de l'Education Nationale, un combat sans faiblir contre l'injustice de la Justice, avec les armes de la justice !

Tout en acceptant d'assurer la défense des enfants, cette avocate ne nous avait pas laissé beaucoup d'espoir quant à l'issue de l'appel.

Le combat n'était pas terminé, il fallait obtenir le retour de Caroline et aider la famille à travailler avec un nouveau service...

Caroline, contrairement aux propos du foyer et de l'AEMO, n'avait pas progressé (à dix ans, elle était en CE2), ses lettres à sa maman n'étaient que plainte et demande pressante de rentrer chez elle.

Madame P. racontait que les départs pour le foyer, le dimanche soir étaient un déchirement.

L'enfant ne comprenait pas son éloignement, souffrait d'être séparée de ses frères et sœurs, surtout, de Anne.

La lecture de ses lettres m'avait profondément bouleversée, quelle chape de plomb avait pu étouffer ces paroles, niant l'expression de l'enfant, alors même que les services de la Protection de l'Enfance avaient pour mission de défendre les droits de l'enfant !

J'ai appris par la suite qu'aucun service n'avait été proposé à la famille pour la soutenir dans l'exercice de sa parentalité.

Seule, une assistante sociale accepta de l'aider à monter un dossier de demande de logement... mais la famille, méfiante (comme on la comprend !), ne s'était pas présentée aux rendez-vous...

J'ai aussi appris que monsieur M. avait perdu son emploi, que deux nouveaux enfants avaient vu le jour,

qu'ils vivaient toujours dans le même appartement,

que Joëlle était en difficulté et ne pouvait entrer en CP,

que Mike était en liste d'attente pour un séjour en cure dans un établissement spécialisé dans les troubles du comportement alimentaire, et que le placement de Caroline avait été reconduit.

Bien sûr, nous avons gagné un combat, mais nous n'avons pas gagné la guerre contre l'injustice, contre la pauvreté.

*Cette famille est représentative du fonctionnement du peuple Quart Monde :*

*- méfiance vis-à-vis des institutions et des travailleurs sociaux,*

*- famille nombreuse*

*- relations fusionnelles des parents avec les tout-petits,*

*- fonction parentale et éducative plus difficile à exercer quand ils grandissent.*

Ce qui explique que, malgré ce drame, madame est de nouveau enceinte, qu'elle a du mal à mener à terme le projet de déménagement, alors que le retour de Caroline est en partie conditionné par la place qu'elle peut trouver dans sa famille...

Personne n'a compris, ni cherché à comprendre, par manque de formation ?

Par mépris ?

Par discrimination ?...

*Pourtant, le Conseil économique et Social (1987) stipule que « l'Etat doit non seulement assurer la protection de la famille, mais aussi les moyens de sa promotion. »*

*Pourtant, les articles 9, 18 et 27 de la CIDE affirment le principe que la responsabilité d'élever l'enfant incombe en premier chef et conjointement aux deux parents et oblige l'Etat à les aider à accomplir ce devoir.*

*Pourtant, l'article 29 de la CIDE précise que « l'éducation de l'enfant doit viser à inculquer à l'enfant le respect de ses parents... »*

*Comment permettre aux enfants de grandir dans le respect de leurs parents lorsque les jugements des services sociaux ne portent à leur égard que des propos négatifs et dévalorisants, sans mention des avancées, des efforts, des réalités constructives et positives ?*

Personnellement, j'ai beaucoup appris au cours de cette histoire, qui, loin de me rapprocher de la loi et de l'institution, m'a confortée dans ma résistance et mon positionnement aux côtés des plus faibles.

J'ai eu à cœur de replonger dans ce passé pour prouver que la résistance à l'injustice est possible sous certaines conditions, à savoir : solidarité, réseau, confiance, détermination...

Mais, malheureusement, insuffisante face à l'abus de pouvoir du rouleau compresseur de la machine institutionnelle, quand il s'acharne sur les plus précaires.

Comme pour l'histoire précédente, l'immersion dans le monde de la grande pauvreté nous amène à souffler le chaud et le froid. Nous passons par des moments d'espoir, de succès, voire même de victoire, pour retomber brutalement dans la désillusion, le désespoir, le sentiment de nous battre, tel Don Quichotte, contre des moulins à vent !

*Mais, comme l'a dit Michel Foucault, « les transformations réelles et professionnelles naissent des dos qui ne plient pas et des voix qui ne cassent pas. »*

# **Dysfonctionnement institutionnel...**

---

## **...inadéquation des modes de prise en charge**

Pour tous ces enfants, pour leurs familles, c'est le meilleur qu'il faudrait mettre en œuvre, se doter des compétences les plus pointues, de professionnels formés et motivés et bien sûr de moyens à la hauteur des besoins.

Les histoires qui suivent témoignent des dysfonctionnements, des carences, du manque de formation à la connaissance du monde des plus pauvres.

Là où la population est particulièrement démunie, n'a pas les moyens de payer à leurs enfants des cours particuliers, des activités culturelles, sportives, des soins d'ordre psychothérapeutique, des séjours linguistiques, des vacances, etc. Il faudrait une politique audacieuse et opiniâtre pour une réelle égalité des chances.

## **Famille D. : l'impossible demande.**

C'est dès la maternelle que part un signalement EED<sup>22</sup> pour les petits D., après de nombreuses et infructueuses tentatives, pour rencontrer la maman.

Les enfants arrivaient seuls, souvent en retard, portant des vêtements inappropriés aux saisons, les dents abîmées, ils étaient d'une inquiétante maigreur.

Les ATSEM (Assistants Territoriales Scolaires en Ecole Maternelle) avaient remarqué leur avidité lors des goûters, ils se jetaient sur la nourriture comme des affamés.

Ils ne mangeaient pas à la cantine, et la directrice avait appris qu'on les voyait dehors entre midi et deux heures, et quelle que soit la météo.

Elle voulait voir la mère, lui proposer la cantine, sachant qu'elle pouvait obtenir la gratuité.

Adam m'inquiétait particulièrement, électron libre en petite section, il détruisait, saccageait, agressait, hurlait, fuyait, il ne se laissait pas approcher et nous fixait de son regard noir comme une nuit sans lune. Ce minuscule petit bout d'homme faisait régner la terreur dans toute l'école.

Il a fini par me suivre dans mon bureau, il s'exprimait très bien pour ses trois ans, mais son discours, comme ses dessins portaient dans tous les sens.

Son visage n'exprimait rien, seuls ses yeux vivaient d'une intense présence, comme s'ils voulaient parler, mais n'en avaient pas le droit.

Ses paroles me noyaient dans un monde cauchemardesque, éclaté, peuplé de robots et de personnages interchangeables, fantasme et réalité amalgamés.

Ce phénomène, normal à cet âge, n'était pas inquiétant en soi, mais c'était son contenu, empreint de violence et de cruauté qui, lui, était un signal alarmant.

Une intelligence froide, un rapport à autrui dénué d'affect, une agitation perpétuelle, complétaient une évaluation qui nécessitait un bilan plus complet.

Quand j'ai pu enfin rencontrer Madame D., un mur s'est élevé entre nous deux : pour elle, l'école s'inquiétait inutilement, tout allait bien à la maison.

C'est vrai que, travaillant de nuit aux PTT, avec quatre heures de transport par jour, elle n'était pas très disponible, mais son fils aîné, Charles (en CM1), s'occupait des petits, et elle envisageait de faire venir sa jeune sœur à la maison, puisque l'école se plaignait...

---

<sup>22</sup> Evaluation enfant en danger

Chez elle, Adam ne posait aucun problème de discipline, il obéissait, de toutes façons, il n'avait pas le choix, elle savait se faire écouter.

C'est l'école qui manquait de fermeté, d'après elle, Adam en profitait...

J'avais l'habitude de ce discours bétonné, contrôlé, j'ai écouté, avant de tenter de repérer la faille qui me permettrait une petite ouverture... C'est en abordant le thème de la santé que cette maman a pu laisser apparaître un bout de vérité.

Oui, les enfants avaient les dents dans un sale état, et Ophélie devait être opérée de la mâchoire.

Mais, elle n'avait pas les moyens de les faire suivre par des spécialistes...

Je m'étonne : est-elle bien assurée, a-t-elle droit à la CMU<sup>23</sup>, touche-t-elle les allocations auxquelles elle a droit, les pères lui versent-ils les pensions des enfants ?

Madame se ratatine sur sa chaise, son visage de cire se fissure, ses mains se crispent, elle tente de fuir mon regard.

Je dois faire très attention pour « profiter » de la fragilité, sans blesser, sans intrusion.

Encore attendre, la laisser parler...

Elle parle :

Seul, un des pères lui verse une pension, les autres, elle n'en veut même pas entendre parler. C'est de sa faute, elle a fait confiance, elle a été faible et naïve, elle tombe amoureuse comme l'abeille dans la confiture, elle a le cœur trop tendre; ils l'ont plantée avec les enfants, elle n'a des nouvelles que du premier, qui l'aide et voit son fils quand il peut.

Les autres ont disparu, Ophélie et Adam ne les ont jamais vus.

Elle perçoit les allocations, mais n'a aucune autre aide.

Elle ne veut pas aller voir les assistantes sociales de peur qu'on lui retire les enfants... Elle préfère se débrouiller toute seule. Sa vie a toujours été dure, elle a appris à se battre, elle ne veut pas être assistée.

Elle ne va aux Resto du cœur que quand elle n'a plus d'autre choix, mais elle en crève de honte.

C'est pour toutes ces raisons qu'elle ne vient pas à l'école, il y a trop de risques.

Mais maintenant, il y a le signalement, il va y avoir une EED (évaluation enfant en danger), comment va-t-elle faire pour assurer aux enfants les conditions nécessaires à leur sécurité, à leur protection ?

---

<sup>23</sup> Couverture maladie universelle

Je lui propose de s'adresser au CIDFF<sup>24</sup>, service juridique chargé d'aider les femmes et les familles quand elles sont en grandes difficultés administratives et sociales.

Son regard s'éclaire, elle ne pensait pas que j'allais l'écouter et essayer de trouver des pistes pour la soutenir, elle m'avoue alors qu'elle n'était venue à ce rendez-vous que sous la pression du signalement, elle voulait me prouver qu'elle n'avait besoin de rien.

C'est avec le sourire et une chaleureuse poignée de main que nous nous sommes séparées, elle, avec dans sa poche, mon bout de papier annoté du contact du CIDFF, moi, avec au fond du cœur, l'espoir qu'elle revienne me donner des nouvelles de ses démarches.

Hélas, elle n'est pas revenue et le CIDFF ne la connaît toujours pas...

Qu'avais-je imaginé ?

Des fois, on a envie de croire à ces petits miracles qui n'arrivent que dans les romans...

La carapace défensive a dû rapidement se colmater... comment pouvait-elle me faire confiance, je fais partie de l'institution, donc, je suis dangereuse.

Et moi qui m'illusionnais, fière d'avoir pu amorcer un semblant d'échange et surtout d'avoir pu créer un climat de confiance !

Quelle crédulité !

Comment ai-je pu me laisser bercer par quelques larmes et un sourire !

Pourtant, mes connaissances du monde de la pauvreté sont solides, elles devraient me protéger de ce genre de naïveté...

Même si l'émotion de Madame D. était authentique, il lui a suffi de quitter l'espace protégé de mon bureau pour retrouver les démons et les risques menaçants ses enfants.

Comment faire confiance quand la vie n'est jalonnée que de trahisons, de déceptions, d'abandons.

Pour élever seule ses trois enfants, elle a accepté de travailler de nuit avec quatre heures de transport en commun, aller et retour. Qui peut comprendre, qui peut se représenter l'existence au quotidien de cette maman ?

Elle sait bien ce qu'elle risque en fuyant les rendez-vous et les démarches auprès des assistantes sociales, mais, son engagement à assumer les enfants est sa seule raison de vivre. C'est sa dignité de mère et de femme qui est en jeu, et c'est dans cette dignité qu'elle se drape pour se protéger.

---

<sup>24</sup> Centre d'information du droit des femmes et des familles

A la rentrée suivante, une toute jeune fille accompagnait les petits, la menace de l'ASE s'est provisoirement éloignée, et la maman a pris contact avec la consultation pour Adam.

Quelques mois plus tard, j'apprends qu'il n'est pas suivi : la maman avait demandé un bilan orthophonique, car l'institutrice le lui aurait conseillé...

A l'issue du bilan, l'orthophoniste a proposé à madame de prendre rendez-vous avec le pédopsychiatre, l'enfant n'avait pas besoin de rééducation, mais, sans l'ombre d'un doute, d'une prise en charge psychothérapeutique.

Et c'est depuis ce retour de bilan qu'ils ne sont plus revenus.

Je finis par revoir madame, elle est très mécontente du CMP, elle attend un rendez-vous depuis plus de deux mois... Je lui explique mon entretien avec l'orthophoniste... Elle ne veut pas m'entendre, ne voit pas pourquoi aller voir le pédopsychiatre, Adam a besoin d'orthophonie, pas de psychothérapie, il va bien...

Elle est restée debout, raidie dans son armure de dignité, je lui dis alors que le CIDFF s'étonnait de ne pas l'avoir vue...

« Vous les avez appelés ? Vous avez fait ça pour moi ? J'en reviens pas... Vous avez pris du temps pour moi... »

Comme lors de notre première rencontre, une fissure lézarde la carapace, mais je reste sur mes gardes.

« J'ai fait mon travail, vous m'aviez demandé de le faire, pour annoncer votre intention de prendre rendez-vous »... »

« Je n'ai pas pu y aller, après, il y a eu les vacances...

Et puis je me suis débrouillée, Ophélie va pouvoir se faire opérer... »

Je reste discrète, tout en me réjouissant de cette bonne nouvelle.

J'ai envie de reparler d'Adam qui va toujours aussi mal, mais je me contente de lui conseiller de voir le pédopsychiatre ; moi aussi, je pense qu'il ne relève pas d'une rééducation, il s'exprime très bien, c'est un petit garçon intelligent qui a besoin d'un soutien que, ni elle, ni l'école ne peuvent lui apporter.

« Je sais que votre petite sœur est là et que les enfants sont bien suivis, mais Adam est toujours très dur, très sensible, il est très vite en colère... »

« A la maison, il se tient tranquille, la maîtresse ne sait pas se faire écouter... »

Et voilà, la fissure, générée par sa gratitude quelques minutes auparavant, s'est immédiatement ressoudée.

Impression de travailler sur un fil, et, en même temps, je sais que je ne dois pas aller plus loin, trop risqué, les défenses de madame la protègent d'effondrements gravissimes.

Je sais que sa jeune sœur, qu'elle a fait venir de La Réunion, n'a que quatorze ans et qu'elle n'est pas scolarisée, mais il faut que je reste à ma place, j'aborderai ce problème plus tard avec madame D. et les assistantes sociales...

Bien sûr, je sais qu'elle n'ira pas au CMP, mais que faire ?

Les années passent, Adam refuse farouchement tout apprentissage, le RASED s'épuise inutilement à tenter de lui donner envie d'apprendre.

Le bilan psychologique confirme son potentiel intellectuel de bon niveau mais inhibé, verrouillé par le conflit psychique.

Ma collègue du RASED n'en peut plus, elle a le sentiment de le contraindre, de le forcer, elle se sent impuissante.

Elle tente un contrat : « OK, puisque tu refuses de venir travailler avec moi, puisque tu dis que tu n'as plus besoin de mon aide, reste dans ta classe, je continuerai à m'intéresser à toi en parlant avec ton enseignant, et, de toutes façons, si tu le souhaites, tu pourras toujours revenir dans le petit groupe.

Adam n'est jamais revenu demander du soutien, son attitude n'a cessé de se dégrader.

Il passait la moitié de son temps dans le couloir, ou dans le bureau du directeur, ou encore, dans les autres classes.

J'ai essayé de le convaincre de venir avec moi, un jour qu'il avait insulté une remplaçante et renversé son bureau. Nous avons mis une demie-heure à rejoindre mon bureau...

Il résistait mais me retenait, il s'accrochait à la rampe, mais me rappelait quand je m'éloignais.

Je me demandais si j'étais bien dans mon rôle de psy !

Cependant, j'avais la certitude que je ne devais pas l'abandonner, il jouait avec ma résistance comme s'il voulait me tester, éprouver mes limites ; je devais le protéger de sa toute-puissance, lui prouver qu'il n'était pas le plus fort, qu'il n'allait pas me détruire.

Arrivés à l'abri des regards, dans mon bureau, Adam s'est effondré, incapable de parler, je l'ai bercé de paroles, exprimant ce que je ressentais de son état. Il était comme un petit chat transi et tremblant, les yeux accrochés à mes mots, les larmes intarissables...

Il a fini par se mettre à dessiner, puis, il s'est levé brutalement pour s'enfuir, je n'ai eu aucun mal à le rattraper, il s'est alors laissé glisser contre moi, agrippé à mes vêtements...

Je me suis mise à le bercer comme un tout petit, jusqu'à ce que ses sanglots s'apaisent et qu'il puisse retourner dans sa classe.

Mais comment l'aider ? Comment aider cette famille dont les failles se referment aussi vite qu'elles s'entrouvrent ?

Quant à Ophélie, ses résultats étaient très faibles et elle s'évadait de plus en plus, ne paraissant pas concernée par l'école.

Suite à une crise encore plus alarmante d'Adam, qui nécessita l'intervention des pompiers, un nouveau signalement est envoyé à l'ASE et, cette fois, aboutit à une Mesure Educative, qui se soldera par une main levée : impossibilité d'obtenir l'adhésion et la collaboration de la maman.

Je tente de la revoir, elle se présente un samedi matin, épuisée, elle vient de rentrer de son travail. Elle n'a pas besoin d'éducateur, elle veut qu'on la laisse tranquille avec ses enfants, elle sait comment faire en tant que mère, que l'école fasse son travail.

Elle est de plus en plus emmurée, de plus en plus déterminée dans son refus de toute intervention dans sa vie.

« Maintenant, ma vie se stabilise, j'ai un ami qui vient s'occuper des enfants, le soir, après l'école... non, il ne vit pas chez moi, mais il habite à Pessac, il se fait respecter, il les fait travailler... vous voyez bien que je n'ai pas besoin d'être assistée... »

Quelques temps après, les enfants disent que maman attend un bébé, ils parlent aussi de « tonton »...

L'assistante sociale, qui ne voit madame que pour des problèmes pécuniaires ou administratifs n'est au courant de rien.

Chaque fois qu'elle s'inquiète des enfants, de l'école, madame répond que tout va bien...

Cette histoire, encore une fois, reflète l'inadaptation des institutions face aux réactions de défense des familles.

*La peur du placement des enfants, la déchéance de leurs droits, la culpabilité, la honte, génèrent des mécanismes de contournement, d'évitement, qui, même s'ils sont très coûteux pour l'équilibre de la famille, les protègent des risques de l'éclatement de cette dernière.*

*De toutes façons, les services de l'AEMO A ou J, me paraissent bien peu efficaces, Non par défaut de compétence, mais par manque de moyen.*

*Ils ne voient les enfants que une à deux fois par mois, avec ou sans les parents.*

*Parfois au domicile, parfois une sortie au Mac Do ou au ciné, parfois au local du service...*

*La plupart du temps, c'est l'école qui les informe des aléas de la vie de l'enfant...*

*Quand une mesure est demandée, il faut parfois attendre entre six mois à un an avant qu'elle puisse s'exercer, par manque de personnel...*

*Comment, dans ces conditions, les familles peuvent-elles se sentir accompagnées, soutenues, comment les jeunes peuvent-ils construire des liens, nouer des relations fiables et durables ?*

*Quant au CMP, son fonctionnement rigide et orthodoxe, ne répond pas à celui d'une population insécure, instable, dont l'inscription dans le temps est flottante, confuse. Les nouveaux règlements viennent renforcer la distance entre la consultation et l'école. Le partenariat, déjà réduit à la portion congrue, disparaît : plus aucune relation directe entre le service de soins et le RASED, le seul lien persistant passant par le médecin scolaire !...*

*L'échec scolaire devient une maladie, voire un handicap !*

*Le CMP déplore l'absence de « demande » exprimée par les parents, par l'enfant, ils viennent prendre rendez-vous parce que l'école leur a conseillé...*

*Les prises en charge, dans ces conditions, ne sont pas suffisamment investies, et leur irrégularité génère des résultats incertains.*

*La « demande », ne jaillit pas du néant, elle se travaille, s'élabore avant de devenir un besoin personnel. Ce processus ne se fait pas tout seul, il nécessite un accompagnement, un soutien, l'établissement d'un climat de confiance et de respect.*

*Il y a quelques années, les thérapeutes se déplaçaient à l'école, et participaient à des réunions avec les parents, parfois même avec l'enfant, ou bien, des synthèses avaient lieu au CMP avec le RASED et l'enseignant à propos d'un enfant.*

*Je pouvais téléphoner à un thérapeute, en accord avec les parents, je pouvais même appeler le CMP de la part d'un parent qui n'osait pas, qui craignait, par manque de pratique de la langue, de ne pas savoir s'exprimer clairement...*

*C'était le bon temps du partenariat, du respect de la situation des familles précarisées, du respect des autres professionnels de l'enfance.*

*Ceux qui vivent dans l'incertitude du lendemain, dans la peur d'être de mauvais parents, qui n'ont plus d'argent le vingt du mois, dont l'angoisse du manque serre les tripes, comment peuvent-ils s'autoriser le luxe de se remettre en question ?*

**Paroles de « sans voix » :**

*« La pauvreté, c'est avoir besoin d'aide, mais avoir trop peur d'être jugée comme une mère incapable pour la demander. »*

*Zahia Kessar cite Didier Fassin :*

*« L'obligation de se raconter pour justifier sa position de solliciteur (...) d'exposer sa souffrance engage l'individu dans une présentation de lui-même dont on peut supposer qu'elle n'est pas sans effet sur la construction de son moi - sinon moral – tout du moins social (...) ».*

**Paroles de « sans voix » :**

*« La pauvreté c'est ne pas avoir une seule personne à qui parler qui ne soit payée pour m'écouter. »*

*A méditer !*

*Il faut savoir aussi, que dans ces quartiers, les candidatures aux postes de thérapeutes, quel qu'ils soient, ne se bousculent pas au portillon... et régulièrement, le CMP manque de médecin psy, d'orthophoniste, d'assistante sociale, de psy...*

*La file active s'étire sur plusieurs mois... Quelle crédibilité les parents peuvent-ils nous accorder quand nous les orientons vers le CMP pour une aide urgente ?...*

*Et comment leur reprocher leur absence de demande quand on leur propose un rendez-vous qui tombe trois mois après la première prise de contact ?...*

*Au mieux, quand ils tiennent bon, et se présentent à la consultation, le deuxième rendez-vous est fixé au mois suivant. Que peuvent-ils comprendre ?*

**Paroles de « sans voix » :**

*« La misère, c'est quand tu ne sais pas comment fonctionne le monde, un peu comme si tu étais hors du monde. »*

*Nous savons tous qu'il est extrêmement douloureux, pour tout parent, de s'entendre dire que notre enfant a besoin d'un aide psychologique, notre culpabilité s'érige comme une menace concernant nos compétences parentales, et pointe nos fragilités.*

*Le psychologue de l'éducation n'est pas épargné par les projections fantasmatisques qui agitent la folie, la maladie mentale, le handicap, la tare...*

*Il faut beaucoup d'ouverture d'esprit, d'intelligence fluide, de capacité à se remettre en cause, et surtout, d'amour, pour tolérer de ne pas être seul maître à bord dans l'éducation de son enfant, d'autant plus quand on sait sa déchéance sociale, son absence d'inscription dans la vie citoyenne.*

**Paroles de sans voix » :**

*« Et si on allait me reprocher de n'être pas capable d'élever correctement mon enfant, si on allait m'accuser d'être responsable de ses difficultés...La pauvreté, c'est devoir mieux me comporter avec mes gosses que quiconque, parce que quelqu'un m'observe ».*

*Le traitement de la souffrance psychique doit être le même pour tout le monde, mais sa mise en œuvre nécessite des aménagements spécifiques selon les milieux sociaux.*

*Les SESSAD)<sup>25</sup> proposent les mêmes soins, prises en charge, suivis que les consultations ; la différence, c'est leur souplesse de fonctionnement, leur adaptabilité au terrain. Ce sont des structures privilégiées de l'aide à l'intégration scolaire.*

*Ils peuvent se déplacer à domicile, à l'école. Ils peuvent aller chercher les enfants, et les amener au centre de soin. Lorsque les parents n'ont pas de véhicule, ils les conduisent à leurs rendez-vous avec les thérapeutes*

*Les rôles des assistantes sociales, des éducateurs étayent, complètent ceux des divers thérapeutes.*

*Ils sont en contact permanent avec l'école, participent régulièrement aux réunions de synthèse, aux équipes éducatives.*

*C'est rassurant pour les parents de nous rencontrer ensemble, ça crée un climat de confiance favorable au travail d'équipe.*

*Le problème, reste le même, le manque de budget, de poste, de structure.*

*A Pessac, c'était un SESSAD de Bordeaux qui intervenait sur la CLIS)<sup>26</sup>, on attendait avec impatience une extension pour que le travail se poursuive, hélas, ces espoirs furent déçus et le SESSAD a dû abandonner son partenariat avec notre quartier.*

*Cette année, certains enfants de cette classe n'ont aucun soin, ce qui est contraire à la loi.*

*En effet, les CLIS ne peuvent exister qu'avec un plateau technique, constitué d'un dispositif et de professionnels spécialisés, correspondants aux difficultés des élèves.*

*De plus le poste d'enseignant n'étant pas pourvu, il a été confié à une débutante, n'ayant jamais travaillé avec des enfants en difficulté !*

*Pas de prise en charge psycho thérapeutique, pas d'enseignement spécialisé...quelle supercherie ! Et on reproche aux familles leur incompetence, leur méfiance !*

*On les convainc du handicap de leur enfant en leur faisant miroiter un enseignement spécialisé intégré dans l'école avec un plateau technique de soins, et au final, les petits se retrouvent dans un espace qui s'apparente plus à un zoo qu'à une classe.*

---

<sup>25</sup> Service d'éducation spécialisée et de soins à domicile

<sup>26</sup> Classe d'intégration scolaire

*Qui se soucie de ces enfants ? Et de cette institutrice qui démarre sa carrière dans cet enfer ?*

**Janvier 2009 :**

Je croise Adam au Centre Social où je travaille depuis deux ans.

Il est toujours aussi frêle, ses grands yeux évitent les miens, il prend une expression butée lorsque je m'approche de lui. Il dit ne pas me connaître.

Je suis très étonnée de le voir ici, nous avons monté un dossier pour une admission en ITEP<sup>27</sup>, la maman était d'accord...

Que s'est-il passé ?

Il est actuellement dans une autre école de la ZEP, et ne cesse de faire parler de lui.

Violence, agressions à l'extérieur de l'école, petit leader, chef de bande...

Encore une fois, je mesure notre impuissance, nos pathétiques combats pour essayer de sortir un enfant de l'engrenage maléfique de la misère !

---

<sup>27</sup> Institut thérapeutique éducatif et pédagogique

## Echos du dehors

Monsieur T., papa sans-papiers d'enfants de la maternelle de ma petite-fille, a été arrêté hier matin, devant la gare en rentrant de son boulot de nuit.

Mobilisation et contacts, chaîne téléphonique organisée avec le RESF (Réseau Education Sans Frontière)<sup>28</sup>, diffusion de tracts, lien avec la Préfecture, rassemblement devant le commissariat, pendant l'entrevue d'une délégation avec l'inspecteur.

Le soir même, Monsieur T. a été transféré au CRA<sup>29</sup> de Oissel, à Rouen...

La maman se retrouve seule, avec ses deux petits et des moyens de survie extrêmement limités.

La solidarité est en marche, et les soutiens matériels et moraux effectifs, mais qui peut évaluer les dégâts sur la construction de la personnalité de ces enfants ?

Qui peut témoigner de la souffrance de cet homme arraché à sa vie ?

Qui peut comprendre le désarroi de cette jeune maman ?

Ces enfants, traumatisés par l'absence brutale de leur papa, par le désespoir de leur maman, auront-ils les mêmes chances de réussite que les autres ?

Quelques jours après, monsieur T. est libéré, provisoirement...

Jusqu'à la prochaine fois !

---

<sup>28</sup> Réseau Education Sans Frontière

<sup>29</sup> Centre de rétention administratif

## **Famille R. : dysfonctionnement institutionnel**

C'est la rentrée, la grisaille de septembre effile ses ombres sur les murs de l'école, mais les cris et les rires des enfants éclairent les couloirs, j'adore ce contraste, la vie est là, l'année commence et je sais que de nouvelles aventures nous attendent.

A peine un quart d'heure après l'installation du silence qui suit la répartition des élèves dans leur classe, le directeur, décomposé, m'appelle: une toute petite boule de nerfs s'agite au bout de son bras, j'ai du mal à voir, j'aperçois des jambes animées de soubresauts, des boucles brunes en bataille, et l'éclair d'une paire de lunettes à monture rose.

Une voix stridente et pleine de fureur jaillit : « t'es qu'un connard, t'es pas le chef ici, lâche-moi »

Ça commence, je savais bien que le calme ne pouvait durer !

Mais un quart d'heure, c'est quand même un record !

Après un certain temps, la crise s'apaise, le petit corps désarticulé, épuisé, relâche sa tension, et s'abandonne sur une chaise dans le bureau du directeur.

Je découvre alors une toute petite fille maigrelette, son visage m'échappe encore, perdu dans la masse de ses cheveux bruns.

Le directeur me présente alors Solen, nouvelle élève de la CLIS, elle vient de Gradignan, une banlieue voisine.

Je regarde l'enfant, et déjà, me pose la question qui ne cessera d'orienter tout mon travail avec elle cette année : c'est bizarre, comment a-t-elle pu atterrir dans notre CLIS...???

Je sens que cette petite ne relève pas de cette orientation, et j'ai appris à tenir compte de mes intuitions. Je les garde pour moi, elles restent un vecteur que je ne néglige jamais.

Mais, bon, je ne sais rien d'elle, je n'ai pas encore reçu le dossier, attendons d'en savoir plus.

« T'es qui toi ? »

La voix arrogante de Solen traverse le rideau de sa chevelure rebelle, et m'arrache à mes réflexions.

Solen, même à terre, ne baisse jamais la garde ; sa force, c'est la parole, les mots et... le regard. Quand enfin elle relève la tête, ses yeux m'atteignent avec une violence

farouche Derrière ses lunettes de poupée Barbie, ils brûlent comme de la braise, je sens un frisson me parcourir...

Bien sûr, j'essaye de lui expliquer qui je suis, je lui propose de venir avec moi, pour parler tranquillement, tout en sachant qu'elle refusera...

J'aurais au moins tenté de créer une passerelle...

Elle ne veut pas non plus retourner en classe.

« Cette école est pourrie, je veux partir ».

« Toi, t'es la psy de l'école donc, tu es pourrie aussi, moi, je ne parle qu'à ma psy de Gradignan et à mon orthophoniste ». Voilà une enfant qui sait ce qu'elle veut et qui a de sacrées défenses.

Je lui réponds que j'entends ce qu'elle me dit, que ses insultes témoignent de sa colère et de son chagrin, et lui propose de prendre notre temps, je lui répète que je reste à sa disposition.

Je la laisse aux bons soins du directeur...et retourne, préoccupée, vers mon bureau.

Comment se fait-il que je n'aie pas été informée de l'admission de cette petite fille en fin d'année scolaire ?

Normalement, les postulants à notre CLIS sont envoyés par la commission et font une période d'essai en mai/ juin, afin que l'enseignante donne son avis sur les capacités d'adaptation de l'élève à cette classe.

Il y aurait eu un problème de « timing »...

Total, Solen débarque le jour de la rentrée, sans aucune préparation, les autres élèves, ainsi que l'enseignante sont tout aussi surpris qu'elle...

Après avoir réclamé son dossier, et après avoir rencontré la grand-mère, nous restons dans le flou quant à cette orientation : elle était en CLIS à Gradignan, où vit sa famille.

Pourquoi l'envoyer dans une autre CLIS à plusieurs kilomètres de chez elle ?

Les échanges téléphoniques avec la directrice, les enseignantes et la psychologue scolaire de son ancienne école, m'ont laissé entendre que les troubles du comportement de cette enfant n'étaient pas compatibles avec la vie de la classe et que le bilan cognitif révélait un aspect déficitaire.

Alors, la commission a proposé la classe de notre école!

Petit à petit, nous apprenons l'histoire douloureuse de cette enfant, ce qui nous aide à mieux comprendre son agitation et sa rage.

Solen et ses deux grands frères ont été élevés par leur grand-mère, la maman n'étant pas en capacité de s'en occuper (famille monoparentale, précarité sociale, fragilité psychique...).

Ses parents les accueillent chez eux, où vit encore le dernier de leur fils.

La maman voit régulièrement ses enfants, les liens sont bons et les relations maintenues.

Lorsque Solen rentre à l'école maternelle, les trois enfants sont confiés à l'ASE et placés dans trois foyers différents.

Madame R., la grand-mère, a beaucoup de mal à nous expliquer ce qui s'est passé : plaintes anonymes, difficultés des garçons à l'école... bref, le juge a prononcé les placements. A cette évocation douloureuse, l'émotion la submerge, sa voix, noyée par les larmes devient difficilement audible, son désespoir, sa révolte sont contagieux.

J'essaye de me ressaisir, et de mettre un peu de distance en lui posant quelques questions.

Elle reconnaît que ce n'était pas facile pour elle d'être disponible pour ces trois petits : elle travaille dur comme femme de ménage, s'occupe de sa fille qui est très fragile, de son mari et de son dernier fils.

Alors, parfois, elle ne pouvait se rendre aux rendez-vous de l'école, et n'était pas toujours là quand les enfants rentraient.

Cependant, elle faisait ce qu'elle pouvait, et surtout, essayait de ne pas prendre la place de sa fille. Les enfants étaient heureux de la voir, c'était leur maman, et il n'y a jamais eu de problème.

Madame R. n'a jamais compris, encore moins accepté ce retrait des enfants, et cinq ans après, la colère, l'indignation et le chagrin se lisent dans son regard blessé, embué de larmes.

Cette petite dame, jeune cinquantenaire, les a récupérés l'an dernier.

D'après elle, ce n'étaient plus les mêmes, ils étaient devenus durs, renfermés, insolents.

Elle pense qu'ils ont beaucoup souffert ; à la fin des droits de visite, ils pleuraient, ne voulaient pas rentrer dans leur foyer...

Pendant trois ans, elle n'a cessé de se battre pour que le juge lui accorde la garde des enfants.

L'aîné était tellement perturbé et violent qu'il a été orienté dans un établissement spécialisé, le second est actuellement en 6<sup>e</sup> dans un collège de Gradignan.

Quant à Solen, après un CP blanc lors de sa dernière année de foyer, elle avait été scolarisée dans une CLIS et était suivie en CMP (psychothérapie et orthophonie).

Tout au long de l'année, dans notre école, cette grand-mère, malgré ses multiples charges, son travail, les distances, sera toujours présente aux divers rendez-vous et réunions de l'école, toujours à l'écoute, ne remettant jamais en cause nos propos, malgré la souffrance qu'ils pouvaient lui causer.

En effet, cette crise de rentrée, fut la première d'une longue série : cris, morsures, insultes, dégradations, menaces...

Solen ne supportait rien, refusait tout contact, n'accordait sa confiance à personne.

Les moments de répit, heureusement, il y en avait, étaient brefs, mais très révélateurs de sa problématique : soit elle se collait à sa maîtresse, se pelotonnant sur ses genoux, le pouce à la bouche, soit elle s'installait au bureau de cette dernière, soit elle se mobilisait avec une étonnante concentration sur une tâche scolaire.

Elle avait un besoin compulsif de tripoter des petits objets, ne se séparait jamais de son doudou et portait tout à la bouche.

Les moments de révolte étaient imprévisibles et survenaient brutalement laissant son enseignante complètement désemparée, impuissante.

La rage et le désespoir de cette enfant nous atteignaient violemment et nous accablaient.

Il était évident qu'elle souffrait de graves angoisses de séparation qui la plongeaient dans des terreurs incontrôlables.

Ses seules défenses étaient de rompre les liens, de repousser ce qui pouvait lui faire du bien, afin de ne pas prendre le risque d'être de nouveau abandonnée.

*Les enfants carencés affectivement ne peuvent supporter qu'un autre adulte que leur mère ou père, ou substitut, tente de les apprivoiser. Leur confiance ayant été trahie avant qu'ils soient capables de mentaliser, de se distancier, de mettre en mots, ils s'arment contre le danger potentiel d'être rejetés en mettant en place des défenses primaires qui les rendent odieux.*

Nous n'avons jamais su ce qui c'était passé dans la toute petite enfance de Solen, la grand-mère restant très discrète sur l'histoire de sa fille, mais on peut imaginer que, pour qu'elle prenne en charge les trois enfants, (Solen était bébé) la toute jeune maman devait être dans une situation alarmante, dans l'incapacité de s'occuper d'eux.

Une maman qui ne peut répondre aux besoins de son nourrisson...? une séparation certainement nécessaire pour sa survie ?

Puis, après quelques années auprès d'un substitut maternel, une nouvelle séparation pour un placement, qu'elle ne peut avoir vécu que comme une condamnation de sa grand-mère.

Ainsi, pour elle, il n'y a que des mauvaises images maternelles, incapables de l'aimer, de la protéger, générant un syndrome d'abandon.

Sans compter les trois changements d'écoles en trois ans !

Comment aider Solen face aux ravages de ces attaques récurrentes du lien ?

La thérapeute du CMP n'ayant pu établir une relation de confiance, et ce type de prise en charge étant précoce vu l'archaïsme de la blessure de cette enfant, l'a orientée vers une orthophoniste, avec laquelle, grâce à une médiation plus neutre, elle espérait qu'elle pourrait se sécuriser, s'apaiser suffisamment pour proposer plus tard, une thérapie.

Elle était bien consciente qu'elle n'avait pas besoin de rééducation, la richesse de son langage et de sa syntaxe prouvant que sa résistance à entrer dans la lecture ne relevait pas d'une altération de ses capacités instrumentales.

Il fallait plutôt lui proposer un espace intermédiaire plus distant, plus rassurant.

Elle ne comprend pas pourquoi elle a été orientée dans cette CLIS qui, manifestement ne correspond pas à son profil, et pense qu'il faut réexaminer son dossier.

Il faudra l'année scolaire pour changer cette orientation !

Solen arrive et repart de l'école en taxi ; parfois, Madame R vient la chercher, ce qui nous permet de communiquer aisément.

Au cours des Equipes Educatives, nous pouvons ressentir le désarroi de cette dame, sa lassitude parfois, mais surtout sa tendresse pour cette enfant difficile et sa volonté de ne pas abandonner le combat.

Je ne peux m'empêcher d'admirer cette femme dont l'intelligence, la tolérance et la sensibilité forcent le respect et l'humilité.

Les mois passent, l'école vit au rythme des crises de notre petite rebelle, et essaye de trouver des solutions temporaires :

- Prise en charge individuelle par un adulte déchargé de classe,
- Intégration en CP avec une institutrice volontaire,
- Intégration dans une autre classe pour les activités d'éveil,
- Le choix du CP correspondait à un projet concernant la lecture.

En effet, malgré sa répugnance à tolérer les apprentissages, Solen avait laissé entrevoir qu'elle avait acquis des compétences et qu'elle était rentrée dans le code.

Hélas, l'expérience fut de courte durée : elle ne pouvait tolérer de ne pas savoir, d'être en échec, de devoir se mettre en réflexion.

Très vite, elle refusa les séances en CP, et, quand on la forçait, elle fichait le bazar, criait, chantait, insultait les élèves, l'enseignante, dont elle ne supportait pas la ferme exigence.

Sa toute-puissance et son égocentrisme se heurtaient au groupe classe, elle se sentait en rivalité, elle voulait l'adulte pour elle toute seule.

Le même schéma s'est reproduit dans l'autre classe.

Pendant l'absence prolongée de son institutrice, non spécialisée, dont la résistance avait atteint ses limites, Solen devint totalement incontrôlable, les remplaçants (non spécialisés), se sont succédés, dépassés par cette classe qu'ils n'avaient pas les moyens de gérer.

En effet, les élèves de CLIS sont d'une grande fragilité : ils ont avant tout besoin de stabilité, de sécurité, de rituels stables.

L'imprévisibilité de Solen, ses crises et ses paroles violentes les renvoyaient à leurs propres angoisses, à leur incapacité à se protéger.

« Les pétages de plomb » se multipliaient, les élèves craquaient les uns après les autres...

Ils se sentaient confusément responsables de l'absence de leur institutrice, et leur destructivité se projetait à l'extérieur.

Solen vivait cette absence comme un nouvel abandon, tout en s'en sentant coupable.

Encore une fois, l'adulte n'avait pas su la protéger, et avait succombé à sa toute-puissance dévastatrice.

Elle se vivait comme le « mauvais objet », incapable d'être aimé et choisi.

Sa maîtresse lui manquait, elle lui en voulait autant qu'elle s'en voulait, elle était la proie d'un conflit psychique invalidant et paralysant.

Après une réunion houleuse de l'ensemble de l'équipe, une exclusion temporaire fut alors décidée, l'exclusion étant une mesure par défaut, et inefficace, voire nocive pour l'enfant, elle permet seulement à l'école de souffler !

La grand-mère accepta tout en avouant son désarroi. Qu'allait-t-elle faire de sa petite-fille quand elle travaillait ?

Entre temps, avec beaucoup de temps et de patience, j'ai pu revoir Solen pour pratiquer un bilan cognitif.

Elle oscillait entre fragilité, quête affective et insolence, domination.

Cependant, elle s'est prise au jeu et a pu investir les épreuves avec curiosité et désir de réussir, je veillais à ce que les échecs ne soient pas ressentis comme tels !

Globalement, son potentiel et son efficacité étaient de bonne qualité, elle était apte à se mobiliser, à mentaliser, ce qui prouvait qu'elle n'était pas à sa place dans cette CLIS.

Elle a eu beaucoup de mal à entendre mes paroles rassurantes, son regard farouche traduisait de la méfiance, de l'incrédulité : autant l'échec lui était insupportable, autant les louanges ne pouvaient lui appartenir, puisqu'elle était mauvaise et nuisible.

Avec Solen, on naviguait à vue, dosant reproches et félicitations, soufflant le froid et le chaud, risquant l'explosion à chaque instant...

Petit chat écorché, souffrance à fleur de peau, sa maturité intellectuelle se retournait contre elle, labourait son cœur meurtri, et ne pouvait s'épanouir sans risque.

Quelle était sa place ?

Quel accueil l'institution pouvait-elle enfin lui proposer ?

Après son exclusion temporaire, Solen fut réintégrée à mi-temps, tournant dans les différentes classes de l'école.

Perte de temps, tourisme scolaire, quel est le parent qui pourrait tolérer ce traitement pour son enfant ?

Mais voilà, nous sommes en ZEP, dans un quartier populaire et notre public est soumis, n'a aucune défense, aucun moyen pour s'imposer, se révolter et trouver des solutions.

Madame R. a bien montré son mécontentement, elle a fait toutes les démarches nécessaires qui étaient en son pouvoir, mais sa position sociale, la difficulté de sa vie, la laissait totalement à la merci de la machine institutionnelle.

*Je n'accable pas l'école, elle-même dans une totale impuissance face aux symptômes perturbants de cette enfant.*

*Encore une fois, je constate que l'école ne peut pas tout faire, surtout quand on lui envoie des élèves qui ne relèvent pas de ses compétences.*

*Je déplore, bien sûr la désinvolture de l'institution dont les décisions s'appliquent d'autant plus facilement que les familles sont dans l'incapacité de les contester, encore moins de proposer des solutions alternatives.*

L'année scolaire s'achève dans le chaos le plus total pour Solen, la commission recherche un accueil adapté à son profil...probablement un ITEP (Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique)...

Fin de l'histoire, je ne connais pas la suite, mais je tenais à lui donner une existence, une réalité, pour que Solen et sa grand – mère ne soient pas oubliées...

## **Loi sur le handicap**

---

Sujet très douloureux, dont les médias se sont emparés, laissant penser que d'énormes progrès sont réalisés ou en projet afin d'améliorer la situation des handicapés.

Sur le terrain, c'est une toute autre chanson que nous entendons.

La loi sur le handicap, au-delà du manque de moyens mis à disposition, génère une grave dérive de la grande difficulté scolaire.

Médicalisation, instrumentalisation des divers troubles repérés à l'école, et, lorsqu'il s'agit d'un réel handicap, dysfonctionnement institutionnel, maintien illusoire de ces enfants à l'école, manque de place dans les établissements spécialisés, partenariat extrêmement laborieux.

Quelques témoignages pour mieux comprendre.

## **Famille D. : rencontre avec le handicap**

Deux jours après la rentrée, Bryan m'est signalé par l'institutrice de petite section.

Elle est affolée, elle n'a jamais vu un enfant pareil ; la maman ne lui a rien dit, elle semble même un peu fuyante...

Lors de l'observation que je fais en classe, je mesure l'ampleur de l'inquiétude de cette jeune institutrice, Bryan est totalement extérieur à ce qui l'entoure, son regard ne se fixe pas, comme si l'environnement, les objets, les personnes n'étaient qu'un décor flottant.

Il déambule, indifférent aux obstacles qui jalonnent son chemin, il se heurte aux tables, aux petites chaises, bouscule les enfants qui hurlent de peur. Il ne répond pas à son prénom,

Mais se laisse approcher et peut se blottir dans mes bras comme un tout petit...

Je suis toujours très tendue lorsque je reçois une famille dans ce contexte.

Je ne sais rien de son histoire, rien de son approche de la difficulté de son enfant. Je vais, sans aucun doute, être amenée à mettre le doigt sur une souffrance sans nom,

Et j'ai peur, si peur de faire mal !...

Madame D. ne fuit pas, elle vient au rendez-vous proposé avec son deuxième garçon.

Elle m'explique que leur médecin a constaté un retard de développement chez Bryan, il leur a conseillé de le scolariser afin de favoriser la socialisation et le langage.

« Rien d'autre ? »

« Rien d'autre », me répond-elle.

Et voilà, c'est bien ce que je craignais, il va me falloir prononcer les mots qui blessent, qui cassent ... Je vois bien que cette maman sait, mais tant que personne n'a posé de diagnostic, elle peut se leurrer, s'illusionner, se dire, comme le toubib lui a laissé entendre : il est petit, il faut attendre, miser sur le rôle de l'école, etc.

Me taire, l'aider à parler, à exprimer ses émotions, ses perceptions, lui ouvrir un espace de paroles ... très vite, j'apprends qu'elle a constaté « l'étrangeté » de son enfant vers huit mois : regard fuyant, absence de sourire, de gazouillis, répugnance à rester en position assise, des pleurs plaintifs, et souvent, des manifestations de terreurs.

La PMI<sup>30</sup> lui aurait conseillé de consulter... mais comme le médecin a misé sur la scolarisation...

Les larmes aux yeux, elle ajoute que son mari ne veut rien savoir, son fils est normal, il ne veut pas consulter, pour elle, c'est très dur, elle se sent seule, condamnée à étouffer ses angoisses.

Pendant cet entretien chargé d'émotion, je suis frappée par le silence et l'attitude apathique du petit Teddy, il reste sans bouger dans les bras de sa mère, se désintéressant des objets et cubes que j'avais mis devant lui.

La maman me confie alors qu'elle est enceinte et très fatiguée, heureusement que Teddy est calme et gentil, Bryan l'épuise, il faut être toujours derrière lui, il se met en danger, crie et pleure beaucoup...

Mon cœur se serre, je me dis que d'ici deux ou trois ans, Teddy fera partie de ma «clientèle »!

Ce premier entretien sera suivi d'autres rencontres ; le temps passant monsieur accepte d'accompagner sa femme, je suis bouleversée par sa douleur, il me dit être très soutenu par sa famille, qui l'a encouragé à écouter les professionnels, et Bryan est maintenant suivi par un service de soins et scolarisé à temps partiel en maternelle.

Nous organisons des équipes éducatives avec tous ceux qui s'occupent de l'enfant.

L'institutrice explique qu'il lui est très difficile de s'occuper de lui, elle est obligée de délaissé tous les autres, il n'a aucune autonomie, aucun intérêt pour les activités de la classe, il ne peut rester assis pendant les temps calmes, ni écouter les comptines ...

Nous proposons de réduire le temps d'intégration au samedi matin.

Les parents le prennent très mal et pensent que l'institutrice est de mauvaise foi.

Ils n'arrivent pas à admettre que, malgré tous leurs efforts, toute la confiance accordée aux professionnels, Bryan soit toujours autant « rejeté »...

Je propose alors de refaire une observation pour tenter d'aménager une médiation et renouer le dialogue.

Pendant une séance de motricité, Bryan erre dans la salle, indifférent aux consignes de l'enseignante, aux jeux et diverses activités. Parfois, il se colle à la porte fenêtre, léchant la vitre, ou bien pivote autour de lui, tel un derviche tourneur, se heurtant aux enfants, ou encore, il grimpe sur les structures d'évolution et se laisse aspirer par le vide, je le suis pas à pas et le reçois dans mes bras... L'absence d'émotion, de manifestation me trouble

---

<sup>30</sup> Protection maternelle et infantile

profondément, ni peur, ni plaisir, ni quête de contact. De temps en temps, il s'accroche à moi, puis s'échappe et recommence ses errances.

Lorsque je revois ses parents, je ne peux que confirmer les propos de l'institutrice, et les encourager à persister dans la recherche d'un établissement spécialisé.

La famille traverse des moments difficiles : longue période de chômage pour le papa, madame est en train de terminer une formation d'aide à la personne et si Bryan ne va pas à l'école, elle ne pourra pas travailler ...

Devant leur désarroi, je propose à la maman de l'aider à chercher une nourrice formée aux enfants en difficulté, mais nos démarches n'aboutissent à rien...La maman s'organise grâce à la solidarité familiale.

Un troisième garçon va à la crèche et Teddy est en maternelle.

Ce dernier, comme je l'avais pressenti, inquiète les collègues.

Lorsque son grand frère est à l'école, il ne le lâche pas, comme s'il devait le protéger.

Il pleure au retour de la récréation, quand chacun doit retrouver sa classe.

A la maison, il a la même attitude, il cherche à l'aider, à lui apprendre des choses.

C'est comme si, lui-même, n'existait pas, il semble sans désir, sans entrain.

Coincé entre un aîné malade et un vigoureux petit frère, il s'est rendu transparent, discret : ne pas donner d'autres soucis à ses parents...Raté, petit Teddy, tu t'es escamoté pour rien. L'école trouve que tu as du retard, que tu parles mal, que tu es lent, que tu ne comprends pas bien, etc.

Je suis consternée, et redoute ma prochaine rencontre avec la famille.

Bryan, est enfin admis dans un établissement spécialisé qui accueille des enfants atteints d'autisme. La famille attendait depuis plus d'un an qu'une place soit libérée.

Après une période d'observation d'une semaine, Bryan était inscrit en liste d'attente.

Son profil correspondait à celui des pathologies de cet IME, et la directrice m'avait expliqué qu'elle souhaitait prendre en charge les enfants dès leur plus jeune âge, afin qu'ils bénéficient le plus tôt possible des soins et thérapies adaptés à leurs troubles.

Elle déplorait la politique de traitement du handicap qui entretient un leurre pour les parents : intégration scolaire et soins ambulatoires.

Total, les enfants arrivent à l'IME vers six ou huit ans, alors que, quand certains ont pu y entrer plus jeunes, les progrès sont beaucoup plus rapides, et le partenariat avec les parents plus riche et pérenne.

Après la période d'observation de Bryan, ses parents étaient enfin convaincus du bien fondé de cette orientation, et ils étaient prêts à collaborer au travail demandé par l'établissement ; par manque de place, et malgré l'accord de tous, Bryan est encore resté

toute une année avec des soins extérieurs, une mini intégration à l'école, et une maman qui a dû refuser du travail pour s'occuper de lui.

Une AVS<sup>31</sup> avait été demandée pour accompagner son temps de scolarisation et permettre à l'institutrice de mieux gérer sa classe, mais il n'y en a jamais eu !

Pas d'aide à l'intégration dans l'Education Nationale, pas de place en établissement spécialisé, le temps passe, l'enfant souffre, les progrès stagnent, la famille souffre, l'école souffre et se culpabilise...;

Vive la loi sur le handicap !

J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet...

Entre temps, Teddy était suivi par le RASED et par le CMP, mais malgré sa bonne volonté et sa motivation, il ne pouvait être admis au CP. Il nous fallait de nouveau confronter les parents à l'inadaptation scolaire de leur deuxième enfant. Sale travail !

C'est avec beaucoup de précautions et de tension émotionnelle que je reçois le papa.

Il s'oppose d'emblée à la proposition d'un maintien en maternelle.

Il sait que Teddy a des difficultés, mais il s'engage à l'aider pendant les vacances, avec l'appui de sa sœur, il va le faire travailler, ils ont réuni un conseil de famille.

Ils ont bien réfléchi et estiment que le CP, avec soutien familial, aide du RASED et soins CMP, peut être envisagé.

Malgré ma conviction que Teddy profiterait d'une année de plus en grande section de maternelle, je me sens emportée sur le terrain de la famille, ébranlée par la blessure narcissique de ce père, blessure ouverte par la révélation de la pathologie de son premier enfant, ravivée par l'annonce de l'inadaptation du second.

La maman peut se distancier et reconnaître que notre proposition est justifiée, mais elle comprend son mari et ne veut pas aller à l'encontre de sa décision.

Qui a « raison » ?

Qui sait ce qui sera bien pour Teddy?

Depuis la nouvelle loi sur le handicap, pour certaines académies, les maintiens en maternelle font partie des orientations qui sont décidées par la MDPH<sup>32</sup>, ce qui revient à étiqueter ces enfants de « handicapés »...

Je sais que Teddy souffre de troubles cognitifs, mais rien ne prouve qu'ils soient fixés,

---

<sup>31</sup> Assistante de vie scolaire

<sup>32</sup> Maison départementale des personnes handicapées

il est probable que le fait que Bryan soit admis dans une école spécialisée, que son petit frère rentre à l'école maternelle, et que la maman puisse enfin mettre à profit sa formation, lui permette de se repositionner dans la nouvelle dynamique familiale...

De plus, c'est un petit garçon docile, sociable, affectueux. Il est volontaire et enthousiaste pour tout ce qui lui est proposé : il a du désir, il est content de faire et la difficulté ne le rebute jamais.

A la rentrée, Teddy arbore un superbe cartable que son papa avait acheté dès le mois de juin et rejoint, fièrement le groupe des CP. Il connaît sa maîtresse qui, après concertation, a choisi d'avoir Teddy dans sa classe.

Cette année scolaire ne sera pas une réussite en ce qui concerne les apprentissages, mais, grâce aux bonnes relations avec les parents et à la nouvelle économie familiale, s'inscrivant dans une temporalité apaisée, un projet peut se construire avec l'ensemble des partenaires.

Un dossier est finalement constitué pour la MDPH en vue d'une orientation en CLIS,

Pour le papa, la CLIS est plus concevable qu'un maintien en maternelle : cette classe est dans la même école et, surtout, en élémentaire ; les parents sont satisfaits de cette année de CP, qui correspondait à leur demande, ils ont accepté que leur fils soit pris en charge dans la CLIS pour certaines activités, dans le cadre d'un PPS<sup>33</sup>, ils ont pu constater qu'il avait beaucoup de mal à suivre le rythme de sa classe.

Teddy, ce si gentil petit garçon, a changé de comportement, il est devenu ombrageux, son visage rieur et ouvert, trahissait maintenant son angoisse et ses terreurs. Il baissait les bras, découragé par l'inutilité de ses efforts. Il ne revivait que lorsque qu'il rejoignait la CLIS...

Quelle meilleure preuve que celle apportée par cette famille dans le projet de leur enfant !

Sans doute, la loyauté de Teddy envers son père lui a-t-elle coûté cher, mais sa déception quant à ses capacités est sans commune mesure avec la trahison du désir que son père avait mis en lui.

Seuls la tentative de compréhension de la complexité de la dynamique familiale, la résistance à la rigidité du dispositif mis en place par la nouvelle loi, le respect du temps nécessaire aux parents pour effectuer le travail de deuil de l'enfant fantasmé, l'effacement de la toute-puissance des professionnels, autorisent une élaboration mentale constructive.

---

<sup>33</sup> Projet personnalisé de scolarisation

Le conflit, nécessaire, a pu, ainsi être surmonté et Teddy peut accepter son nouveau statut, même si je déplore que, pour être admis en CLIS, il ait dû être étiqueté « handicapé ».

Famille modeste, aux moyens matériels limités, mais famille riche de sa culture, de ses réseaux et de son amour pour ses enfants, famille courageuse, à l'écoute des professionnels, mais sans soumission.

La cohésion de ce couple, la solidarité familiale ont été le ciment de sa résistance, ce qui n'est pas le cas de toutes les familles précaires.

## **Madame M. : la force et la fragilité**

Cette toute jeune femme ne peut accepter que, dès la moyenne section, son fils me soit signalé.

Elle va s'en occuper, elle a travaillé dans des hôpitaux à Libourne et à Bordeaux. Elle connaît les pédiatres et divers spécialistes

Sa détermination est inébranlable et ne laisse aucune place à mes arguments, elle ne veut rien de moi, ni conseil, ni contact.

Quand j'essaye de parler du papa, un rictus méprisant et accablé dévaste son visage :

« Oh, lui, il y connaît rien, il est épuisé par son boulot, il a aucune autorité, et puis, il a une santé fragile...; »

Elle me fait comprendre qu'il a fait plusieurs cures de désintoxication, elle craint les rechutes, il a eu une enfance très dure. Ce n'est pas un battant.

Elle me rassure : « C'est moi le chef de famille, je suis costaud . Ne vous inquiétez pas pour Dany, je sais ce qu'il a, il est jaloux de son petit frère, et fait le bébé. A la maison, il est un peu mollasson, il faut le houspiller, à l'école, vous êtes trop gentil, il en profite. Quand je rentre du boulot, je suis crevée, alors, il se tient à carreaux, je n'ai plus de patience. Sa maîtresse devrait m'écouter au lieu de le chouchouter !... »

Ses paroles énergiques contredisent son allure frêle et délicate... Le bleu de ses yeux vire à l'acier, sa voix vibre d'une colère qui ne demande qu'à me sauter à la figure, ses mains s'agitent, se crispent, madame M. est entrée en guerre, elle se blinde contre la blessure, l'attaque que ma présence lui porte.

Dany restant ma principale préoccupation, je me fais l'alliée de cette maman meurtrie par mes mots et tente de rétablir le dialogue, avec des paroles apaisantes et conciliantes.

Nous nous séparons sereinement, je lui demande seulement de transmettre au médecin scolaire les comptes-rendus des spécialistes qu'elle aura consultés avec Didier.

Je sais bien qu'elle ne le fera pas, mais je veux seulement prendre le temps de créer le lien, en respectant sa douleur et sa dignité.

Maintenant, il me faut convaincre mes collègues d'être patientes, que ça ne sert à rien de se braquer contre cette maman, que l'intérêt de l'enfant passe par elle, même si c'est difficile à comprendre...

A l'école de se montrer vigilante, avec l'aide du RASED.

Je compte aussi sur l'intervention du médecin PMI qui voit les enfants de moyenne section...

Le temps a passé, la maman nous informait des visites diverses et variées, nous répétant qu'elle savait quel était son devoir, mais jamais elle n'établissait de liens entre les médecins qu'elle consultait et la médecine scolaire.

Dany ne progressait pas et nous avons dû demander un maintien en maternelle, que la maman a tout de suite accepté, contrairement à ce que nous pensions

Elle a commencé à coopérer et à faire confiance, elle voyait bien qu'il avait du retard par rapport à Axel, le frère aîné, suivi aussi par le RASED pour des troubles d'apprentissages et pour une sévère inhibition.

Dany a pu être suivi par le CMP, ainsi que son grand frère, madame passait par des hauts et des bas, parfois très excitée, revendiquant, critiquant le travail des professionnels, parfois, très abattue, mais lucide quant à la pathologie de son fils.

Sa bagarre pour assumer sa parentalité, pour gérer sa vie professionnelle et familiale, pour tenir le cap d'un foyer fragilisé, s'épuisait parfois dans des mouvements dépressifs, dans le désarroi face à l'injustice.

Le papa venait souvent chercher les enfants à l'école, les collègues avaient de bonnes relations avec lui, et Dany était toujours content de le retrouver, mais il avait l'air de vivre sur un nuage, pas du tout à l'écoute, pas du tout conscient.

Lorsque j'ai pu rencontrer le couple, monsieur m'est apparu chaleureux et attentif à ses enfants, son savoureux accent chantant et coloré du midi éclairait le bureau qui s'enfonçait dans le gris du crépuscule.

Sa femme lui coupait la parole, elle envahissait l'espace, son débit sec et sonore contrastait avec la chaude parole de son conjoint.

Cette petite femme énergique tenait à me montrer qu'elle était la seule interlocutrice responsable, que son mari était présent, mais sans pouvoir.

Le couple semblait harmonieux dans ce déséquilibre apparent, comme si leurs forces antagonistes, probablement enracinées dans leurs lourdes histoires personnelles, s'étaient appuyées les unes sur les autres.

Ils ont pu me confier leur rêve de partir vivre du côté de Perpignan, dans le pays d'origine de monsieur.

Pour les enfants et pour l'emploi, ils avaient dû s'exiler dans cette cité qu'ils détestaient, ils avaient hâte de retrouver le soleil et la nature, persuadés que tout irait mieux pour les enfants dans un environnement plus accueillant et sécurisant.

Dany a pu faire quelques acquisitions encourageantes lors de sa deuxième grande section, mais ses troubles relationnels, ses absences, son manque de lien avec le réel ne cessaient de m'inquiéter quant à une scolarisation normale.

En accord avec les parents et les autres professionnels, un dossier a été présenté à la

MDPH (Maison du handicap), et il a été admis en CLIS.

*On peut apprécier les bénéfices de travailler sans urgence, de respecter le temps dont la famille a besoin pour pouvoir entendre et tolérer les paroles qui blessent son narcissisme et son identité de parent.*

Petit Pierrot lunaire au doux regard myosotis, Dany ne posait aucun problème de comportement, mais son étrangeté, son absence de demande vis-à-vis d'autrui, l'isolait de la vie de la classe.

Il évoluait sur un versant psychotique, tendance déficitaire.

Ce qui m'alarmait le plus, c'était l'absence d'expression de souffrance et le défaut de quête relationnelle.

Que c'était-il passé pour qu'il s'exclue ainsi, quel sens ce retrait avait-il dans son histoire ? Le vécu douloureux de ses parents, la complémentarité de leurs névroses, avec une figure maternelle dominante, déniait l'échec et la misère, et une image paternelle, infantilisée, méprisée, addict à l'alcool...?

La pauvreté, responsable de l'exil en banlieue citadine...?

La déception, l'inadaptation à cette vie subie...?

La course aux heures supplémentaires pour constituer un capital qui permettra de réaliser leur rêve de retrouver le soleil...?

Axel a aujourd'hui de gros problèmes de communication au collège : introverti, d'une timidité malade, héritier de la honte, déniée par la mère, il a le profil du futur bouc émissaire, de la victime désignée, ça craint à l'adolescence !

Johan, le troisième, clone de Dany, nous a aussi fait très peur, en maternelle, il semblait marcher sur les traces de son frère... interventions de l'école, du RASED, meilleure compréhension de notre part de la complexité familiale : Johan s'est ébroué, son clair regard s'est humanisé, son langage cherchait l'écoute, son cœur réclamait l'amour et son intelligence s'ouvrait à la curiosité ; ouf, celui-ci aussi échappera à la fatalité.

Aujourd'hui, Dany est dans un établissement spécialisé, les nouvelles sont bonnes, il commence à apprendre à lire, il a neuf ans.

Toute la famille a déménagé cet été, dans le midi, les dossiers ont suivi et Dany était en attente d'une place en institution spécialisée.

Le combat de ce couple pour échapper à la misère fera-t-il échec à la reproduction ?

*Connaître pour comprendre, comprendre pour admettre, pour inclure, pour partager, pour respecter et se faire confiance. Les liens ne peuvent se tisser que dans ce processus qui se construit dans le temps, et surtout pas l'urgence.*

**Paroles de « sans voix » :**

*« Même si je suis pauvre, ma tête n'est pas pauvre.*

*Je connais comment vivre dans ce monde.*

*Je pense à l'avenir de mes enfants.*

*La misère anéantit la dignité de l'homme, mais pas tout à fait.*

*J'AI UNE PENSEE COMME TOUT AUTRE. »*

# **Liens entre origine socioculturelle et souffrance psychique**

---

Si la pathologie psychique peut toucher toutes les couches sociales, elle atteint de plein fouet ceux qui sont les plus éloignés de la culture dominante.

Si quelques chercheurs ont identifié ce lien, leurs travaux et leurs cris d'alarme restent pour le moins méconnus du grand public et négligés, voire scotomisés par ceux qui décident et ont le pouvoir.

Pourtant, il ne faut pas être devin pour comprendre qu'un enfant qui naît dans une famille en grande souffrance matérielle et morale, ne recevra pas dans son berceau le sort d'une bonne fée, et devra grandir en luttant pour se hisser à la hauteur de ses petits copains plus chanceux que lui.

La volonté et le courage qu'il va développer sont autant de sources d'énergie qu'il devra puiser en lui, terriblement coûteuses pour son économie psychosomatique.

Même s'il reçoit autant d'amour et d'espoir que n'importe quel autre enfant, son quotidien sera peuplé de sombres nuages, d'incertitudes menaçantes, de repères instables...

Son développement psychosomatique va pâtir de ces situations carencielles, de ses demandes insatisfaites, de ses quêtes inaudibles.

Il va se battre, se défendre, avec des moyens qui risquent altérer lourdement son potentiel cognitivo-affectif.

L'égalité des chances est un leurre, si rien n'est farouchement mis en place pour compenser les manques et endiguer les mécanismes de reproduction.

Les histoires suivantes, même si ce lien est déjà patent dans les précédentes et celles qui leur succèdent, tentent de mettre en lumière ces liens de causalité, et pour mieux en souligner leur impact, j'ai introduit le témoignage d'une famille aisée.

Le contraste, créé par le milieu social, éclaire le profil des trajectoires des uns et des autres.

## **Mademoiselle P. : rêve brisé**

Je connais sa mère, madame P, depuis très longtemps, pour m'être occupée d'une de ses filles.

Un jour douloureux, nous nous sommes retrouvées à l'hôpital au chevet de nos époux respectifs qui occupaient la même chambre, la maladie peut générer une touche d'égalité !!!

Depuis, une sorte de complicité nous relie, elle, femme de ménage des locaux de l'Inspection et des écoles, et moi la psy du RASED.

Petite souris besogneuse, elle cherche à faire plaisir.

Lorsque je viens manger avec mes collègues à l'Inspection, elle nous gronde si nous faisons notre vaisselle ; je suis gênée de penser que madame P. va laver mon assiette...

Des compositions florales en dentelle de tissu se multiplient dans les locaux de l'Inspection. Elle est fière de les ramener après un baptême, un mariage, une communion, comme on le fait à La Réunion...

Elle héberge une de ses filles, qui a fuit La Réunion avec son enfant.

La petite Maya va bien, un peu « capricieuse », mais c'est la jeune maman qui alerte les enseignantes. Dès la première année de maternelle, elle demande un suivi au CMP, une aide éducative auprès de l'Espace Territorial, un rendez-vous au médecin scolaire.

Elle souhaite que je voie Maya...

Comme elle travaille à l'école en tant qu'ATSEM, il m'est facile de la rencontrer et de lui proposer de nous voir.

Elle est d'accord, mais insiste sur son souhait concernant sa fille...

Elle me raconte son histoire :

Elevée à la métropole, elle rêve de La Réunion où elle est allée en vacances lorsqu'elle était enfant.

Quand elle peut enfin s'y rendre, à l'occasion du mariage d'une cousine, elle a le coup de foudre pour un beau métis qui lui promet tout ce qu'une petite gamine des cités a pu fantasmer.

Elle a dix-huit ans, elle est grande, mince avec une longue chevelure brune. Sa peau blanche est un appât pour les hommes de l'île, mais elle veut croire à son rêve magique et n'écoute pas les oiseaux de mauvais augures.

Elle est enceinte, sa famille l'héberge ; le Prince Charmant joue les feux follets et ne semble pas prêt à assumer ses responsabilités.

Quand enfin, ils trouvent un petit appartement, la vie devient un enfer, il n'est jamais là, ne travaille pas, quand il rentre, il n'a aucun regard pour le bébé, il boit, frappe, ramène des copains...

Le beau rêve se dilue dans les larmes, elle veut fuir, mais elle est seule, sans moyen, elle se rend compte qu'il la surveille, qu'il la menace.

Grâce au réseau d'entraide familiale, elle finit par recueillir la somme du billet pour la métropole.

Lorsqu'elle arrive à l'aéroport, il est là, elle est terrorisée, serre l'enfant contre son cœur. Il les kidnappe et les enferme dans une chambre d'hôtel.

Pendant quatre jours, elles sont cloîtrées sans pouvoir téléphoner, elle a peur pour la petite, n'a plus de nourriture... Heureusement sa mère, inquiète de ne pas la voir arriver, contacte la famille à La Réunion qui finit par la retrouver.

Je l'écoute, je n'y crois pas, elle doit fabuler, ce n'est pas possible...

Peu importe, c'est son vécu, son ressenti que j'entends et qui peuvent me faire accéder à la compréhension de sa souffrance...

Mais tout était vrai.

Je n'ai pas pu empêcher les images de m'envahir... rêve brisé, amour sali par l'humiliation, détruit par le mensonge, explosé par la violence...

Dix-neuf ans, un bébé et la honte, la souillure...

La tête basse, les poches vides, le cœur fracassé, petit navire naufragé, elle échoue dans le HLM de papa et maman, à Pessac.

Mais papa boit toujours trop et maman s'épuise à faire l'esclave.

Là aussi c'est l'enfer, les cris, les pleurs, les coups...

Madame P. est au bout du rouleau et finit par trouver le courage de jeter son homme !

La mère, la fille et la petite -fille se retissent un cocon, mais le mal est fait.

Maya est le bouclier de sa mère, elle devient le réservoir de toutes les douleurs.

Mademoiselle P. fait appel à tous les médecins, pédiatres, spécialistes, l'enfant serait, d'après elle, très malade, elle devrait recevoir des traitements à part, être mise à l'écart, ne pas aller en récréation, ne pas aller à la piscine, etc.

Les maladies imaginaires qu'elle fabrique à sa fille, la protègent en la transformant en super maman.

Si elle a été détruite, sa mission sera de sauver son enfant.

L'éducatrice s'arrache les cheveux, pas de soucis pour la petite, elle va bien, mais elle s'inquiète pour cette jeune femme qui risque de devenir maltraitante à force de lui inventer des pathologies.

Elle ne veut pas entendre que c'est elle qui a besoin d'aide et elle ne comprend pas pourquoi le CMP lui dit que l'état de son enfant ne nécessite pas de prise en charge. Maya ne veut pas du fardeau de sa maman, et plus elle résiste, plus l'imagination perturbée de cette mère s'anime au point de nous accuser de « non-assistance à personne en danger »...

Que signifierait, pour elle, la bonne santé de sa fille ?...

Que l'enfant n'a pas besoin des soins de sa mère, qu'elle est inutile, que ce qu'elle a subi n'a jamais existé ?...

Alors, les plaintes continuent : à la maison, Maya fait des malaises, elle a des crises d'asthme... il lui faut un régime à la cantine à cause de son diabète, etc.

En plus, elle est très dure, opposante, rebelle...

Mademoiselle P. devient très insistante :

« Il faut que vous la voyiez, elle ne me parle plus, s'enferme dans sa chambre, refuse d'aller à l'école, on dirait qu'elle m'en veut... »

Après avoir vu l'enseignante qui n'a rien à rajouter, sauf que, depuis quelques jours, la petite fille semble tristounette, apathique.

Je vais chercher Maya.

Elle est toute contente de me suivre, me parle beaucoup de son papa, il lui téléphone et même, il est venu à Pessac, elle l'a vu, mais il était caché derrière un immeuble.

Sa maman a peur de lui...

Sur son dessin, éclatant de couleurs, une très imposante maman occupe l'espace central de la page, et tout en haut, une petite fille aux longs cheveux blonds donne la main à un papa au regard craintif.

J'ignore ce que sait Maya de son roman familial, je l'écoute et l'incite à parler avec sa maman, de ce qu'elle me raconte dans son si joli portrait de famille et ses commentaires.

Alors, elle baisse la tête, cache ses yeux derrière ses boucles et se tait.

Je me mords les lèvres, je voudrais avaler mes paroles, je lui dis que ce qui s'est passé ici va rester entre nous, que je garderai son dessin bien caché dans son dossier, que personne d'autre qu'elle ou moi aura le droit d'ouvrir.

Sa petite main écarte quelques mèches et ses yeux, brouillés de larmes, se plantent dans les miens,

« Ce sera notre secret ? » articule-t-elle d'une petite voix humide.

« Promis, mais j'aimerais que tu réfléchisses, et que tu essayes de parler à maman, je pense que tu as du chagrin et elle aussi... »

Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues...

*Ce que je déplore, encore et toujours, c'est le lien maléfique qui unit misère et souffrance psychique, c'est la fragilité des êtres qui échouent dans leur tentative de vouloir briser ce lien.*

*Comme s'ils étaient victimes de la fatalité...*

*Ils sont dépourvus des forces acquises par ceux qui ont eu la chance de naître dans un milieu privilégié, dont les richesses matérielles et intellectuelles servent d'enveloppe protectrice et préventive.*

## **Famille K. : la trahison**

Gakou est un doux petit bonhomme, tranquille et affectueux, mais à la maternelle, il semble en décalage, les institutrices signalent un retard global ; je n'ai aucun mal à rencontrer les parents qui sont aussi très inquiets, d'autant que leur deuxième garçon est vif et plein de vie.

La toute jeune maman me dit que c'est de sa faute, elle n'avait que dix sept ans à la naissance de Gakou.

Elle vivait à Bègles, chez ses parents en attendant de trouver un logement.

L'appartement était exigu et bruyant, mais elle s'y sentait en sécurité, avec sa mère pour l'aider et la multitude de frères et sœurs.

Lorsque l'office des HLM leur a proposé un logement au quartier de la Maraigne à Pessac, son compagnon n'a pas hésité et elle a suivi.

Ce fut l'horreur, elle se sentait incapable d'être maman.

Ses yeux se voilent pendant que le regard du père se durcit :

« Arrête de jouer ta gamine »

Mais elle poursuit :

« Je n'osais pas lui donner le bain, ce corps, si petit, si délicat, j'avais trop peur qu'il m'échappe des mains, que je le laisse tomber.

Je téléphonais tout le temps à ma mère... et j'allais chez elle tous les week-end, et puis, très vite, je suis retombée enceinte, cette grossesse non désirée fut un cauchemar, le bébé s'est très vite agité dans mon ventre, ne me permettant pas de trouver le sommeil, je le détestais avant qu'il naisse, j'étais terrorisée, j'étais sûre d'accoucher d'un monstre. Je n'étais plus disponible pour Gakou, et pourtant, il était si gentil, si calme.

Quand Icham est né, je ne voulais pas le voir...Il a tout de suite été très difficile, hurlant nuit et jour, refusant le sein. J'étais épuisée, je pensais que je n'étais pas faite pour avoir des enfants.

Gakou, il a pas eu de maman... »

Le père manifeste son agacement, et semble très gêné par les propos de sa femme.

Et, moi je camoufle mon émotion.

Je fais mon job, je tchatche, je parle du CMP..., comme d'habitude, mais je ne peux m'empêcher de penser que leur problème n'est pas que psy.

Je propose aussi l'aide du RASED...

Gakou évolue tout doucement, il est apprécié de tout le monde, mais son inhibition a du mal à céder, il n'a pas le niveau pour entrer en CP.

Nous proposons un maintien en maternelle, (à l'époque, cette mesure n'avait rien à voir avec le handicap) convaincus qu'en respectant son rythme, nous l'aiderions à rattraper son retard.

Le papa se montre très hostile à ce projet, mais sans jamais se manifester physiquement.

La maman nous fait confiance, mais nous sentons son malaise.

L'enfant profite bien de ce maintien, il progresse comme nous l'avions prévu et comme son potentiel cognitif le laissait présager, malheureusement, la situation familiale se dégrade, et, cette maman, confiante et très présente, devient fuyante, elle zappe les rendez-vous, on ne la voit plus au CMP...

Alors qu'un troisième enfant s'annonce, un signalement anonyme déclenche une enquête EED (évaluation enfant en danger), un appel du voisinage dénonce une maltraitance à enfants

Madame K est très en colère :

« C'est de la délation, oui, c'est vrai, j'ai dû me fâcher, les enfants sont durs et se disputent sans arrêt, je suis fatiguée... »

Elle ne veut pas se présenter à la convocation du tribunal, n'a pas de moyen de locomotion, ni de temps à perdre.

Elle refuse l'aide des assistantes sociales, pas confiance, mais finit par me promettre de téléphoner pour expliquer qu'elle ne peut pas se présenter à l'audience.

Elle continue à venir me voir, à sa demande.

Elle me semble abattue, usée, elle déplore sa perte de poids, alors que je trouve que ça lui va très bien :

« Oui, je sais, mais chez nous, la beauté féminine, c'est les rondeurs, les formes bien placées... »

Mon regard capte sa beauté fragile, je garde en moi ce que je ressens, sachant que, quoique je dise, ce sera totalement déformé par sa subjectivité blessée.

Elle souffre, elle se dévalorise, se culpabilise, elle n'a pas su être une maman, elle ne sait plus être une femme...

Elle sait ce que j'ai dans la tête, elle me dépasse dans le discours, déborde mes représentations conformistes.

Je ne peux qu'attendre, être là, à l'écoute de ce que recouvre ce discours défensif et provoquant.

Je comprends l'existence d'un conflit de couple, je comprends son incapacité à investir son deuxième garçon, je comprends son sentiment d'incapacité, d'incompétence, elle se sent mauvaise.

Elle vient d'avoir une petite fille, Kadija, et elle a très peur de ne pas savoir l'aimer...

Icham, très performant dans les apprentissages, est sujet à de fréquentes crises de colère, il ne supporte pas la frustration, la loi, la rivalité, il est pris en charge par la rééducatrice du RASED.

Il est le négatif de son frère, je me demande ce que va devenir Kadija...

La maman, que nous revoyons avec ma collègue, est incapable de parler d'Icham, les liens d'attachement primaire mère/enfant n'ont pu se tisser, ils ne se sont pas « reconnus », « apprivoisés », elle ne peut pas le toucher, le câliner, il est trop dur, il est comme son père, ils sont les mêmes, violents, sûrs d'eux, méprisants...

La rééducatrice a pu mesurer la quête affective de cet enfant, son insatiable besoin d'écoute, de contact, de tendresse. Le gros dur est aussi un petit bonhomme avide d'amour et de reconnaissance.

Si son frère a souffert des sentiments d'incompétence et de manque de confiance de la maman, lui souffre d'un rejet, d'un désamour maternel qui le renvoie à des défenses de toute-puissance, de haine, s'il n'est pas aimé, c'est de sa faute, il est mauvais et ne mérite pas d'être aimé.

La culpabilité est insupportable, alors, pour la fuir, il agresse les autres, il se révolte contre l'autorité, la loi, il s'identifie au mauvais objet qu'il est aux yeux de sa mère.

Elle sait qu'Icham a besoin d'elle, mais elle est dans l'incapacité de l'investir.

Je comprends les charges qui pèsent sur cet enfant...

Quelques mois après la naissance de Kadija, madame découvre que son mari entretient une relation avec une personne de la cité et m'apprend qu'elle s'est battue avec cette rivale, que la police est intervenue...

Cette dame, dont les enfants étaient dans la même école, nous avait subitement signifié son déménagement, quelque temps avant, alors qu'elle était enceinte...

Son fils était dans la même classe qu'Icham... Le voile se déchire sur les raisons des violents et fréquents conflits qui éclataient entre les deux petits garçons...

Madame K veut se séparer de monsieur, elle n'accepte pas le concubinage, elle et son mari ont été élevés en France et n'ont aucun lien avec la pratique de la polygamie.

Elle est meurtrie, humiliée par cet homme coureur et irresponsable qui voulait lui imposer de la partager avec sa maîtresse.

L'affaire est compliquée, elle n'a pas les moyens de financer un logement, alors, elle va de plus en plus souvent à Bègles, chez ses parents, avec les enfants. Ce qui n'est pas

idéal, le logement est petit, ses enfants ont grandi et Icham est en conflit avec son dernier frère qui est du même âge.

D'autre part, l'appartement étant à son nom, elle ne peut s'inscrire sur les listes de demande des HLM.

« Les assistantes sociales ne me comprennent pas, elles me jugent, mettent ma parole en doute parce que je suis enceinte »...

J'ai du mal à masquer ma surprise...

« Vous voyez, vous aussi, ça vous étonne, vous pensez que je vous raconte des histoires... »

« Mais pourquoi cette quatrième grossesse, et comment, puisque vous me dites ne plus avoir de relation avec monsieur ? »

« A vous, je vais dire pourquoi, mais c'est un secret. C'est un enfant pour moi, un enfant que je lui vole, je l'ai fait exprès, c'est ma vengeance, j'ai besoin d'un bébé, pour moi toute seule, les autres, il ne s'en est jamais occupé, ça change rien, sauf que pour celui-là, c'est moi qui décide de l'élever sans père,... Oh ! Je sais ce que vous pensez, que je suis folle, que cet enfant est mal parti...mais, je sais ce que je fais, il me remplit, il me fait exister... »

Que dire ?

Rester en lien avec elle, garder sa confiance, écouter ses choix, ce désir de maternité...

Garder mes craintes, mes angoisses pour plus tard. Les scénarios catastrophes ne sont pas l'apanage des romanciers !

Que vont devenir ces enfants, et ce futur bébé conçu dans la haine et la vengeance ?

Par la suite, les réunions avec l'éducatrice révèlent les difficultés à travailler avec cette famille.

La maman refuse d'y assister, mais accepte de nous rencontrer séparément.

Quant au père, il lui arrive de se présenter à l'école, suite à un courrier du directeur, mais il fuit mon bureau...

Il se plaint de sa femme, elle ne s'occupe pas des enfants, elle est jamais là, elle est dure avec eux, elle les frappe, leur parle mal. Le directeur lui rappelle que nous avons besoin de lui pour mieux suivre ses enfants, et, bien sûr, il dit qu'il est d'accord pour coopérer avec l'école, venir régulièrement, il sait que c'est important pour eux...

C'était il y a deux ans... Le directeur ne l'a jamais revu.

Voilà, Gakou a été orienté en SEGPA, malgré son potentiel cognitif, Icham se maintient scolairement, mais son comportement est inquiétant, il s'enferme dans le mutisme

et le refus de communiquer, son fonctionnement psychique est verrouillé, bétonné : imaginaire, fantasmatisation, affects abrasés, totalement inhibés.

Kadija a été maintenue en CP pour sa lenteur d'acquisitions, sa fragilité affective, elle est suivie par le RASED depuis la grande section, mais son manque de confiance en elle, son défaut de concentration, son inhibition freinent sa mobilisation sur les objets du savoir.

Et le tout petit ? Celui conçu par le désir maternel ?

Son signalement n'a pas tardé, dès la petite section.

Retard de langage, retard moteur, inhibition, absence totale d'intérêt pour les activités.

Répétition ? Fatalité ? Impuissance ?

Les racines du mal sont trop enfouies dans les inégalités sociales...

*Que vivent ces enfants, au-delà des mots et des conduites des adultes ?*

*Hélas, les histoires de famille, les conflits de couple, les trahisons conjugales, certes, ne sont pas réservés à ceux qui vivent dans la précarité, mais leurs ravages, leurs effets dévastateurs sont amplifiés par le défaut d'armure culturelle, intellectuelle, de soutien matériel et surtout par les traces de la trajectoire familiale.*

*Les parents vivent dans la terreur du placement des enfants, ils adoptent des comportements de fuite, de déni face à l'institution. Cette dernière a du mal à tolérer ces attitudes méfiantes, elle prétend savoir ce qui est bon pour les enfants, et a vite fait de condamner les parents.*

*Les armes des pauvres n'ont pas la sophistication de celles des nantis, ils sont obligés de biaiser les codes, de contourner les obstacles pour éviter d'être repérés, ce qui leur est d'autant plus difficile qu'ils sont sous les projecteurs des services sociaux.*

*J'ai connu des enfants en grand danger dans des communes aisées, et dans des familles à haut niveau socioprofessionnel.*

*Dans ces situations, pas d'assistante sociale, pas de signalement. Les parents savent se défendre, ils ont le discours, les relations, l'arrogance pour faire taire la parole de l'école.*

Je n'ai pas oublié ce petit garçon de sept ans qui s'est présenté seul, pour son premier rendez-vous au CMP, accompagné par le chauffeur de la famille, sa maman était allée chercher son compagnon, sculpteur, à l'aéroport. Bien évidemment, le CMP ne l'a pas reçu, mais qui a songé à s'inquiéter du sentiment d'abandon de cet enfant ?

*La souffrance des enfants dans les quartiers nantis existe, mais, elle est camouflée, recouverte des parades de la culture dominante, détentrice des armes de la connaissance, du pouvoir et de l'argent.*

*Il faut que la maltraitance soit éclatante d'horreur pour qu'enfin le voile mortifère se déchire et que l'enfant soit enfin protégé.*

## **Famille B. : la détresse dorée**

Et ces trois autres, dont les parents se sont déchirés jusqu'au décès du papa... Rentrés en catastrophe des USA, où ils étaient installés, ils se sont retrouvés orphelins, hébergés dans la famille avec une maman très perturbée, remplie de haine et de regrets.

Elle ne cessait de se plaindre de « l'abandon » de son mari, qui la contraignait à rentrer en France, alors qu'ils étaient comme des coqs en pâte sous le soleil de la Californie.

« Il m'a laissée tomber, avec mes trois boulets, qu'est-ce que je vais devenir ? J'ai laissé mon emploi de secrétaire de direction d'une grosse entreprise pour le suivre en Californie. J'étais bien, là-bas, belle villa près de la mer, du personnel pour les enfants et pour l'entretien de la maison...j'aimais la mentalité des américains... ici, c'est étriqué... »

Peu de larmes pour son mari, mais beaucoup pour la perte du mirage californien.

Très vite, grâce aux consistantes assurances vie que son conjoint avait souscrit, et avec le soutien de sa famille, elle a trouvé un vaste et luxueux appartement dans une petite ville de banlieue privilégiée, à deux pas des écoles et des commerces, à deux minutes de la gare...

Son ancienne boîte l'a réembauchée, à un poste de haut niveau. Elle n'a jamais eu de problème financier, et la famille veillait sur les enfants.

Sa froideur, le bleu métallique de son regard, le casque blond et impeccablement laqué de sa coiffure, la raideur de son corps décharné gainé dans des vêtements de haute couture, étaient un interdit de contact pour les petites mains avides de caresses de ses enfants.

Wonder Wooman n'entendait rien de leurs besoins, elle était verrouillée dans l'âpreté de sa désillusion.

Elle en voulait à la terre entière, responsable de tous ses maux.

La blessure narcissique la renvoyait à des défenses archaïques, seules comptaient sa survie et l'ambition de retrouver une position sociale reconnue.

Elle reprochait aux enfants leur existence, ils lui renvoyaient le reflet d'une pauvre veuve trahie, bafouée, rejetée, ligotée par « ces boulets » qui l'empêchaient de refaire sa vie...

Son nouvel appartement, spacieux et lumineux, évoquait les salles d'un musée d'Art Moderne, glacial, nickel, dénué de vie et de mouvement ; comment imaginer l'existence des enfants !

Cahin-caha, ceux-ci ont grandi, avec des traces indélébiles : anorexie, tentatives de suicide, marginalisation, échec scolaire...

L'aînée, la plus perturbée a commencé une thérapie, à l'initiative de la famille, mais, comme la maman n'adhérait pas à cette prise en charge, l'enfant ne voulait pas y aller. La thérapeute a alors proposé un travail familial.

La première, et unique séance, fut un véritable psychodrame et l'occasion pour la petite fille de hurler sa souffrance et sa haine envers sa mère.

Cette dernière s'est violemment opposée aux diverses propositions d'aide... consultation psychothérapeutique, aide éducative...

« Je ne suis pas folle... je ne suis pas une assistée... j'élève mes enfants comme je veux... ils ne manquent de rien... »

Elle jetait tous ceux qui essayaient d'intervenir.

Elle avait fini par s'inscrire dans divers clubs de rencontre.

C'étaient parfois les petits qui ouvraient la porte au nouveau candidat...

Les critères d'évaluation réglèrent les rejets et les choix à la façon d'un entretien d'embauche. L'un d'entre eux fut l'élue...pour quelques années, le temps de l'adolescence des enfants.

Doux, tolérant, à leur écoute, il a su se faire aimer des jumeaux, mais l'aînée, écorchée vive, n'a pu supporter un homme qu'elle jugeait faible, qui se laissait dominer par sa mère.

Son père était son héros, que la mort rendait intouchable, inégalable. Son idéalisation condamnait tout remplaçant dans le lit de sa mère.

Ce nouveau compagnon, malgré son intelligence, son ouverture et sa souplesse psychique, fut jeté comme un malpropre, la fille aînée, s'étant inconsciemment alliée à sa mère pour lui rendre la vie impossible.

Les jumeaux sont alors partis en ville :

Pour le garçon, rejet de l'école, lien avec les marginaux des banlieues bien pensantes et consommation de stupéfiants...

Pour la fille, dépression, et tentative de suicide...

L'aînée avait tracé le chemin : l'année du bac, elle avait fugué et avait été accueillie chez son oncle et sa tante. Quelques jours avant les épreuves, elle s'était fabriquée un cocktail lithique, alcool et médicaments qui la conduisit à l'hôpital, dont elle s'échappa deux jours après...

Plusieurs années plus tard, cette dernière a fait une brillante école de commerce, s'est mariée avec un suédois vivant en France, issu d'un milieu aisé et également diplômé d'une école de commerce.

Ils avaient les dents longues, ils sont partis s'installer en Suède, chacun ayant obtenu des postes de responsabilité dans de grandes firmes internationales.

A vingt- sept, vingt- huit ans, ils étaient propriétaires d'une villa confortable.

Après la naissance de deux petits garçons, ils se sont séparés dans un climat très conflictuel...

Là où se joue la différence avec les drames similaires dans les milieux précarisés, c'est que cette jeune maman, évidemment affectée par cette rupture, n'a eu aucun mal à se reloger dans de bonnes conditions, proches du domicile du papa, bien soutenu par ses propres parents, revenus vivre en Suède.

Ce pays a une politique d'aide à la parentalité, aussi va-t-elle pouvoir poursuivre sa brillante carrière de responsable commerciale, sans soucis pour ses petits.

A vingt ans, le garçon a fini par passer son bac, il s'est rapidement autonomisé par rapport à sa mère en faisant des petits boulots, et après un BTS<sup>34</sup>, il a vite trouvé un emploi ; au bout de deux ans, il a vécu une période de chômage, mais son amie était architecte...

Il a fini par partir avec Médecins sans Frontière, comme expert en logistique.

Quant à sa sœur jumelle, après des études de langues, elle est partie en Angleterre, a travaillé dans des hôtels, puis, revenue en France, elle s'est installée avec le responsable de l'hôtel dans lequel elle travaillait.

Deux mois après la naissance de leur enfant, elle fuyait son compagnon, avec son bébé et appelait sa sœur au secours.

Après une tentative de retour, elle serait de nouveau repartie...

La mère avait rompu les liens avec la famille du côté paternel, ne supportant pas que les enfants viennent y chercher du réconfort et de l'affection.

Après quelques relations éphémères, elle a fini par rencontrer un veuf gentil et surtout très à l'aise financièrement...

Ils partagent leur temps entre leur banlieue et la Côte Basque...

*La maltraitance psychologique, dans tous les milieux, laisse des traces, façonne la construction du psychisme de l'enfant et handicape la sphère affective.*

*Mais, quand elle sévit dans une famille aisée, elle est camouflée, à l'abri des contrôles des services sociaux, les enseignants se heurtent à des parents qui ont réponse à*

---

<sup>34</sup> Brevet de technicien supérieur

*tout, qui n'ont aucun mal à justifier les absences en brandissant des certificats médicaux, qui se posent en dominants, cherchant les failles de l'école.*

*Ils ont le langage, le pouvoir, certains vont même jusqu'à tenter des procès en prenant un avocat pour les défendre quand l'institution, d'après eux, les accuse et maltraite leur enfant.*

*Alors, ces gamins se construisent dans le déni de leurs souffrances, ils sont des objets, des faire-valoir, ils doivent réussir à l'école.*

*Vêtus de marques, gavés des derniers jeux à la mode, clients de séjours linguistiques, et des cours de soutien particuliers, ils sont gâtés, et parés comme des princes aux yeux des autres.*

*Peuvent-ils s'autoriser à trahir les investissements matériels dont ils font l'objet ?*

*Leurs blessures restent béantes sous les fards de l'argent, mais ils ont acquis des connaissances, une culture solide, et des défenses, de façade, certes, mais efficaces et parfaitement adaptées au monde dans lequel ils ont grandi.*

*Ceux qui vivent les mêmes maltraitances, mais dans un environnement carencé matériellement, éprouvent les mêmes fêlures, sans pouvoir utiliser les défenses et les armes que la culture, la maîtrise des codes et des langages ont doté ceux que le hasard a fait naître à l'abri du besoin. Leur assurance apparente, leur « bonne éducation », sont des clefs pour leur avenir.*

*Si l'argent ne fait pas le bonheur, et ne protège pas des conflits et souffrances psychologiques, il contribue à mettre en échec la misère sociale, en donnant les moyens d'accéder à la réussite sociale.*

## **Famille By. : éclatement du couple**

En maternelle, Marie n'évolue pas beaucoup, cependant, elle paraît bien dans sa peau, et entretient de bonnes relations avec adultes et enfants.

Son instabilité altère ses facultés attentionnelles, son langage, d'une grande pauvreté et son articulation mâchouillée la rendent peu compréhensible, ce qui ne l'empêche pas d'être une vraie pipelette !

Souriante, vivante, elle ne semble pas consciente de ses difficultés et babille sans se soucier d'être comprise par son interlocuteur.

L'enseignante note que, malgré cette attitude papillonnante, elle peut aussi avoir des moments de repli, de tristesse profonde et des crises de larmes, sans raison apparente.

Lorsque je fais une observation dans sa classe, elle se colle à moi sans cesser de parler.

Ce flot de paroles répétitives et confuses, m'évoque un objet transitionnel, une sorte de compagnonnage se suffisant à lui-même, ce n'est pas un langage communicationnel.

Marie est une ravissante blondinette, toute menue, ses yeux myosotis émergent aux travers de ses boucles indomptables, et son sourire éclaire son petit minois. Elle est vêtue avec beaucoup de goût, clone d'une poupée Barbie.

Elle ne répond pas à mes questions, qui semblent la frôler sans réellement l'atteindre.

Ses yeux, son sourire et sa menotte accrochée à la mienne sont les seuls contacts qui semblent la satisfaire.

Je rencontre sans difficulté sa maman, très jeune femme, aussi blonde que sa fille, mais dont le bleu du regard est traversé d'éclairs gris acier.

Elle se méfie, elle se blinde, se pare à l'attaque.

Ce n'est pas sa fille qu'elle défend, elle reconnaît ses « retards », mais elle en veut à la maîtresse, trop cool, trop gentille.

Elle déplore son manque de fermeté et d'exigence ; à la maison, elle est pareille, mais :

« Moi, je la bouscule, je l'oblige à m'aider, je lui fais répéter quand je comprends pas ce qu'elle dit, elle est trop molle, et se laisse faire par son petit frère.

Elle ne cesse de couiner, de se plaindre, elle à qu'à se défendre !

Je veux pas rentrer dans son jeu, elle fait tout pour se rendre intéressante, c'est le rôle de l'école de la faire évoluer et de ne pas tolérer ce comportement immature. J'ai parlé avec son instit, mais ça change rien. »

On retrouve encore le discours défensif d'une maman qui craint d'être jugée, qui veut protéger sa vie privée.

Elle reste très discrète sur ce qui se passe à la maison, à part les disputes des enfants. Spontanément, elle ne parle pas du papa, mais me répond qu'il n'y a pas de problème, quand il est là, il joue avec les enfants, mais ne s'intéresse pas à l'école, et elle trouve qu'il manque d'autorité.

C'est elle qui gère l'éducation et les contacts avec les enseignants.

Je la sens contrariée et mal à l'aise, mais elle consent à ce que je voie Marie pour un bilan, en vue de l'aider à progresser.

A l'école, l'institutrice me dit que le papa vient souvent amener ou chercher les enfants, il est timide, parle peu, mais est affectueux avec eux, ils sont ravis quand ils le retrouvent.

J'ai eu du mal à intéresser Marie au contenu du bilan, dont la majeure partie est pourtant assez ludique et attractive.

Attention labile, décrochage, digressions, lassitude.

Il m'a fallu m'y prendre à plusieurs reprises, pratiquer le contournement et formuler généreusement encouragements et félicitations, ce qui semblait être de bons carburants !

Marie semblait être perpétuellement dans la fuite, l'évitement, je n'arrivais pas à savoir si elle ne savait pas ou si elle faisait comme si...

Elle ne semblait jamais dans la réflexion, comme si ses réponses pouvaient être interchangeables, elle répondait pour répondre sans chercher le sens, l'objectif.

Elle restait en surface, sans s'impliquer, soucieuse de capter mon attention, elle voulait juste me faire plaisir, elle restait dans l'affectif, la séduction, mais pas du tout dans l'effort et la recherche intellectuelle.

Je sentais bien qu'elle cachait quelque chose, que ses mines de poupée délicate n'étaient qu'un camouflage aussi efficaces que le discours défensif de sa maman.

Dans ces conditions, les résultats n'étaient pas brillants et confirmaient les observations de sa maîtresse et le niveau des productions de l'enfant.

J'étais convaincue qu'il ne s'agissait pas d'un retard de maturité, mais d'un conflit névrotique en lien avec sa situation familiale.

Les aides se sont mises en place, à l'école, avec le RASED, et au CMP, en orthophonie.

Plus tard, elle sera admise en classe d'adaptation avec des temps d'intégration en CP.

L'histoire de cette famille nous est dévoilée petit à petit, éclairant la problématique de la petite fille.

D'autant que Dylan, le fameux petit frère, va vite faire parler de lui, mais pas du tout pour les mêmes raisons.

C'est un enfant arrogant, dans la toute-puissance, il n'y en a que pour lui. Il coupe la parole aux autres élèves, se moquent d'eux, il est agressif et pique des colères quand on le contrarie.

Pourtant, son visage d'angelot inspire l'admiration et l'envie de le câliner, il a d'ailleurs déjà participé à des castings pour des films publicitaires...

Comme celui de sa maman, son regard limpide peut être très dur, son langage construit est riche de mots grossiers et argotiques, et quand il est bien disposé, il est tout à fait performant.

La maman a beaucoup plus de mal à accepter les reproches lorsqu'il s'agit de son fils, pour elle, il est un peu vif et turbulent, mais c'est parce qu'il s'ennuie à l'école, il sait tout faire et a besoin que son enseignante lui donne plus de travail, qu'elle prenne du temps pour lui...

A la maison, il se débrouille mieux que sa sœur, il sait presque lire...

Dylan est la prune de ses yeux, et Marie, le vilain petit canard.

Cette jeune maman a eu une enfance difficile, dans un milieu très pauvre, deuxième d'une nombreuse fratrie, elle aimait l'école et les livres, mais n'a pu poursuivre sa scolarité pour pouvoir se consacrer à aider sa mère à la maison.

Pour échapper à cet environnement, elle s'est vite mariée et a fait des formations de secrétariat commercial, elle avait compris que seul le savoir pouvait la sortir de la misère.

Elle pouvait compter aussi sur son physique agréable, sa taille élancée et sa foisonnante crinière dorée. C'est vrai qu'elle était encore très jolie, malgré sa prise de poids après les deux grossesses, et ses vêtements achetés sur le marché du quartier, ou en braderie...

Marie est arrivée trop vite, elle n'était pas désirée.

La grossesse fut un calvaire et Madame a dû laisser tomber ses stages.

L'enfant est née prématurée avec des tas de problèmes de santé ; depuis, elle est restée fragile.

Pendant les premiers mois, elle hurlait toutes les nuits, elle avait des coliques.

Elle s'alimentait très mal et régurgitait ses biberons...

Bref, madame avait dû renoncer à ces ambitions à cause de cette enfant insatisfaisante et frustrante, qui ne cessait de la harceler et de lui causer les pires ennuis.

Histoire banale, qui, malheureusement, n'épargne aucun milieu social.

Ce qui fait la différence, c'est justement l'origine sociale.

*Le traitement de ces difficultés péri et post – natales, dans un milieu culturellement nanti, fera l'objet de soutien, de suivi, d'encadrement psychologique et médical.*

*Ces réseaux relationnels et compétents, auront pour fonction de soigner, de protéger, et de prévenir des risques et des conséquences néfastes pour la jeune famille.*

*Et même dans les cas où l'histoire familiale des nouveaux parents a pu connaître des drames, des secrets douloureux générateurs de conflits psychiques, de souffrances indéniables et parfois de difficultés d'insertion, le bain culturel, l'environnement favorisé, tant matériel qu'intellectuel, l'espace, etc., seront toujours des pare-feux, des acquis que n'auront jamais les autres.*

*Ces plus sont des armes, des moyens, des équipements qui font partie de leur éducation, de leur habitus, ils leur permettront d'affronter les obstacles avec des forces dont les autres sont dépourvus.*

*D'après de récentes études québécoises :*

*« L'environnement joue un rôle plus prépondérant que l'hérédité dans la réussite au début du parcours scolaire, les facteurs environnementaux étant le revenu familial, l'attitude parentale au regard de l'apprentissage et l'expérience en garderie ».*

*En France, des recherches et des documents de nombreuses associations ayant une connaissance approfondie des milieux les plus pauvres, des sociologues, des psy de toutes sortes, des médecins, ne cessent d'alerter, de démontrer, de médiatiser l'inéluctable lien entre origine sociale et réussite socioculturelle, et ce, même bien avant les travaux de Bourdieu.*

*Qui ose parler d'égalité des chances ?*

*Chantal Zaouche-Gaudron<sup>35</sup> a dû s'appuyer sur des recherches anglo-saxonnes pour démontrer l'effet dévastateur de la pauvreté sur le développement intellectuel, cognitif, affectif et social des enfants. Quelle misère et quelle honte pour notre pays d'abandonner ce domaine aux associations, aux professionnels et intellectuels « à la marge » !*

*Il faut mettre en évidence, pour la société, la nécessité de s'engager dans la recherche des causes de la pauvreté afin de mieux l'éradiquer. Car « la prévention est un investissement sur l'avenir et relève de la responsabilité morale et civique de tous ».*

*L'investissement consenti pour ces recherches et la mise en œuvre d'une réelle politique de prévention dans les mesures socio-économiques concernant les plus*

---

<sup>35</sup> Eres, Mille et un bébés, 2005 « Les conditions de vie défavorisées influent-elles sur le développement des jeunes enfants ? »

défavorisés, serait, à moyen terme, d'une évidente et conséquente rentabilité pour les investisseurs, ce qui pourrait peut-être les motiver, faute de l'être pour des valeurs morales et civiques !

*L'efficacité des solutions entreprises ne passera que par une approche multidimensionnelle, élargie à tous les domaines et temps de la vie.*

*Emmanuel Renault<sup>36</sup> insiste sur le fait que ces souffrances psychiques appellent des réponses qui relèvent de la transformation des conditions sociales productrices de souffrance et non pas de thérapie individuelle.*

*« Le concept de souffrance sociale ne débouche pas tant sur une sanitarisation de la question sociale que sur une problématique de la transformation des conditions sociales produisant l'injustice. »*

*Au cours d'une conférence, en 2002, le pédopsychiatre Jean Maisondieu, évoquant le vécu des SDF, disait que les exclus ont besoin d'une aide parce qu'ils sont victimes de maltraitance sociale, et non pas parce qu'ils sont malades.*

*Les inégalités de revenus génèrent la désinsertion sociale, le délitement des liens, l'exclusion, la marginalité sociale, conséquences du non accès aux droits au logement, à la santé, à l'emploi, à l'éducation. Elles sont source de tension, de stress, voire de pathologies spécifiques liées à l'insécurité et à l'angoisse de l'avenir.*

*A l'inverse, l'accès de tous à ces droits fondamentaux est une condition pour créer un contexte d'égalité, de cohésion, de conciliation et de développement des droits de l'homme et des enfants.*

L'histoire poignante de cette famille éclaire notre compréhension de la problématique des deux enfants.

Ils se sont construits dans un milieu dont la spécificité a imprégné leur santé physique et psychique.

Comme des éponges, ils ont absorbé, se sont imbibés des messages reçus, ils ont été colonisés par tout ce qui se passait autour d'eux.

Pour survivre, ils se sont forgés des moules protecteurs, mais comme toujours très invalidants, c'est à ce prix qu'ils ont tenté d'échapper à la souffrance.

Cette jeune femme n'a pu trouver dans son entourage les appuis et les attentions qui lui auraient permis de s'exprimer, de parler des difficultés rencontrées, d'autant que sa fierté lui interdisait d'aller demander de l'aide.

---

<sup>36</sup> La Découverte, 2008 « Souffrance psychique, philosophique, et politique »

Lorsqu'au cours des équipes éducatives, nous avons rencontré le papa, nous avons pu entrevoir le malaise conjugal, à travers les reproches, les propos contradictoires, l'absence de complicité.

Monsieur semblait très gêné, il avait du mal à s'exprimer et à prendre sa place, sa femme laissant entendre qu'il n'avait rien à dire, qu'il n'était au courant de rien concernant les enfants. Pourtant, ces derniers parlaient souvent de lui, il semblait bien présent dans leur quotidien...

Peu de temps après, Marie nous apprenait que ses parents se séparaient parce que sa maman était amoureuse de leur voisin.

Le papa a réussi à se reloger sur Pessac pour pouvoir accueillir ses enfants, et la maman s'est installée avec son nouveau compagnon dont la fille venait un week-end sur deux et la moitié des vacances.

Encore des ruptures, des cassures...

Une demi-sœur est arrivée peu de temps après. Dylan était infernal et sa violence à l'école devint réellement préoccupante.

La maman expliquait qu'il était jaloux de la petite dernière, que ça allait passer.

Dylan exprimait bien cette jalousie, mais ce qui le perturbait le plus, c'était la fille du nouveau compagnon de sa maman, il la détestait, elle s'alliait avec Marie pour l'embêter, se moquer de lui, l'accuser de tous les maux ;

Il en avait marre de toutes ces filles, surtout que depuis la naissance de Fanny, sa maman avait changé à son égard, elle ne s'occupait plus de lui, le punissait tout le temps.

Il ne voulait pas parler de son beau-père, mais exprimait avec beaucoup d'émotion son chagrin causé par l'absence de son père.

Marie, en revanche, allait mieux et était parvenue à faire des acquisitions scolaires suffisantes pour aller en sixième. Elle était plus stable, capable d'attention et surtout, elle aimait apprendre et était très sensible aux encouragements.

Plus son frère transgressait, plus elle se conformait aux attentes de l'adulte.

Le déséquilibre familial semblait avoir opéré un mouvement de bascule chez les enfants.

Le petit dieu était déchu, son processus identificatoire altéré par l'exclusion de son père, d'autant que le rival était un voisin et ami de la famille.

Blessure narcissique, sentiment de trahison de la part sa maman...

Quant à Marie, le « vilain petit canard », pour se faire aimer et compenser les manques, elle s'est coulé dans le moule conformiste, le « faux self », s'appuyant sur les aides et diverses prises en charge.

Son frère, devenu bouc émissaire, lui offrait une nouvelle place, renforcée par la présence d'une demi-sœur et de la fille du compagnon de madame.

En faisant des progrès, en se soumettant aux représentations des adultes, Marie devenait une gentille petite fille, aimable et conciliante.

Dylan était en CM1 lorsque son enseignant me signala qu'il avait appris que l'enfant subissait des mesures répressives proches de la maltraitance : privé de dîner, enfermé dans la cave sans électricité.

Quand son maître a voulu lui parler, il a nié, disant que ses copains disaient n'importe quoi.

Comme, depuis quelques temps, les enseignants constataient qu'il se repliait, s'isolait, se désintéressait de plus en plus, ils m'avaient déjà sollicitée pour que je le rencontre.

Or, Dylan refusait et la maman ne répondait pas aux mots que nous laissions sur le cahier de liaison.

Finalement, c'est le papa qui m'autorisa à le voir.

Le petit dieu déchu avait perdu toute arrogance, il ressemblait plutôt à un oisillon tombé du nid, complètement perdu.

Il a tout d'abord nié les propos de ses copains, mais petit à petit, il a commencé à évoquer des punitions, disant que c'était arrivé, mais il y avait longtemps, et seulement une fois.

Puis à travers son dessin et nos échanges, il s'est contredit, il exprimait sa terreur du noir, son sentiment d'injustice, ses conflits avec les filles, la sévérité de sa maman et sa mésentente avec son beau-père.

Il voulait vivre avec son papa...son regard limpide était noyé de larmes trop longtemps retenues.

Il disait que Marie aussi voulait partir, mais elle n'osait rien dire, elle craignait sa mère.

Il ne cherchait pas à minimiser ses bêtises, son opposition, il en voulait à sa mère et se disait qu'elle finirait par en avoir marre de lui et le laisserait aller chez son père.

Le petit caïd qui avait terrorisé l'école depuis la Maternelle, n'était plus qu'un petit garçon avide d'amour et de reconnaissance.

Il ne voulait pas que sa mère sache qu'il m'avait parlé, mais son regard s'éclaira quand je lui proposais de rencontrer son père, en sa présence s'il le souhaitait.

Le samedi suivant, monsieur était là avec Dylan.

J'expliquais que j'avais tenté à plusieurs reprises de voir la maman...

En les voyant ensemble, j'ai pu ressentir la relation forte qui les unissait.

Le papa savait que son fils n'était pas facile mais il « ne le loupait pas », et il faisait confiance à son ex -femme pour son éducation.

J'incitais alors le petit garçon à révéler à son père ce qu'il m'avait dit, qu'il ne pouvait pas garder pour lui ce qui se passait à la maison, que les enfants avaient des droits...

Lorsqu'il parvint à s'exprimer, j'ai vu Monsieur blêmir, ses mains tremblaient, il était bouleversé et se mit à interroger son fils sur ce qu'il vivait au quotidien.

L'enfant, en larmes, semblait s'abandonner, se laisser aller à son chagrin.

Monsieur By m'expliqua alors qu'il pressentait quelque chose, mais Dylan ne se confiait pas.

Quant à Marie, c'était un vrai tombeau. Oh ! Elle parlait beaucoup, mais comme une pipelette, rien ne transparaissait de leur existence, elle avait des propos superficiels et un comportement de petite poupée.

Depuis quelque temps, elle refusait de venir chez lui, trouvant toujours de bons prétextes.

Il ne voulait pas la forcer, mais en souffrait beaucoup, et surtout, il ne comprenait pas.

Dylan répéta qu'il voulait vivre avec son père.

Nous avons ensemble réfléchi à la façon dont on pouvait protéger les enfants et envisager l'avenir.

Monsieur souhaitait avoir un entretien avec la maman, sans trahir l'enfant, mais en assumant son rôle de père.

Il s'était repris et après l'émotion et la colère, il envisageait de prendre ses responsabilités et de mettre au clair la situation.

Ils sont partis, main dans la main pour un week-end de printemps et de soleil, et je quittai l'école, le cœur serré et la révolte plein la tête.

*Les enfants n'ont pas le droit d'être les victimes de cette société maltraitante, qui délaisse les familles démunies, les précipitant dans l'incapacité de donner à leurs enfants la sécurité et la sérénité dont ils ont besoin pour se construire et s'épanouir.*

*Ces souffrances, liées aux séparations, divorces, recompositions familiales, sont décuplées pour les enfants de familles précaires dans la mesure où les adultes, la plus part du temps, n'ont ni la disponibilité, ni le temps, ni la bonne distance pour accueillir ces chagrins, aider les enfants à s'exprimer, à mettre en mots ces déchirures.*

*Ces familles vivent dans le présent, dans l'agir, ce qui ne laisse pas d'espace pour une parole contenant, rassurante, qui, même si elle est toujours insuffisante pour apaiser la douleur de l'enfant, peut atténuer le sentiment de culpabilité et éviter que ce dernier envahisse la sphère émotionnelle de l'enfant.*

## **Famille B. : dégradation des liens**

*Madame B. était une fidèle du lieu de paroles « Accueil des Familles » de la maternelle Ronsard.*

*Cet espace avait été créé, il y a une dizaine d'années, dans l'objectif de rapprocher l'école et les parents, de réduire les écarts de représentation aussi bien pour les enseignants que pour les familles. Cet objectif était sous-tendu par l'idée que quand l'école et les parents se comprennent mieux et se comportent en partenaires, cela favorise l'intégration de l'enfant et l'aide à devenir élève.*

Madame B était discrète, très à l'écoute. Parfois, Yliess, son petit garçon l'accompagnait.

Ses prises de paroles minimalistes, en écho aux propos des autres mamans, laissaient filtrer, comme par mégarde, des lambeaux de son propre monde.

Ses mots restaient suspendus au bord des lèvres, son regard se perdait, loin de nous.

Elle partageait les problèmes, sans pouvoir aborder les siens, son émotion parlait pour elle.

Elle était attentive et affectueuse envers Yliess, qui, après être resté plusieurs séances, collé à sa maman, se sentit suffisamment en sécurité pour explorer l'espace de la BCD (Bibliothèque Centre de documentation)<sup>37</sup>, où se tenait cet accueil, et choisir des livres ou des jeux.

Madame B. s'émerveillait de le voir s'éloigner d'elle et s'intéresser à l'environnement.

A la maison, il la suivait partout, hurlait dès qu'elle changeait de pièce, ne s'occupait jamais tout seul.

Ses troubles du sommeil, son hyper sensibilité, ses pleurs, ses angoisses l'inquiétaient.

Aussi, son comportement pendant ce temps de « l'Accueil des Familles », la rassurait et lui redonnait de l'espoir.

Puis elle cessa de venir, je la croisais de temps en temps quand elle venait chercher sa fille ; soit elle m'évitait, soit elle me disait qu'elle allait revenir.

---

<sup>37</sup> Bibliothèque centre de documentation

Elle ne revint jamais, mais j'ai pu la rencontrer à plusieurs reprises au sujet de ses enfants.

Amina était en grande section ; quasi mutique, repliée sur elle-même, d'une timidité maladive, ce qui ne l'empêchait pas d'être performante et de participer aux activités qui ne nécessitaient pas l'expression orale.

En accord avec sa maman, elle fut prise en charge par le RASED.

Un jour madame voulut me rencontrer, elle ne savait à qui s'adresser pour demander de l'aide.

Elle avait trois grands enfants qui ne vivaient plus avec elle.

Le plus jeune avait été renvoyé du collège l'an dernier pour de gros troubles du comportement.

C'était un adolescent perturbé, asocial, très violent, elle ne parvenait pas à le contrôler, et il ne supportait pas son beau-père.

Elle le confia alors à son père qui vivait à Perpignan. Mais là-bas, ça c'est très mal passé, il fut de nouveau exclu de l'établissement scolaire, et le papa ne pouvait plus s'en occuper.

Il va donc revenir, madame craque, elle finit par me dire qu'elle est terrorisée, elle a peur de lui, il est extrêmement violent avec les petits et avec elle.

Elle se sait incapable de le gérer et craint pour Yliess et Amina.

Je comprends maintenant l'inhibition des deux enfants !

Elle n'attend rien de son mari, il est au chômage et très déprimé.

Il a tendance à boire et à se laisser aller à la violence lui aussi.

J'essaye de la convaincre de faire appel aux assistantes sociales, malgré sa crainte du placement (qu'elle a vécu pour ses aînés) et de consulter avec son fils dans un service de soins spécialisés pour adolescents.

Elle ne contacte les services sociaux que pour ses problèmes financiers et évite d'évoquer ses autres préoccupations.

Les revenus du foyer sont insuffisants et elle va régulièrement chercher des colis alimentaires aux « Restos du Cœur » et au Secours Catholique.

Madame souffre de cet assistanat, de l'engrenage infernal qui broie sa vie et celle de ses enfants.

Elle accepte des petits boulots, mais ses problèmes de santé sont invalidants. Elle souffre d'obésité et de diabète.

Depuis que son mari est au chômage, il a beaucoup changé, il est devenu sectaire, elle pense qu'il est sous influence d'un réseau intégriste, ses pratiques religieuses

envahissent l'espace privé, il exige que les petits se soumettent aux rites du Coran, apprennent par cœur les sourates, etc.

Il lui en veut de refuser de se convertir...

Elle se sent coincée, elle est française et laïque, et quand ils se sont rencontrés, il ne pratiquait pas, leur différence d'origine ne créait aucun problème. Elle lui a parlé de séparation, il est d'accord, à condition de garder Amina avec lui.

Elle sait qu'il est capable de partir avec la petite et de la confier à sa famille en Algérie. Elle vit dans une angoisse permanente...

Et puis un jour, les enfants sont absents, sans explication.

Nous sommes très inquiets, les voisins nous apprennent que madame est partie précipitamment avec les petits.

Elle s'est réfugiée dans le midi, chez sa fille aînée.

A la rentrée suivante, les enfants sont de retour à l'école...

Le projet a échoué, sans ressource, sans emploi, sans logement, madame ne pouvait plus s'imposer dans la vie de sa fille.

*Il n'y a pas de deuxième chance pour les pauvres ! Et malheureusement, l'entraide et la solidarité familiales ne peuvent être éternelles !*

*Vivre dans la peur, dans la précarité, dans l'incertitude du lendemain...*

Tel était son destin ?

Elle retombait en enfer, son fils adolescent, placé en internat, revenait pendant les vacances et faisait régner un climat de sourde menace. Monsieur, toujours au chômage exerçait une pression malsaine sur Amina, la faisant travailler chaque soir pendant des heures, surveillant sa tenue vestimentaire et lui répétant qu'il allait l'emmener en Algérie.

Lorsque je rencontrai Yliess, il était en grande section, introverti et méfiant, il restait dans son coin, pleurait souvent, et, parfois, faisait des crises d'opposition et de colère.

C'était un petit garçon mal dans sa peau, le visage ravagé par la tristesse.

Ses dessins, ses paroles, reflétaient une image de lui dégradée, empreinte de dégoût.

« Je suis pas beau, les autres se moquent de moi, ils me traitent de patapouf, de gros lard...mon père ne m'aime pas, il n'aime qu'Amina... »

J'avais rarement entendu un tel désespoir chez un si jeune enfant...

Comme Amina, il souffrait de surcharge pondérale, conséquence d'une alimentation déséquilibrée, lot des enfants pauvres, couplé d'un comportement boulimique, fréquent dans les situations de carence affective.

J'étais consternée, effondrée par la souffrance palpable d'Yliess et atterrée par mon impuissance.

Comment lui redonner confiance en lui, comment l'aider à retrouver des forces pour vivre et à restaurer l'estime de soi ?

Bien sûr, le RASED allait le prendre en charge, j'allais conseiller à sa maman de consulter... bref, j'allais accomplir ma mission professionnelle !

Quelle mascarade, quelle hypocrisie...

Je savais très bien que tout cela était inutile et que c'était aux causes qu'il aurait fallu s'attaquer.

La maman aussi le savait, et son incapacité à protéger ses enfants la rendait malade.

Le temps passait, la situation se figeait dans l'invivable, avec des aménagements à la hauteur de nos faibles moyens.

Les enfants purent bénéficier de la cantine, et, le soir, du dispositif d'aide aux leçons, pour soustraire Amina aux exigences du papa.

La maman dut subir une lourde intervention chirurgicale, le stress, l'obésité et le diabète menaçaient gravement son équilibre physique, on dut lui placer un anneau gastrique pour limiter sa prise de poids, compromettante pour sa santé.

Le voisinage se relaya pour s'occuper des enfants quand le père n'était pas disponible ; dans les milieux populaires, on manque d'argent, mais la solidarité s'y déploie généreusement.

***Paroles de sans voix :***

*Quand on est pauvre, on n'a rien à perdre !*

*On se comprend, on s'entraide, on protège les enfants, seule richesse qui maintient en vie.*

Grâce au soutien d'une association, la maman avait pris un avocat, mais son dossier traînait, il manquait toujours des papiers...

Amina travaillait bien, mais souffrait fréquemment de maux de ventre, avait des crises d'angoisse. Elle s'enfermait dans un lourd silence...

Une fois, elle demanda à me rencontrer, mais les mots restaient prisonniers, verrouillés par la douleur, se diluant dans les larmes et les gémissements.

Pour contenir les ravages de ce désespoir, et pour fuir mon propre désarroi, je parlais, je proposais des hypothèses interprétatives visant à tisser un filet de protection, auquel elle pourrait se raccrocher.

Elle s'empara alors des feutres et d'une feuille blanche et se mit à dessiner avec une impérieuse nécessité, ses boucles brunes cachant ses yeux enfin désertés par les pleurs.

Quand elle me tendit son dessin, les mots, délivrés se bousculèrent pour m'expliquer que son personnage venait d'échapper à un naufrage et s'accrochait à un radeau.

Il était terrorisé par les vagues incessantes qui montaient très haut, comme des murs et se fracassaient sur la fragile embarcation.

Il était perdu, dans l'immensité de l'océan, le ciel noir au-dessus de sa tête, lourd de menaces.

Quand elle se tut, son regard se planta dans le mien : je pouvais y lire une supplique pressante, tel un SOS jeté à la mer.

*Malgré les années d'expérience et une pratique rodée, je n'ai jamais pu m'habituer à ces souffrances muettes, à ces regards pathétiques, j'ai juste acquis une manière de me distancier, de me protéger de mes affects.*

*Mais parfois, il y a du trop plein.*

*« Trop, c'est trop », « j'en ai marre », « je sais pas faire », envie de tout plaquer, de partir en courant, de demander un poste au quartier des Chartrons à Bordeaux, d'oublier, de retrouver « mon monde »...*

*La sensation d'être débordée...*

Pourtant, je ne pouvais fuir ce regard, la seule chose dont je me sentais capable, c'était de la prendre sur mes genoux, de la bercer contre moi... mais ce n'était pas très professionnel et elle était trop grande !

Avec un ultime effort pour réprimer mes sentiments, je me contentais de lui attraper les mains, en lui disant que je comprenais qu'elle me parlait d'elle à travers ce petit personnage.

Qu'il avait réussi à échapper au naufrage, qu'il avait eu la force de trouver un appui et que, malgré la tempête, il avait des chances de s'en sortir.

Que quelqu'un l'attendait là-bas, sur le rivage, quelqu'un qui l'aimait et qui avait besoin de lui.

On pouvait voir, à droite et en haut du dessin une petite surface plus claire, sans doute le soleil qui tentait de se frayer un passage au travers des gros nuages sombres...

Amina était suspendue à mes paroles, toute tendue vers un message d'espoir :

« Et quand le soleil sera là, l'océan s'apaisera ? »

« Bien sûr, mais en attendant, le petit bonhomme doit tenir bon, crois-tu qu'il va y arriver ? »

« Je sais pas, parce qu'il a très peur, et puis, il a froid... »

Ses yeux se remplissent de larmes, je me mords les lèvres...Et je me surprends à rentrer dans l'histoire d'Amina :

« Tu as raison, j'aimerais pas être à sa place, mais comme j'ai envie de vivre, d'avoir chaud et de retrouver ma maman, je m'agripperais en guettant l'arrivée des premiers rayons de soleil et en essayant de penser à ce qui m'attend quand je retrouverai la terre. »

Amina hoche doucement la tête, dégage ses mains :

« Est-ce que je peux faire un autre dessin, je te l'apporterai quand tu reviendras me prendre ? »

« Bien sûr, tiens, je vais noter notre prochain rendez-vous. Serais-tu d'accord pour que je revoie ta maman, en ta présence, pour qu'ensemble, nous envisagions le moyen de t'aider à te sentir mieux ? »

Un sourire furtif illumina son visage, elle était d'accord, je la ramenai dans sa classe.

Voilà, après un bref échange avec son enseignante, et une réunion dans une autre école, je me retrouvai dans ma petite voiture, un bref clic sur le bouton pour m'abandonner à France Inter, me plonger dans un écoute vacillante, flottante des bruits du monde afin d'essayer de contenir la soupape qui menace d'exploser.

*Mon attention fluctuante me ramène vers tous mes petits bouts : comment peuvent-ils se concentrer, se mobiliser sur des objets de connaissance quand ils sont chargés d'un fardeau invisible, indicible, qui asphyxie, altère l'appareil cognitif ?*

*Je n'arrive pas à entendre ma radio favorite parce que je suis ailleurs. Les kilomètres et les minutes qui me séparent de mon cocon ne suffisent pas à me faire basculer, je suis dans cet autre monde, avec Amina et tous les autres, je vais avoir du mal, ce soir, à traverser la frontière !*

*J'essaye de me contrôler, de mentaliser :*

*« Nicole, tu sais que ton heure de trajet est comme un espace transitionnel, profite-en...*

*Ce délai t'aide à passer d'un monde à l'autre... »*

*Quelle foutaise !*

*Je me raccroche, me décroche, je ne sais plus ce que raconte le journaliste, je m'en veux, le sujet semblait intéressant et je voulais noter le titre du bouquin dont il était question...*

*Amina est en moi, elle m'assiège, mobilise ce qui me reste d'enfance...elle réactive mes colères contre l'injustice, la maltraitance sociale.*

*Les enfants sont des victimes, des objets jetés en pâture au règne du fric et de la rentabilité.*

*Ils sont les gagnants de la discrimination, de la ségrégation, de la relégation.*

*Ils sont les stigmates honteux d'une société inhumaine, sourde à la souffrance de deux millions d'enfants pauvres !*

Je retrouve mon univers, ma petite commune aseptisée, ma maison...

Je retire le dossier d'Amina de mon gros cartable, et m'empresse de rédiger le compte-rendu de notre rencontre. J'ai du mal à réprimer mes larmes en regardant le dessin.

Quelle infinie détresse...

Nicole, reviens sur terre, ce soir tu gardes tes petits- enfants, il serait temps de penser à préparer leur repas...

Je sais, j'ai pas oublié, c'est juste que j'ai dû mal à abandonner Amina.

Si Amina sombre dans la dépression, son petit frère traduit son mal-être dans un tout autre registre : il est devenu désagréable, sournois, les autres se plaignent de lui, c'est comme s'il faisait tout pour se faire rejeter.

Il est le mauvais objet, le mal aimé et ne se donne pas le droit d'être heureux.

« C'est parce que je suis méchant, que je suis pas beau et trop gros que mon père ne m'aime pas... »

Yliess a mis en place un mécanisme de défense qui consiste à se protéger de la souffrance causée par l'absence d'amour des parents.

Il protège ainsi son père en se rendant responsable de son désintérêt pour lui.

C'est aussi un moyen d'attirer l'attention, de mobiliser sa famille et surtout un moyen d'exister.

Comme sa sœur, il n'a pas, à proprement parler, de problèmes scolaires ; je pense que pour eux, l'école, les apprentissages, la connaissance ont été un étayage, une échappatoire à leur vie sans joie.

Ce qui me rassure quant à leur fonctionnement psychique.

Même si les défenses mises en œuvre sont coûteuses pour leur équilibre affectif et relationnel, elles n'affectent que modérément leurs capacités intellectuelles, ils pourront s'appuyer sur leur capital, source de restauration valorisante.

Je ne sais pas ce que cette famille devient.

Lors de ma dernière rencontre avec Amina et sa maman, j'ai essayé de les convaincre de demander l'aide d'une AEMO administrative et d'engager une prise en charge sérieuse au CMP pour les deux enfants.

Madame semblait confiante quant à son projet de divorce, son dossier était enfin complet et l'avocate optimiste...

Amina rentrait au collège en septembre et Yliess en CM1.

Octobre 2008 :

Mes anciennes collègues m'apprennent que madame B. porte le foulard.

Que s'est-il passé ?

Bien sûr elle a pu se convertir de son plein gré, mais connaissant son histoire, je ne peux m'empêcher de fantasmer, quelles pressions a-t-elle subi pour accepter ce qu'elle mettait tant d'ardeur à refuser ?

Ne devait-elle pas divorcer ?

Peut-être n'a-t-elle pas eu d'autre choix pour garder ses enfants que de se soumettre à la volonté de son mari ?...

Quand on a passé sa vie à lutter, à trembler de peur qu'on nous enlève nos enfants, à s'angoisser à trouver des solutions pour se nourrir, s'habiller, etc. Il se peut qu'on baisse les bras et qu'on abandonne le combat, pour ne plus penser qu'à sauver ses enfants au mépris et au détriment de sa liberté.

## **Famille S. : la révolte**

Suite à une proposition de la CCPE, Fleur change d'école.

Elle fait sa rentrée en CE2, dans la notre.

Ma collègue du RASED de l'école précédente me communique son dossier et me souhaite bon courage !

Fleur, après un maintien en cycle deux, un suivi au RASED et, de manière très épisodique, au CMP, reste hermétique à l'apprentissage de la lecture.

Ma collègue m'explique qu'elle est à « fleur de peau », ne supporte pas l'autorité, les reproches, les sanctions.

Elle est indisciplinée, ne pense qu'à s'amuser, perturbe la classe, parle à haute voix, répond aux adultes.

Le travail avec la famille s'est avéré très difficile, et l'équipe ne savait plus comment s'y prendre avec cette enfant.

La tension montait, elle était devenue la bête noire de cette école, située aussi en ZEP, accueillant une population fragile et demandant beaucoup d'attention et de temps.

*Les changements d'école ne sont que des mesures illusoires, servant à soulager une équipe épuisée, frôlant le dysfonctionnement.*

*Pour l'enfant, il est rare que cela modifie grand chose, tant que les racines de son mal-être n'auront pu être déterrées et prises en compte, cette mesure ne pourra n'être qu'un cautère sur une jambe de bois !*

Fleur arrive en terrain conquis, elle connaît plusieurs élèves et n'a aucun mal à s'adapter.

Au bout de quelques jours, elle s'est déjà faite repérer, reproduisant à l'identique son comportement.

C'est une rebelle, elle ne craint rien et ne semble pas affectée par ses difficultés scolaires. « C'est pas un cadeau, m'avait-on dit !... »

Mais qui est Fleur ?

Les informations transmises, la lecture du dossier, tant que je ne connais pas l'enfant ne sont pour moi que des mots, au mieux des images désincarnées, telles des particules qui

s'agglomèrent autour d'un noyau dessinant un profil incertain, brandissant une étiquette réductrice.

Je ne veux pas être influencée, pour pouvoir écouter sans préjugé.

Je lirai plus tard le dossier.

Le reste, c'est à dire, l'histoire, le vécu, le ressenti, ne se laisse pas emprisonner dans les pages d'un dossier, or c'est ce reste qui me mènera vers le monde de Fleur.

Fleur est toute neuve pour moi.

Une nouvelle aventure commence avec son suspense, ses doutes, ses attentes, ses espoirs, ses surprises...

*Face à toutes mes petites tragédies, j'essaye de me protéger en faisant semblant de jouer aux aventuriers, aux détectives, je cherche à mettre la main sur le déclic qui lèvera le secret maléfique, gardien du désir d'apprendre.*

*Sans la pensée magique, il y a longtemps que j'aurais abandonné, que le sentiment d'impuissance m'aurait terrassé.*

*Aussi, à chaque fois qu'on me dit « C'est pas un cadeau », je pense :*

*« Super, du nouveau, de l'insolite ! »*

*Même si je sais très bien que rien n'est nouveau dans ces vies en détresse, et que je suis déjà complètement débordée par celles qui m'occupent à plein temps...*

*Je vois déjà les psy orthodoxes hurler devant de tels propos, j'admets leur suspicion, mais pour moi, ce désir de comprendre pour apprendre est le moteur de mon travail, qui me guide vers un savoir dépouillé des étiquettes et des classifications.*

*« Cépahunkado », c'est négatif, certes, mais c'est flou, c'est souple, ça fait fantasmer...*

*Qu'y a-t-il dans ce non- cadeau ?*

*Une multitude de possibles, un non savoir, qui déverrouillent l'enfermement des étiquettes.*

*Le contenu du dossier ne sera qu'un complément, un support qui sera revisité à la lumière d'un faisceau d'éléments vivants, mouvants, en aucun cas réductibles à un symptôme.*

Alors, qui est Fleur ?

Ce ne sera qu'au bout de quelques mois que l'on fera appel à moi, malgré les plaintes qui me parvenaient.

Je pense que, en toute légitimité, l'équipe tentait d'accueillir et d'intégrer cette enfant qui venait de vivre une exclusion, et aussi, plus ou moins consciemment, cette équipe se disait qu'elle allait réussir là où l'autre école avait échoué...

Et puis, Fleur intriguait : son intelligence ne pouvait être remise en question, elle était vive et pertinente, débrouillarde et pouvait se montrer solidaire et attentive aux autres.

Fleur avait du charme, une gouaille et un humour qui faisaient craquer les enseignants.

Bref, son comportement caractériel semblait « gérable », et, ce qui motiva la demande à mon adresse, c'est sa résistance à « entrer en lecture », d'autant que l'enseignante spécialisée du RASED qui l'avait prise en charge, était partie en longue maladie à partir de Noël.

Plus d'aide à l'école, toujours pas de prise en charge à l'extérieur, l'enseignante se sentait démunie.

Il a fallu encore près de deux mois avant que j'obtienne l'autorisation de la famille.

Les mots que je laissais dans le cahier de liaison n'étaient pas signés : Fleur s'excusait,

« J'ai oublié de le montrer à ma mère »,

« Je lui ai montré, mais elle a oublié de signer »...

Ou bien, la maman me téléphonait, me disant qu'elle voulait me voir, nous prenions rendez-vous, et elle ne venait pas.

C'est par l'enfant elle-même que je pus avoir l'accord de la famille.

Elle tenait tellement à me voir qu'elle finit par convaincre sa mère d'accepter.

Dès le début, elle me mit au parfum :

« Laisse-moi t'expliquer, sinon, tu vas rien comprendre, ma famille est compliquée, c'est pour ça que ma mère veut pas venir à l'école, elle en a marre de toujours raconter la même chose.

Elle a pas eu de chance avec les hommes, chaque fois qu'elle avait un enfant, ils la plaquaient.

J'ai deux petits frères et deux petites sœurs, mais les papas ne sont pas les mêmes. »

Ma maman, elle est trop jolie, alors, ils sont jaloux, ils croient qu'elle va avec d'autres hommes, ils lui font des scènes, ils la surveillent.

Mon père, je le connais même pas, mais elle m'a dit qu'avant de la quitter, il était très gentil avec moi, il paraît qu'il voulait me revoir, mais elle voulait pas, elle disait qu'elle ne voulait plus jamais le croiser.

Je sais même pas où il habite... »

Sa voix se casse, son assurance se fissure, attaquée par l'émotion. Son corps menu est traversé par une agitation nerveuse...;

Puis, courageusement, elle se redresse :

« Lui, il était pas violent comme celui des jumeaux. Celui-là, je le détestais, il était trop méchant avec ma maman, je crois qu'il était pas content d'avoir eu deux enfants d'un coup.

Pourtant, c'était pas sa faute à ma mère !

Il s'occupait pas de nous, il était toujours avec ses copains, ma mère, elle en a eu marre, elle l'a mis à la porte.

Après, y a eu ma petite sœur, Cindy, je sais pas qui c'est le papa, ma maman, elle a jamais voulu me le dire, ça la faisait pleurer, ça l'énervait, elle me disait de me mêler de mes affaires.

J'étais obligée de faire plein de choses à la maison, de m'occuper des petits, tout ça...

Et puis, y avait une dame qui venait des fois à la maison. Maman, elle aimait pas, elle disait qu'elle venait pour la surveiller, pour voir si elle s'occupait bien de ses enfants... »

Tout en parlant, je sens que Fleur m'épie, guette mes réactions, et, contrairement à la plupart des enfants, elle paraît satisfaite de me voir prendre des notes.

J'ai le sentiment d'être face à une vraie comédienne...

Mais je la laisse parler :

« Le papa de ma dernière sœur, c'est un copain, il vient des fois à la maison, mais maman veut pas qu'il reste tout le temps, elle dit que les hommes, on peut pas leur faire confiance ; pourtant, moi, je l'aime bien celui-là, il est rigolo, c'est comme un grand frère, il a des piercings et des tatouages et il fait de la musique, il est DJ dans un club, mais maman veut pas qu'il m'y emmène. Il a une super moto et il nous fait faire des tours, mais, elle le sait pas. »

Et, elle, elle a fait le tour de son histoire, elle se tait brutalement et attend, embusquée derrière son roman noir.

Son regard futé éclaire son petit minois, semblant me signifier :

« Ça te suffit, tu en as pour ton argent ? »

Je lui dis alors :

« Si tu me racontes tout ça, c'est peut-être que tu penses que ça va m'aider à comprendre pourquoi tu as des soucis à l'école ? »

Un éclair furieux traverse ses yeux noirs, et de nouveau, comme lorsqu'elle a évoqué son père, son corps s'agite, elle se tortille sur sa chaise, comme un petit animal pris au piège.

Ce qui n'était pas mon but.

Elle crache :

« J'aime pas l'école, ici, c'est mieux que dans l'autre, on m'embête moins, mais, j'aime pas, j'y arrive pas. »

Ses yeux s'embuent, elle paraît se ratatiner, l'enfant arrogante et pleine d'assurance qui essayait de me bluffer avec son récit familial a fait place à une petite fille fragile, accablée par une charge trop lourde pour elle.

*Olivier Douville<sup>38</sup> explique « que les jeunes exclus se présentent sans aucune demande et presque indifférents aux divers besoins de soin... »*

Ma petite Fleur, pour se protéger et protéger sa maman étouffait sa demande.

Que cachait-elle ?

Encore les secrets ravageurs, dévoreurs du désir d'apprendre.

Pour survivre, elle fantasme, elle brode autour de son histoire. Elle en a besoin, pour se fabriquer une identité, une place, au prix d'une inhibition cognitive majeure et invalidante.

Cette résistance au savoir la protège, la met à l'abri de découvertes menaçantes.

*Peur d'apprendre, peur de savoir... que l'on n'a pas été désiré,*

*que l'on a été rejeté,*

*que l'on n'a pas été assez « aimable » pour éviter la séparation de papa maman*

*que l'on est « un accident »,*

*que l'on est le fruit d'un viol...*

*Tout a pu être possible, puisqu'on ne sait rien.*

*Alors, on comble, on remplit pour ne pas s'affronter au vide de la pensée, de la réflexion.*

*On se sert de son corps, des autres, on se sert aussi de son imaginaire.*

*Le problème, c'est que cette utilisation de la sphère mentale n'est pas symbolisable et que le fantasme est amalgamé à la réalité.*

*L'enfant est « collé » à son imaginaire, qui, pour lui, tient lieu de réalité.*

*Il y a des méthodes psycho- pédagogiques pour entamer, sans dégât pour la psyché de l'enfant, la forteresse fantasmatique, mais, ce courant de pensée, innovant et libérateur ne parvient pas à percer les barrières des formations orthodoxes.*

---

<sup>38</sup> L'Harmattan, 1999

Serge Boimare<sup>39</sup> a longtemps travaillé avec ces enfants résistants, phobiques de la lecture et de la connaissance, enfants rebelles à cette réalité qui avait explosé leur vie.

En les accompagnant dans la découverte de textes et de contes mythologiques, où se déploient violence et sexualité brutales et archaïques, il leur permet d'accéder à une réalité lointaine qui devient le miroir de leurs fantasmes.

La crudité du vocabulaire, les secrets de famille, la brutalité sanguinaire, légitiment en quelque sorte leur propre haine, leur mégalomanie. Leur défaut de contrôle pulsionnel, la défaillance de leurs capacités à mentaliser se trouvent capter par les mythes fondateurs de la cosmogonie.

Les représentations et les images qui se créent à partir de la lecture de ces textes ouvrent une brèche, à travers laquelle leur pensée mutilée va pouvoir se rééduquer.

Ces histoires incroyables, où suspense et angoisse créent un climat d'insécurité et de menace, absorbent leur propre terreur, tissent un espace transitionnel, une médiation culturelle, berceau du symbolique, créateurs de liens.

Ces jeunes peuvent se « décoller » de la pensée magique, qui les maintenait captifs d'un sentiment de toute-puissance nécessaire à leur survie.

Ils peuvent prendre le risque de l'aventure de la lecture, puisque leurs terreurs, leurs drames sont traduits dans ces mythes qui ont pour fonction de libérer leur imaginaire atrophié, embusqué derrière des défenses mutilantes.

Il faut les voir partir à la conquête de mots et de noms inconnus et dénués de sens :  
« Héraclès », « Périclès », « Kronos » etc.

Leur curiosité est aiguïlée par ces sons étranges qui, accrochés, se transforment en noms enchanteurs et mystérieux derrière lesquels se cachent des héros fabuleux.

L'éveil de la curiosité excite le désir d'en savoir plus, de se laisser guider par le besoin de connaître la suite des aventures invraisemblables et monstrueuses de ces personnages légendaires.

Les pulsions désordonnées se canalisent, et se métabolisent en pulsion épistémophilique : le désir d'apprendre.

Serge Boimare<sup>40</sup> insiste sur le bienfait du cadre et de la limite :

« Ces enfants ont besoin d'un cadre rigoureux et permanent auquel ils vont pouvoir s'affronter. Un cadre qui leur permette de se situer, de se structurer en comprenant que leurs fantasmes de toute-puissance, de destruction n'altèrent pas toujours l'entourage comme cela a été le cas jusqu'à présent...Pouvoir supporter la limite et le renoncement qui vont avec la pensée. »

---

<sup>39</sup> Dunod, [Année ?]

<sup>40</sup> Dunod, [Année ?]

*Rien de nouveau dans tout ça : Freinet, Decroly, Dolto, Pennac<sup>41</sup>, et tant d'autres ont essayé de prouver cette évidence que pour apprendre, il faut du désir, de la curiosité, avant de pouvoir en éprouver le besoin.*

*Et pour que ce désir advienne, pour que la pensée se libère, il faut que l'enfant puisse se dégager de ses fantasmes et de ses angoisses dont il se protège par des défenses inhibitrices et mutilantes.*

Fleur, pour que je ne m'approche pas de trop près de sa réalité indicible, s'est jetée dans un roman destiné à me faire taire.

Aussi quand j'évoque « son souci », elle s'effondre, désemparée par l'échec de sa stratégie.

Mes propos lui renvoient ce manque, ce vertige qu'elle fuit, qu'elle ne peut tolérer.

Ils la confrontent au trou sans fond, engloutissant, qu'elle n'a cessé de colmater en se servant de son corps, carapace/forteresse qui résiste aux intrusions de la pensée.

Retrouvant son arme favorite, elle se redresse brutalement, et, me jetant un regard massacreur, elle crie :

« Mêle-toi de ce qui te regarde. »

Avant qu'elle ne s'échappe, j'ai le temps de lui répondre que, justement, c'est mon travail de me mêler de ses problèmes scolaires, et que c'est aussi mon travail de m'occuper des enfants qui sont intelligents, mais qui ne « peuvent » pas apprendre.

Ouf ! J'ai réussi à stopper sa fuite, elle m'a écoutée.

« Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ? » me lance-t-elle comme un défi.

« Et d'abord, comment sais-tu que je suis intelligente ? »

Elle avait mordu à l'hameçon en reprenant à son compte le terme « intelligent », une passerelle nous reliait.

« Parce que je te connais à travers notre première rencontre, à travers ton dossier, les tests que tu as passé quand tu étais au CP, les échanges que j'ai eu avec la psy de l'autre école, et, enfin par ce que me dit ta maîtresse.

Tu sais, les enfants qui sont en échec, ce ne sont pas des idiots, leur problème, c'est qu'ils veulent bien savoir, mais pas apprendre.

Ils croient qu'ils vont savoir tout de suite, comme par magie.

Mais quand ils se rendent compte qu'ils se trompent, qu'avant de tout savoir, il va falloir apprendre, réfléchir, se concentrer, alors là, ça bloque, c'est la panique, ils ont trop

---

<sup>41</sup> Livre de Poche, [Année ?]

peur de se confronter au vide de la pensée, qui risque laisser filtrer leurs douloureuses angoisses, et ils n'acceptent pas de ne pas être les plus forts. »

« Moi, c'est pas pareil, moi, je suis nulle... »

« Comment sais-tu que tu es nulle ?

Tu vois, tu veux m'empêcher de t'apprendre quelque chose sur toi, tu veux me convaincre que ce que tu crois savoir de toi est une évidence. »

« Si tu es d'accord, on pourra se revoir pour, ensemble, refaire des tests, c'est des sortes de jeux, de devinettes, de puzzles, de dessins. Chacun fait ce qu'il peut, et ensuite, on voit ce qui marche bien et ce qui marche moins bien.

La nullité n'existe pas, pas plus que la perfection, mais, parfois, on fait croire aux autres qu'on est le plus fort pour cacher sa peur d'être nul !

Avec ces tests, nous pourrons mieux comprendre comment tu t'y prends pour chercher, réfléchir, trouver des stratégies, et surtout, comment on va pouvoir t'aider.

Je ne te demande pas de me répondre tout de suite, mais essaye d'y penser, parles-en à ta maman, dis-lui que je suis à sa disposition, et je reviendrai te voir dans quelques jours. »

Fleur m'avait écoutée, son corps s'était détendu, et la curiosité animait son regard.

En partant, elle me lança : « OK, à bientôt... »

En m'embarquant ainsi avec cette petite fille, je ne savais pas trop où j'allais, j'essayais seulement de créer, puis de maintenir le lien, car *comme l'écrit Miguel Benasayag* :

*« Ce non savoir ne représente absolument pas une ignorance, il permet au contraire le développement de tous les savoirs et de tous les désirs, car il ne condamne pas l'autre à son symptôme étiquette. »*

Fleur avait essayé de me noyer loin des rivages de la norme scolaire, craignant que je lui colle l'étiquette « échec scolaire », et qu'à travers cette étiquette, je sois en mesure de tout savoir d'elle.

*Or, je cite encore Benasayag :*

*« Que savons-nous vraiment de l'autre lorsque nous connaissons son étiquette ? L'enjeu est bien là, dans cet énoncé qui mêle le savoir et le ça à voir. »*

*Il faut parfois avoir l'audace de s'aventurer sur des sentiers non balisés par la théorie pour accueillir un enfant dans sa globalité, dans sa multiplicité et se donner les moyens d'ouvrir les portes de tous les possibles.*

*Ainsi, Olivier Douville<sup>42</sup> dit que « nous devons faire preuve d'un patient savoir-faire, nous avons à inventer et à mettre à l'épreuve de l'action, une approche clinique ».*

*Il en est de même dans le champ pédagogique :*

*« Ce n'est pas en cherchant les raisons pour lesquelles un élève échoue que vous trouverez les moyens de le faire réussir.*

*C'est en inventant des possibilités pédagogiques. C'est en proposant des situations pédagogiques originales. C'est en ouvrant des perspectives. C'est en différenciant les ouvertures que vous le mettez en position de mobiliser sa liberté d'apprendre. » écrit Philippe Meirieu.*

*Notre savoir, nos acquis professionnels, s'ils constituent les bases de notre mission, ne sont que le noyau dur à partir duquel rayonnent et diffusent une multitude de possibles.*

*Les chemins qui mènent aux autres sont multiples et souvent, semés d'embûches.*

*Pour créer du lien, il ne faut pas avoir peur de s'aventurer au-delà des circuits tracés par la norme, la connaissance ne doit pas verrouiller la créativité et la recherche.*

*La rencontre avec l'autre comporte tous les risques de réactivation de souffrance et de non-dits, c'est si fragile une première rencontre, on avance tel un funambule, les yeux bandés.*

*Ces enfants sont intolérants au doute, à l'incertitude, au manque qui menacent de les exposer à d'intenses frustrations susceptibles de réveiller des angoisses archaïques : abandon, éclatement, castration, désorganisant leur fragile équilibre.*

Alors, Fleur ?

Le lendemain, sa maman m'appelle, elle est d'accord pour le bilan et d'accord pour me voir, Fleur lui a expliqué que j'avais besoin de cet examen pour comprendre son « blocage ».

*J'avais gagné la première partie, je me raccrochais à ce que disait Winnicott<sup>43</sup> à propos de la première consultation, qui, à elle seule, peut modifier la position de l'enfant, et, de ce fait, amorcer un processus thérapeutique.*

*La théorie reste une référence, un point d'ancrage, qui vient éclairer, contenir les tâtonnements, les pas hésitants de chaque nouvelle rencontre, à condition d'y puiser des informations qui, par leurs croisements avec le vécu clinique, font sens.*

---

<sup>42</sup> L'Harmattan, 1999

<sup>43</sup> Payot, 1971

Fleur se prête de bonne grâce au bilan psy, enthousiaste et dynamique ; je veille aux épreuves source de menace et d'angoisse, renforçant mon étayage, banalisant les écueils.

Je force sur l'aspect ludique, lorsque je la sens se crispier, prête à tout envoyer balader.

Et, en prenant notre temps, nous atteignons le rivage, sans drame.

Mais rien n'est gagné, Fleur m'attend au tournant : elle a joué le jeu, à moi de tenir parole.

Aussi, dès que nous avons terminé, son regard plein de défi se plante dans le mien :

« Alors, qu'est-ce que tu comprends ? »

« Maintenant, il faut que je corrige tout ça et que je travaille sur les résultats pour pouvoir t'en parler, tu sais, je ne suis pas magicienne, je ne peux pas comprendre tout de suite ».

« Alors, ça te sert à quoi d'être psy si tu peux pas me répondre tout de suite ? »

« Fleur, je peux tout de suite te parler de ce bilan, et je vais le faire, mais si je prends mon temps, si je cherche, si je réfléchis, si je fais correctement mon travail, ce que je te dirai aura beaucoup plus de valeur et d'intérêt pour notre projet, car ce que tu as fait mérite toute mon attention. »

Une moue coléreuse brouille ses traits, ma réponse l'énerve, elle l'invite à une attente, un temps vide intolérable.

« T'es comme les autres, tu m'as menti, j'ai fait ce que t'as dit et pas toi. »

Je savais bien que c'était pas gagné!

Je me mets alors à parler très vite et très fermement :

« C'est vrai que tu as été honnête, mais moi aussi, je ne t'ai jamais dit que tu aurais les résultats tout de suite, il n'y a que les machines pour réagir aussitôt, je te respecte et je respecte notre travail, nous ne sommes pas des machines.

Ce que nous avons fait ensemble est quelque chose de sérieux, d'important pour toi, je ne veux pas faire et dire n'importe quoi.

Ce que je peux te dire maintenant, c'est que ton évaluation confirme ce que je t'avais déjà dit. Tu es intelligente, c'est-à-dire que tu as des capacités, mais que tu ne peux pas t'en servir parce que quelque chose te fait trop peur et t'oblige à penser que tu es nulle ; »

Je continue à produire des paroles jusqu'à ce que je sente que le lien se renoue.

Fleur s'empare alors des feutres et se met à dessiner avec frénésie, ponctuant ses tracés par des sons, des bruits incompréhensibles, comme pour me dire qu'il n'y a rien à comprendre.

Cette production graphique, désordonnée et rageuse, même si elle était destinée à m'agresser, était paradoxalement, d'après moi, le seul moyen dont elle disposait, pour prolonger notre contact.

Comme lors de notre première rencontre, elle me provoquait, cherchant à m'entraîner loin de ce qui menaçait de débusquer les démons de la peur.

Seul le crissement des feutres sur la feuille troublait le silence que nous laissions enfin s'installer, silence des mots, mais pas des affects.

Face à mon absence de réaction, ses coups de crayons semblaient se radoucir, les couleurs choisies s'éclaircir et le geste graphique s'apaiser.

Elle était rassurée, déculpabilisée, ses attaques n'avaient pas réussi à m'atteindre, j'étais restée entière, solide, contenante.

*Ces enfants « borderline » repoussent les limites jusqu'à ce qu'ils rencontrent celui ou celle qui ne se sentira pas concerné par leur violence, et qui pourra la tolérer sans en souffrir.*

*Pour un enfant, ne pas rencontrer de borne à sa pulsion destructrice, c'est comme être au bord du précipice. Si personne ne le retient, il a le choix de sauter.*

*Je cite encore Olivier Douville<sup>44</sup> :*

*« Car c'est bien lorsque l'adulte ne démissionne pas de sa position d'adulte, que l'enfant peut se sentir le droit de rester un enfant et de vivre son enfance ».*

*Il faut savoir résister à ce que leurs attaques, leur arrogance, leur violence, réveillent de pulsionnel au fond de nous. En effet, ils n'ont d'autre but que de nous tester, de vérifier la solidité de notre fiabilité.*

*Les parents de ces enfants, embourbés dans leur histoire, malmenés par la misère, piétinés par la vie, n'ont plus la force, la disponibilité pour être à l'écoute de leur demande dévorante.*

*Cette demande, insatisfaite devient de plus en plus pressante, elle se transforme en avidité, en exigence tyrannique à laquelle, ces parents démunis, exaspérés, finissent par répondre de manière incohérente, soit en cédant exagérément, soit par la violence.*

*L'enfant reste frustré dans son besoin profond, ces réponses sont inappropriées, désordonnées, abusives, il sent que son parent est atteint dans son intégrité, qu'il culpabilise, qu'il est trop fragile pour le protéger, le contenir.*

*Cette toute-puissance a son prix : l'insécurité liée à l'absence de limites, la frustration de n'être jamais comblé, contenu, l'angoisse du manque.*

---

<sup>44</sup> L'Harmattan, 1999 « Exclusions, précarités, témoignages cliniques »

*Etre le plus fort, le plus gâté, le précipite vers une escalade sans fin qui ne s'arrête qu'au bord de l'abîme, sa demande est insatiable, puisque impossible à satisfaire, il subit la tyrannie d'un besoin que personne n'entend, et qui l'abandonne à une solitude mortifère.*

*La souffrance de ces enfants est difficilement comprise, tant leur comportement est destructeur, manipulateur, narcissique. Les parents sont dépossédés de leur autorité, incapables de trouver la bonne distance, pour gérer ces enfants qui les dominent.*

*Ils se rendent détestables, ils font peur et induisent des affects de haine. Inconsciemment, ils cherchent à provoquer cette image négative, comme pour se punir, se déculpabiliser du mal qu'ils font autour d'eux.*

*Ils ne peuvent supporter la sollicitude, la compassion d'un autre adulte car ce qu'ils attendent, ce qu'ils réclament, c'est l'amour de leur mère ou de son substitut...personne d'autre ne peut remplir la figure du manque.*

*Une mère, même manquante, même insécurisante, reste une mère idéalisée que personne ne doit juger, personne n'a le droit d'essayer de faire ce qu'elle n'a pas su faire.*

*L'enfant seul se donne le droit de l'attaquer, et, si d'autres, d'après son fantasme, viennent à rivaliser avec la mère mythifiée, ils ne sont que de méprisables blasphémateurs.*

*Ce sont les mêmes mécanismes qui sont à l'œuvre dans les phénomènes de maltraitance et de crises d'adolescence. « Ne touche pas à ma mère ».*

*Tomber dans les pièges de la séduction du jeune revient à rivaliser avec cette mère intouchable.*

*« Personne d'autre qu'elle peut m'aimer » (même si elle ne sait pas m'aimer).*

Aussi, je reste à distance de Fleur, aussi pathétique fut-elle dans sa quête de reconnaissance.

Dans son roman familial, elle m'avait fait sentir à quel point elle aimait sa mère et lui tolérait son parcours chaotique.

Mon seul angle d'approche consistait à mettre en valeur ce qui était positif en elle, ce qui pouvait être restauré, avec l'accord de sa mère, et surtout, contrôler mes émotions.

Lorsque je pus enfin rencontrer la maman de Fleur, je m'étais préparée à un entretien basé sur le compte-rendu du bilan et les perspectives qui en découlaient.

Elle est arrivée, malmenant la poussette de sa dernière fille, extrêmement agitée, le regard hostile et méfiant.

Outrageusement maquillée, perchée sur de hauts talons, moulée dans un jean, toute sa tenue était une provocation.

Piercing aux lèvres, mèches blondes et rousses dressées sur sa tête à l'aide de pinces et de « chouchous », grands anneaux aux oreilles, ongles peints en noir.

Cette enveloppe peinait à cacher une silhouette d'adolescente androgyne, reflétant une identité floue et incertaine.

Son visage mince aux lèvres pincées et aux yeux inquiets, m'évoquait un petit animal aux abois en quête de reconnaissance.

D'emblée, elle m'annonce qu'il ne faut pas croire Fleur, qu'elle a du me raconter n'importe quoi, cette enfant ne lui procure que des ennuis, elle en a marre d'être convoquée à l'école...

Je m'empresse de lui préciser qu'il ne s'agit pas là d'une convocation, mais d'un entretien dont j'ai besoin pour aider sa fille.

L'école ne peut rien sans un travail avec la famille, et ce que Fleur et moi avons fait ensemble la concerne.

Je ne parle ni du comportement, ni des plaintes des collègues, je parle du bilan et de ce qui est positif, des capacités de sa fille et aussi de sa peur de mal faire, de son grand manque de confiance en elle.

Bingo, la jeune femme arrogante semble se liquéfier :

« J'étais comme elle, j'ai jamais aimé l'école, j'étais toujours punie... »

Je saisis la perche qu'elle me tend en faisant allusion à la souffrance qu'elle a dû éprouver face à cette difficulté, et à celle, actuelle qu'elle doit ressentir pour Fleur.

Elle se raidit au terme de souffrance :

« Fleur s'en fout, je sais qu'elle peut réussir, mais elle fait exprès, elle ne travaille jamais, et, en classe, elle dérange les autres, elle répond aux maîtresses, elle est pas malheureuse, ma fille me pourrit la vie. »

A l'aide des éléments du bilan, je tente de démontrer à cette maman blessée que sa fille ne fait pas exprès de ne pas apprendre, que son potentiel existe, mais que son manque d'assurance l'empêche de se concentrer, de réfléchir, de chercher.

Elle a tellement peur de se confronter à la difficulté qu'elle fuit le risque de ne pas savoir, elle se déprécie, et souffre d'une mauvaise image d'elle.

Alors, elle cherche à exister autrement, en faisant réagir les autres, quitte à se faire punir, ou même exclure, elle n'a rien à perdre puisqu'elle croit qu'elle ne mérite pas d'être aimée.

Madame S. laisse alors tomber le masque :

« C'est de ma faute, elle n'aurait jamais dû naître, c'est un accident, j'étais jeune et je faisais n'importe quoi, je ne suis même pas sûre de l'identité de son géniteur...

On me la prise et placée en pouponnière, je ne l'ai récupérée qu'à quatre ans !

Entre temps, j'ai eu trois autres enfants, alors ça été dur pour elle de se faire une place... »

« Et difficile pour vous de l'investir, de lui laisser du temps pour se faire adopter par cette nouvelle famille... »

« J'étais heureuse qu'elle soit avec nous, je me suis battue pour la reprendre, mais très vite elle a été infernale, elle pissait au lit, faisait des caprices pour manger, et surtout, elle était odieuse avec les petits et avec mon ami de l'époque.

Elle me collait, c'était un vrai tyran... »

Je tente de donner du sens à l'insatiable quête de l'enfant :

« Elle réclamait sa part, elle était en manque... »

« Peut-être, mais c'était dur pour moi, y avait les autres et mon compagnon qui ne la supportait pas. En plus, il travaillait la nuit, alors, je vous dis pas, quand il rentrait et qu'il essayait de dormir...

C'était les cris, les disputes...Il a fini par partir...à cause d'elle. »

Et puis à l'école, les ennuis ont commencé, même à la maternelle, et ça a été de pire en pire.

D'accord, elle est pas facile, et les instits se sont braqués, elle a été le bouc émissaire, c'était toujours de sa faute, dans cette école c'est quand même mieux, mais elle n'apprend toujours pas à lire...

J'ai peur qu'on me la retire... »

J'essaye alors de me faufiler dans cette craquée, d'abord en la rassurant, puis en revenant sur la quête de Fleur.

« Sait-elle la vérité au sujet de sa naissance ? »

« Je sais pas, elle se souvient de son placement, mais elle sait pas pourquoi... de toutes façons elle ne pose aucune question. Que voulez-vous que je lui dise, je sais pas qui est son père... »

« C'est sans doute à cause de ce secret qu'elle ne peut pas apprendre, elle risquerait de le découvrir, ce secret cadenasse son désir de savoir... »

J'explique que vivre dans ce brouillard est très violent, très douloureux et entraîne une inhibition sévère pour se protéger de fantasmes terrifiants, c'est vivre sans racine, sans identité.

Que je comprends bien que cette maman souffre aussi beaucoup, mais Fleur est une petite fille, sa fille, et elle a besoin que sa maman l'entende pour la sortir de ce trou noir.

Elles ont besoin d'aide toutes les deux.

Que l'école seule ne peut jouer ce rôle, que je sais qu'elles ont déjà consulté, mais il faut certainement envisager une prise en charge régulière et suivie.

Madame S. semble agacée par ce conseil :

« Mais, vous, au RASED, vous pouvez pas vous en occuper ? »

Je ré explique la situation, que c'est à elle de décider, que ça ne relève pas des compétences du RASED, etc., qu'il s'agit de son enfant...

Je lui propose d'aller chercher Fleur, qui m'avait dit vouloir nous rejoindre à la fin de l'entretien.

Ses yeux s'affolent :

« Vous n'allez pas lui dire tout ça ? »

Je la rassure à nouveau, que ce n'est pas à moi de parler, mais qu'il faut réfléchir au moment, à la façon de le faire, et qu'il est important pour Fleur de savoir que sa maman est d'accord pour la soutenir.

C'est avec appréhension que l'enfant s'installe en face de sa mère, puis se détend en m'écoutant, mais soudain, madame S. me coupe la parole, pressée d'en finir :

« On est déjà allé voir des psy, ça servait à rien, Fleur voulait plus y aller, ils posaient plein de questions sur notre vie... »

Je m'adresse alors à Fleur :

« Je sais que c'est pas facile, on a peur de rencontrer des gens qui vont s'intéresser à ce qui te fait souffrir, il faut être courageux pour décider de se lancer dans cette aventure, pour faire confiance et pour ne pas abandonner en cours de route, je pense qu'il faut que vous en parliez toutes les deux, que vous réfléchissiez... »

Je n'oublierai jamais le regard de Fleur planté dans celui de sa mère, puis dans le mien, comme si elle essayait de nous fondre l'une dans l'autre : qui croire, à qui faire confiance ?

Il me fallait acquérir l'adhésion de cette maman.

Je leur dis que nous pouvons clore cet entretien, en souhaitant être informée de leur décision.

Fleur se lève, les yeux plein de larmes, se rapproche de sa mère qui l'attire sur ses genoux.

« Pouvez-vous me donner les coordonnées du CMP, je les ai perdues ».

Une redoutable étape venait d'être franchie.

Mais l'étape n'est pas la ligne d'arrivée !

*Accompagner une famille vers le chemin de « la demande » n'est pas chose aisée lorsqu'il s'agit de populations en détresse sociale. Surtout lorsqu'il y a déjà eu des tentatives de suivis, soldées par des échecs ou des abandons.*

*Les professionnels du soin psy se sentent impuissants. Les « décrochages » des familles signent un dysfonctionnement majeur du système de l'offre et de la demande.*

*D'après Emmanuel Renault<sup>45</sup>, la souffrance psychique, d'origine sociale, « désigne une pathologie sociale plutôt qu'une pathologie individuelle, de sorte que les réponses qu'elle appelle relèvent non pas de la thérapie individuelle mais de la transformation des conditions sociales productrices de souffrance ».*

---

<sup>45</sup> La Découverte, 2008 « Souffrance sociale, philosophique et politique »

## Peut-on parler de « culture » Quart Monde ?

---

La grande pauvreté serait-elle un stigmat, imprimant chez ceux qui la vivent un modèle, une manière d'être au monde qui les relègueraient, les distingueraient de ceux qui en sont préservés ?

Jean Maisondieu<sup>46</sup> cite Victor Jankélévic :

« L'autre est un autre que moi parce qu'il est relativement le même, parce qu'il est à la fois semblable et différent. »

Il n'y a pas de fatalité, certes, mais des mécanismes de reproduction puissants qui fonctionnent comme des machines implacables auxquelles il est difficile d'échapper.

Grandir dans une famille pauvre, génère des attitudes, des réactions, des habitus spécifiques qu'il serait bien utile de repérer et de comprendre afin d'éviter les jugements, les a priori, les représentations hâtives et tendancieuses.

D'après Miguel Benasayag, « le fait de vivre avec un sentiment (presque) permanent d'insécurité, de précarité, et de crise produit des conflits et des souffrances psychologiques, mais cela ne signifie pas que l'origine du problème soit psychologique. »

Les parcours douloureux de ces familles peuvent-ils nous ouvrir les yeux, nous rendre plus riche de la connaissance de ce qu'elles vivent ?

---

<sup>46</sup> Le lien Social, 2002. La fabrique des exclus n°615, « La dépression est une maladie, pas l'exclusion »

## **Madame B. : l'optimiste courageuse**

Elle déboule dans mon bureau, s'installe, apparemment très à l'aise.

Sa bouche souriante, pavée de tristes chicots, dévoile toute la misère de son existence ... Ses longs cheveux raides, coiffés à la va vite, retombent sur l'azur de ses yeux plein de malice.

Son fils aîné, Sylvain arrive en CE2 non lecteur. Il a fait deux CP dans une autre commune où il était suivi par le RASED. Etant donné son bon niveau intellectuel, il ne peut être orienté en classe de perfectionnement (ce type d'enseignement spécialisé n'existe plus). Elle ne comprend pas pourquoi il n'y arrive pas, pourtant, elle s'en occupe et parle aux enseignants, elle a toujours suivi leurs conseils...

Elle s'exprime avec une gouaille de titi parisien, crue et imagée...

Volubile, elle n'a aucun mal à parler de sa vie.

J'ai le sentiment que nous allons pouvoir travailler ensemble.

Issue d'une famille Quart Monde, grande fratrie, échec scolaire, la vie est dure, mais elle ne baisse pas les bras et se bagarre pour ses enfants, qui lui donnent bien du souci.

Sa petite Mathilde est atteinte d'un syndrome pour lequel elle est suivie par un neurologue.

Quand je lui dis que ce serait bien que le papa vienne nous rencontrer à l'école, elle éclate de rire :

« Je vous tire mon chapeau si vous réussissez à le faire venir ! C'est pas son truc, il a jamais aimé l'école, il a trop de mauvais souvenirs, il a été viré plusieurs fois... »

Sylvain m'avait confié avec fierté que son papa était chauffeur d'un camion poubelle.

Il travaille très tôt le matin et il se repose l'après-midi.

Je me permets d'insister, c'est important pour son fils, etc.

Je sens alors madame se tendre, elle perd son ton désinvolte :

« Vous pensez que je ne suis pas capable de m'occuper de mes enfants, je comprends pas pourquoi vous voulez voir mon mari... »

Je n'insiste pas, de crainte de perdre sa confiance, je lui dis juste que ma porte reste ouverte...

En fait, son mari est illettré, elle le protège, mais le blocage de son fils menace l'équilibre précaire de leur fonctionnement familial.

A nous de faire avec ces éléments et de respecter leurs choix.

Sylvain, enfant débrouillard, sociable, curieux, est arrivé en CM2 sans savoir lire, ce qui ne l'empêchait pas de réussir dans les autres disciplines, y compris en maths, à condition qu'on lui lise les consignes.

Pouvait-il s'autoriser à dépasser son père ?

Pouvait-il lui faire honte en s'appropriant un savoir auquel ce papa avait résisté ?

Ce père, ce héros, maître de la toute-puissante machine qui élimine les déchets !...

Sylvain est orienté en SEGPA.

Quant à Mathilde, ses troubles neuromoteurs entraînent des difficultés d'apprentissage, notamment à l'écrit, son geste est tremblé, imprécis.

C'est une petite fille très menue, longiligne, sa maladie la gêne beaucoup.

Elle ne supporte pas l'échec, se bloque face au moindre obstacle,

Ses longues mèches blondes retombent en rideau, dissimulant son petit minois, les larmes coulent en silence...

Elle ne peut pas penser, elle dit qu'elle est nulle, que c'est trop dur...

Farouche résistance à l'échec, à la honte : ne pas faire de crainte de faire faux.

Quelle souffrance chez ces enfants ! Quelle énergie consacrée à maintenir l'image, à fuir celle du ma

Angoisse d'être jugée, peur des moqueries des autres élèves ... ;

Les entretiens avec la maman l'aident à changer son regard sur cette enfant qu'elle traite de bébé, de paresseuse, de tête de mule ...

Madame est déçue par ses enfants, elle est agacée : rien ne va, elle se sent débordée avec tous les rendez-vous, elle les oublie, elle ne peut s'absenter sans arrêt de son boulot.

C'est compliqué d'aller voir le spécialiste à Bordeaux, elle n'a pas de voiture...

Et puis, son troisième, Kévin, il ne va pas bien non plus, les docteurs lui ont dit qu'il avait la même pathologie que Mathilde...

Aussi, les diverses prises en charge des enfants se font en pointillé...

Heureusement, celles du RASED sont régulières et la maman est présente à l'école quand on a besoin de la voir.

Mathilde progresse et retrouve un peu de confiance en elle, sa mère comprend mieux sa problématique, elle a confiance en l'école.

Comme Sylvain, Mathilde ira en SEGPA, mais elle sait lire, elle est courageuse et volontaire, l'équipe de la SEGPA est très satisfaite de son parcours.

Le temps passe...

La maman, rayonnante m'apprend que sa fille va partir en stage : elle veut travailler dans le toilettage animalier.

Quant à l'aîné il passe son permis camion pour faire... comme son père !

Elle est fière d'eux.

*Les attentes des familles du Quart Monde concernant l'avenir de leurs enfants restent modestes, et les réussites scolaires sont étroitement liées à l'insertion professionnelle, même précoce.*

*Elles n'ont pas les moyens d'entretenir leurs enfants pendant de longues années d'étude, qui, pour elles, ne garantissent ni un emploi, ni un salaire correct.*

*La triste réalité vient prouver qu'elles ont souvent raison !*

*La course aux diplômes prestigieux ne fait pas partie de leur culture, ce n'est pas pour eux.*

*Si l'école a de l'importance et s'ils se battent pour la réussite de leurs enfants, c'est dans une trajectoire limitée aux études et diplômes professionnels ayant valeur marchande.*

*De plus dans ces milieux, la famille est un pilier, une force, une richesse, aussi les couples se forment-ils très tôt et le premier enfant s'annonce dans la foulée.*

Un an après :

Madame B. est comblée : Sylvain a un emploi, une copine salariée et un appartement dans une banlieue proche.

Ils sont autonomes, et attendent un bébé... ils n'ont pas 20 ans.

Mathilde a obtenu son CAP<sup>47</sup> et une embauche à l'issue de son stage ; avec son petit copain, ils envisagent de s'installer, elle a 18 ans.

Mme B. est plus épanouie, elle a changé de travail et a été embauchée par la Mairie de Pessac comme « brigade verte ». Les horaires sont souples et elle n'a plus de trajets

Quant à Kévin, toute petite puce, il est le bébé de la famille, et a du mal à grandir.

Sa pathologie neurologique est moins sévère que celle de sa sœur, mais il a un gros retard de langage et une certaine aversion pour l'école.

Pour lui, comme pour les aînés, les rééducations ne peuvent être régulièrement suivies à l'extérieur, il finit par apprendre à lire avec le soutien du RASED et, bien sûr, de ses enseignants, c'est un petit garçon espiègle, heureux de vivre...

Quand nous rencontrons la maman pour envisager l'orientation au collège, elle est ravie et d'accord avec nous pour la SEGPA !...

---

<sup>47</sup> Certificat d'aptitude professionnelle

Pour cette maman courageuse, l'évolution de ses enfants est une réussite, elle qui était tellement déçue par leurs difficultés scolaires, il y a quelques années. Malgré leurs gros problèmes, ils ont réussi à progresser et ils ont un avenir professionnel, une insertion sociale qui leur confèrent une réelle autonomie.

On pourrait penser que ses ambitions sont modestes, mais qui peut penser pour ces familles, qui peut imaginer ce qu'a été leur vie, ce que sont leurs espoirs.

Je me souviens d'une CCPE, commission rassemblant une dizaine de professionnels de l'Education Nationale, chargée d'étudier les dossiers des élèves et de proposer des orientations, nous étions début juin, il faisait très chaud.

Les parents des élèves sont invités à donner leur avis, à réfléchir avec les membres de la commission à l'avenir scolaire de leur enfant.

Madame B. est entrée, ses mèches blondes en bataille, apparemment décontractée, il est vrai que ce n'était pas sa première CCPE, elle arborait un débardeur, découvrant de superbes tatouages ; elle s'est installée, se plaignant de la chaleur et s'excusant d'être essoufflée, comme si elle venait retrouver des copains.

J'ai senti un certain malaise dans la salle, ça me faisait sourire, la CCPE, bien que rodée aux familles en difficultés, n'est pas accoutumée à recevoir ce genre de personnes...

Son langage imagé, percutant, truffé de formules argotiques, secouait l'assistance, faisant souffler une brise qui dévoilait une humanité camouflée.

Madame, elle, ne se cache pas, elle vient pour ses enfants, elle a confiance en nous, elle sait que nous voulons du bien pour eux, elle ne s'abaisse pas.

Son départ fut accompagnée de quelques remarques empreintes de surprise et d'amusement !

Rencontre de deux mondes !...

Et, elle, que pensait-elle de nous en sortant ?

Je la rencontre souvent, son râteau ratisse, son balai balaie, grâce à elle nous pouvons marcher sans nous salir ...

Elle assure aussi la sécurité des élèves, à la sortie des écoles...

Je la sens plus apaisée, elle est contente de me donner des nouvelles de ses enfants,

Son sourire découvre une dentition impeccable... et ses cheveux sont passés par le ciseau du coiffeur, elle a enfin eu le temps et les moyens de s'occuper d'elle.

Elle m'annonce fièrement qu'elle est en train de passer son permis de conduire...

Elle s'est battue pour ses enfants, à sa façon, avec ses moyens, prenant de nos conseils ce qui lui convenait, ce qu'elle pouvait assumer, et comprendre.

A nous aussi de comprendre...

## **Famille G. : comment la raconter ?**

Une saga digne d'une série TV, tellement plus vraie et pourtant tellement plus incroyable.

Une histoire de vie marquée par la misère et son cortège de brisures, de meurtrissures qui laissent leurs empreintes indélébiles dans les regards farouches et butés des enfants.

*Résister à la souffrance, en mettant en œuvre des défenses invalidantes pour la mentalisation et le travail de la pensée, est le seul moyen pour ces enfants, de rester vivants.*

*C'est difficile à comprendre, mais il est indispensable de savoir que ces fonctionnements existent pour ne pas tomber dans les pièges de la médicalisation ou de la pathologisation de l'inadaptation scolaire.*

*J'entends la plainte de l'école, elle est justifiée et témoigne du souci pour l'élève, mais je déplore le défaut d'écoute de l'enfant et de ses parents.*

*Les enseignants ne sont pas formés à la culture du Quart Monde, ils ont tendance à plaquer leur propre mode de pensée, avec leurs normes, leurs valeurs ; la majorité d'entre eux est issue de la classe moyenne ou dominante et n'a pas les clés pour décoder cette étrange culture.*

*Curieusement, ces enseignants sont demandeurs de formation concernant les populations originaires de l'immigration (essentiellement d'Afrique), comme si cette connaissance était le Sésame magique leur permettant de déchiffrer des comportements qui leur semblent insolites.*

*Ne peuvent-ils pas faire le lien avec les troubles de tous les enfants issus du Quart Monde ?*

*Qu'est-ce qui est le plus important ? Savoir saluer, connaître les habitus alimentaires, vestimentaires ou comprendre ce qui, dans les attitudes des enfants et de leurs parents est lié à leur positionnement social ?*

*Après plus de vingt ans de travail en ZEP, ce qui m'a semblé le plus opérationnel, c'est cette lecture de la culture du Quart Monde, quelque soit l'origine ethnique.*

*Il n'y a qu'à faire un tour dans les lycées internationaux, pour y rencontrer des jeunes, issus de milieux privilégiés, multiculturels, la plupart en réussite scolaire, mais pas forcément épanouis...*

*Comment se priver d'apprendre de tous ces enfants ? Ce qu'ils ont en commun, c'est de vivre dans des familles dont le souci primordial est la survie au quotidien. Ce qui ne les empêche pas de se battre pour avoir les moyens de donner une éducation à leurs enfants.*

*C'est plus facile de mettre l'échec sur le compte du particularisme, ça préserve de toute remise en question. Ça évite de se confronter à l'étranger qui sommeille au cœur de chacun d'entre nous.*

Alors la famille G. ?

Je suis interpellée pour Johan, échec scolaire et troubles du comportement, tableau classique de l'élève qui refuse le moule.

Bouille de Titi parisien, méfiant et peu accessible à mes tentatives de contact.

Jusqu'où puis-je aller sans risquer d'entamer ses défenses ?

Ils arrivent d'une commune voisine, le papa est incarcéré et les deux grandes sœurs sont placées.

Ses petits frère et sœur sont en maternelle.

La maman, une blondinette d'une trentaine d'années, affiche la même réserve hostile que son fils, il va me falloir beaucoup de temps pour qu'un climat de confiance s'établisse entre nous.

L'orientation en SEGPA n'a pu être évitée, alors que Johan n'en avait pas le profil...

Très rapidement, le collège nous informe que cet élève n'est pas à sa place (mais qu'elle est sa place ?), qu'il n'est pas motivé, qu'il est insolent, etc.

L'absentéisme et les fugues se multiplient ; l'éducatrice chargée d'une mesure éducative est mise en échec dans ses fonctions, la maman ne coopère pas et Johan refuse de la rencontrer.

Le juge prononce une main levée...

Suite à un signalement, Johan est placé à son tour dans un foyer.

L'institutrice de maternelle me signale Steve: elle a pu repérer chez cet enfant d'excellentes capacités intellectuelles, mais depuis quelque temps, il s'éteint, se ferme, refuse tout contact. Dans la cour, il s'isole, ne joue plus. Souvent, sans raison apparente, de lourdes larmes glissent en silence sur ses joues rondes.

Interpellée, la maman explique qu'il ne supporte pas l'absence de son frère ; à la maison aussi, il pleure et est triste.

Elle accepte l'intervention du RASED, mais le conseil de consultation au CMP n'est pas suivi.

Au CP, ça ne s'arrange pas, comme s'il faisait tout pour être lui aussi placé et retrouver son frère.

L'aide du RASED s'avère inefficace. Quand je le rencontre, il parle de son dégoût de l'école, et surtout, de son sentiment d'incompétence.

Il me confie qu'il est nul, que c'est trop dur, qu'il n'arrivera pas à apprendre à lire.

Mes arguments pour le rassurer et lui renvoyer une image positive se heurtent au mur de ses défenses, je lui propose alors, avec l'accord de sa maman, un bilan cognitif, espérant l'effet thérapeutique de cet examen.

Comme prévu, les résultats sont nettement supérieurs à la moyenne, et Steve s'est montré coopérant et actif.

J'ai pu ainsi lui prouver qu'il était intelligent et parfaitement capable de réussir à l'école.

Hélas, l'effet escompté n'est pas au rendez-vous, Steve a peur d'apprendre, peur de se servir de son potentiel, il ne peut prendre le risque de découvrir ce qui pourrait lui faire plus de mal que l'échec scolaire.

*Daniel Pennac<sup>48</sup>, qui connaît bien le sujet, dit qu'on ne peut rien tirer d'un enfant qui a peur, pas plus que d'un enfant qui a du chagrin...*

*Combien de fois me suis-je reprochée de confondre mon désir avec celui de l'enfant ?*

*Combien de fois ai-je constaté que sa résistance devait être respectée, et notre impuissance assumée ?*

*Forcer les défenses de l'enfant ne sert qu'à renforcer ses résistances et verrouiller ses blocages, ses phobies, ses inhibitions.*

Le papa est en prison accusé d'avoir tué, au cours d'une bagarre, l'oncle que la famille hébergeait depuis plusieurs mois.

Les deux hommes étaient sous l'emprise de l'alcool, et le papa, persuadé que sa jeune femme avait une relation avec leur hôte... Ils se battent dans la cuisine, jusqu'au drame.

Les enfants étaient dans leur chambre...

Madame était enceinte de Marina...

Pendant son incarcération, monsieur a toujours refusé de voir la petite fille lors des visites autorisées, lui refusant sa paternité.

---

<sup>48</sup> Livre de Poche, 1992 « Comme un roman »

Que pouvaient comprendre les enfants ?...

La maman refait sa vie, son ventre s'arrondit très régulièrement et ses petits blondinets se succèdent à la maternelle ; elle pousse une poussette géante multi- places...

A trois reprises, elle se découvre enceinte à sept mois de grossesse...

Les commentaires vont bon train : mais comment fait-elle ?... et la contraception, c'est pour qui ? Pourquoi faire des enfants quand on n'a pas les moyens de les élever correctement...etc.

*La bonne parole s'érige en jugement, sans savoir, sans comprendre, parce qu'elle croit détenir la connaissance et avoir le pouvoir de décider de ce qui est bon pour l'autre.*

*La norme, véhiculée par cette « bonne parole », muselle la voix des plus pauvres et les fait passer pour des ignares, des sous-développés, consommateurs d'aides sociales et autres allocations...*

*Cette représentation bien-pensante se refuse à apprendre pour comprendre que la culture du Quart Monde a, elle aussi ses normes, ses codes, ses valeurs.*

*Pour ceux que la vie malmène, la seule richesse, ceux sont les enfants. Dans un fantasme idéalisé, ils portent en eux tous les rêves brisés, ils sont leur capital, leur trésor qu'ils chérissent et cachent de peur qu'on leur enlève.*

*Ces mamans fautives, coupables de grossesses multiples, fuient les lieux de prévention de peur qu'on leur place les enfants, elles sont méfiantes, et préfèrent se débrouiller toutes seules.*

*Marquées par leur propre histoire, jalonnée de nombreux placements, elles vivent dans la terreur de la répétition.*

*Ce n'est ni de la négligence, ni de l'ignorance de leur part, mais de la résistance, de la défense pour se protéger, protéger leurs enfants et leur famille.*

Steve porte dans son sac à dos la pauvreté, la violence, l'alcool, la mort, un papa en prison, une petite sœur qui ne sait pas qui est son père, deux grandes sœurs placées en institution, un grand frère en révolte, un nouveau papa, tout plein de bébés, une maman épuisée, un appartement exigü.

Il est très lourd, ce sac et pourtant, invisible.

Ce qui se voit, c'est un gamin qui fait la mauvaise tête, qui refuse d'apprendre alors qu'il est intelligent (!), qui met en échec l'école, qui donne des soucis à sa mère.

Ce qui se voit, c'est une maman qui pond des petits comme une lapine, alors que ses aînés sont placés, une maman débordée qui n'a pas la disponibilité pour s'occuper de son fils, une maman qui n'écoute pas les conseils et qui n'en fait qu'à sa tête.

Un soir, à sa demande, je reste avec l'institutrice de CP qui a rendez-vous avec madame G.

Lors de l'entretien, cette dernière évoque ses difficultés matérielles, elle déplore l'environnement de la Cité, elle a très peur pour ses enfants, elle se bat pour eux, mais se sent submergée et souffre du regard négatif de l'école et des services sociaux qu'elle sent peser sur elle.

J'avais déjà informé Sylvie, la maîtresse, de la situation de la famille, mais là, je sens, à son silence, à la tension de son visage, qu'elle a compris quelque chose qui l'atteint en profondeur.

Après le départ de la maman, Sylvie laisse couler ses larmes, incapable de parler ;

Là, dans cette classe vide, pleine de l'odeur d'une journée de travail, et des petits fantômes dont la présence plane encore autour de nous, cette institutrice hyper compétente et attentive à ses élèves, m'avoue, comme un secret honteux, qu'elle est issue du même milieu que Steve, qu'elle a vécu dans une Cité pourrie, petit appartement et famille nombreuse, parents rendus indisponibles du fait de la rudesse du quotidien, et de l'incertitude angoissante du lendemain.

Son père, militant syndical, était très dur et exigeant par rapport à l'école.

Elle s'est réfugiée dans les études, n'ayant qu'un objectif, apprendre, réussir pour sortir de la misère, certains de ses frères ont plongé dans la délinquance...

Elle cache ses origines, dont elle a honte, et cette maman lui a renvoyé tout ce passé si douloureux, elle s'en veut de ne pas avoir été plus à l'écoute de Steve, elle peut enfin entendre que si elle est si exigeante avec lui, c'est peut-être qu'elle s'identifie à lui...elle veut pour lui ce qu'elle a voulu pour elle, en fermant les yeux sur ce qu'est sa vie.

Encore les processus de projections et d'identification, le miroir déformant...

Sylvie a demandé son changement pour un poste dans une commune voisine, zone pavillonnaire et jardins paisibles, elle ne pouvait plus supporter la misère et son propre échec à faire réussir ses petits élèves, elle se sentait coupable et impuissante...

Comme beaucoup de jeunes collègues ayant débuté en ZEP, elle fuit, elle veut pouvoir exercer son métier dans de bonnes conditions, comment l'en blâmer !

Le temps passe, Steve finit par baisser la garde et à rentrer dans les apprentissages, mais il reste très fragile, très sensible, et la difficulté le renvoie à de terribles angoisses.

A la fin de l'année scolaire du CM2, à sa demande et à celle de sa maman, nous montons un dossier de dérogation pour un collège un peu plus protégé que celui de son secteur, dossier accompagné d'un courrier détaillé de sa situation.

Deux jours après la rentrée, madame G. m'attend devant la maternelle: le dossier a été rejeté et Steve refuse d'aller dans l'autre collège.

Elle est effondrée, elle vient juste d'accoucher de jumeaux qui sont en couveuse à l'hôpital, l'un des deux est atteint de lourdes et invalidantes malformations...

J'essaye de résister à une révolte totalement stérile.

L'urgence, c'est Steve : j'écoute la maman, elle et moi, pouvons encore agir.

Elle se bat, je me bats, nous sommes écoutées... et, trois semaines après, l'enfant est admis dans l'établissement souhaité.

Hélas, notre satisfaction sera de courte durée... Je revois madame et sa poussette géante, toujours devant la maternelle : Steve fait l'école buissonnière, il sèche certains cours...

Elle n'arrive pas à parler avec lui.

Je lui propose de le rencontrer avec ou sans elle, comme ils le veulent.

Trois jours plus tard, elle m'attend, toujours devant la maternelle, comme si, pour elle, ce trottoir était ma permanence !

Le vent de ce début d'automne emporte nos paroles et garantie la discrétion...!

Peu importe, c'est un lieu qui la rassure...

*Marcel Sassolas<sup>49</sup> insiste sur « la création de l'indispensable alliance thérapeutique sans laquelle il est vain d'espérer être utile à quiconque: en effet notre interlocuteur perçoit le fait que nous nous soyons déplacés sur son terrain comme un signe d'intérêt de notre part, et cela va induire chez lui un investissement positif ».*

Steve veut bien me voir, avec sa mère.

Le petit bonhomme a pris quelques centimètres, mais a gardé son sombre regard planté sous sa mèche rebelle, ses joues rebondies se heurtent à l'aigreur de ses lèvres. Tout est décalé, il n'a pas droit à la légèreté de ses onze ans...Il ne veut plus jouer, ne peut plus aller au collège, sa détermination me stresse.

Pourvu que je puisse entendre, comprendre ce qu'il me dit.

---

<sup>49</sup> Eres, 1997 « Les soins psychiques confrontés aux ruptures du lien social »

Il fait tout pour me faire rentrer dans son univers, je le sais, mais le code est minimaliste,

Il crache sa voix en paroles dénichetées, définitives. Je comprends qu'il a été blessé, humilié, qu'il a dû se battre...

Ses mots, mouillés de larmes, deviennent inaudibles, la maman attend, figée dans un silence tendu tel un filet de sécurité.

Que c'est dur de devoir garder sa casquette de professionnelle quand l'humanité s'ébroue dans mon cœur !... J'ai envie de prendre l'enfant dans mes bras, de mêler ses larmes aux miennes, prisonnières de mes paupières, envie de...

A la niche, les émotions ! Je suis la psy, et je dois garder ma neutralité « bienveillante »,

La maman sort de son silence, elle dit que Steve est très inquiet pour le petit frère malade, il en parle tout le temps, il est allé le voir au service de néo-natalité à l'hôpital, il a très peur.

Sans doute, Steve se fait aussi beaucoup de soucis pour sa maman, il ne veut pas la laisser seule à la maison, il veut la protéger...

*Cette nécessité de surveiller l'adulte en souffrance se retrouve fréquemment dans la phobie scolaire, et peut être la cause d'une certaine forme d'absentéisme, très souvent mal interprétée par l'institution scolaire.*

La souffrance asphyxiante de ce petit garçon m'incite à lui dire que je pense qu'il a besoin d'être aidé, qu'il ne peut garder toutes ces peurs et ces angoisses pour lui tout seul.

Il est en dépression, il faudrait qu'il soit pris en charge au CMP.

Ça ne lui plaît pas, il ne veut pas parler à une autre personne.

Je m'entends dire des mots de pro, alors que je n'y crois pas :

« Steve, ce n'est pas ici que tu peux être suivi, tu n'es plus à l'école élémentaire, moi, je peux seulement t'écouter et t'aider à trouver un lieu où tu pourras être aidé, tout ce que tu vis te rend malade, ça s'appelle une phobie scolaire, une dépression..., ce n'est pas de ta faute, ni celle de tes parents, tu n'es pas responsable, et ce dont ta maman a le plus besoin, c'est que tu ailles bien et que tu retrouves le goût et le courage de retourner au collège... etc. »

Un « oui » murmuré sort de sa bouche, je lui propose alors de téléphoner au CMP pour qu'on leur donne un rendez-vous en urgence, un « oui » plus musclé consolide le premier.

Après leur départ, incapable de faire le compte -rendu à chaud de cet entretien, je sors fumer un clope, mes propres défenses sont attaquées...

Malgré mon appel et l'insistance de la mère, Steve ne sera reçu que plusieurs semaines plus tard, en urgence !...

Une thérapie est envisagée, les premières séances se passent bien, mais Steve ne veut toujours pas retourner au collège.

La veille, il prépare ses affaires, son sac, mais le matin, la maman ne parvient pas à le faire sortir de sa couette.

Parfois, il se lève, mais reste assis, comme une statue au bord du lit, s'enferme dans la chambre sans prendre son petit déjeuner.

Elle n'arrive pas à communiquer avec le pédopsychiatre, les rendez-vous sont très espacés et parfois annulés.

Steve finit par ne plus y aller...

Le bébé malade est décédé avant la lourde et délicate opération qui était programmée.

Le papa, sorti depuis plus d'un an de prison, vit dans la commune voisine et a retrouvé du travail.

Steve le voit régulièrement, mais d'après madame G., on ne peut pas attendre un soutien de sa part, il ne se rend pas compte, il n'est pas allé longtemps à l'école, et vu son histoire, il ne se sent pas le droit d'intervenir dans l'éducation des enfants.

Le temps passe, la maman garde le contact avec le principal et l'assistante sociale du collège, un internat est envisagé.

Steve refuse, il ne veut pas bouger, ne veut rien savoir, il se laisse aspirer par la fascination d'une dérive incontrôlable.

Il est vu dans la cité en compagnie d'enfants livrés à eux-mêmes ; quand sa mère s'absente, il erre sans but, elle craint qu'il fasse des bêtises, qu'il se laisse entraîner...

Elle est devenue grand-mère, elle a 37 ans...

Le jeune couple est provisoirement hébergé chez eux...

Que va devenir Steve ?

Interruption de cette écriture

## Echos du dehors

Hier, Carrefour, l'antre de la consommation.

Samedi du week-end de Pâques, nausée devant les étalages de cocottes, lapins et autres cloches en chocolat, j'ai failli me faire avoir par une gentille jeune fille qui était chargée d'appâter les naïfs de dernières minutes : avec la carte de fidélité :

« Pour l'achat de deux œufs flamme, le troisième gratuit »

Je demande quelques renseignements, elle se fait rabrouer par un « contrôleur »,

« Perds pas ton temps à bavasser, y a du monde »

Elle se défend : « C'est bon, je fais mon taf, les gens peuvent attendre ».

J'interviens :

« Elle répond à mes questions ! »

Pour lui éviter des ennuis, j'embarque les trois œufs flamme ridicules et inutiles...

Je croise alors un monsieur à l'allure modeste ; il est en train de se parler tout haut :

« Là, il y a des cocottes à un euro cinquante, sans marque, et ici, quasiment les mêmes à cinq euros dix, de la marque Carrefour : c'est vraiment dégueulasse.

Les premières sont fabriquées avec des produits de merde, pleins de graisse, totalement malsains, alors que ceux de la marque « Carrefour » (sic!), sont contrôlés et de bonne qualité... »

Il s'aperçoit que je l'écoute :

« Et savez-vous, madame que les cocottes dégueulasses à un euro vont être achetées par les pauvres, qui, comme tous les parents, veulent gâter leurs enfants.

Non seulement, ils sont pauvres, mais en plus, ils n'ont droit qu'à des produits de merde...C'est vraiment injuste ! »

Me sentant à son écoute, il poursuit :

« Je ne sais plus où on va, c'est de pire en pire, les gens ne peuvent plus se loger, on va finir sous la tente ! »

Ça me rassure que le péquin lambda puisse encore penser et faire preuve d'esprit critique et solidaire, y compris au sein de l'antre de la consommation.

On se console comme on peut !

Discrètement, je suis allée déposer les œufs ridicules...

## **Madame P. : les poupées gigognes**

Lorsque je la rencontre, un étrange sentiment s'empare de moi, que je n'arrive pas à définir...

Elle est sur la défensive, elle prend les devants en justifiant ses absences aux précédents rendez-vous.

Assise en suspens sur le bord de la chaise, son regard fuit le mien, elle est en colère contre l'institutrice qui lui dit que Chris a des problèmes, alors qu'il n'est qu'en moyenne section de maternelle.

Malgré sa surcharge pondérale et son visage déformé par l'anxiété, sa jeunesse jaillit à travers son regard, je suis émue par l'effort qu'elle fait pour se donner une image de mère responsable.

Elle sait que j'ai observé son fils en classe, mais elle semble tout faire pour m'empêcher de donner mon avis ; sa parole hachée, trébuchante, barre la mienne : elle sait qu'il y a un problème, mais tant que, moi la spécialiste, je ne l'aurai pas traduis en mots, il n'existe pas.

Il va falloir y aller doucement, prendre notre temps.

Je me détends, essayant d'analyser ce que je ressens, guettant le moment où une brèche dans son monologue m'autorisera à amorcer un dialogue.

Rassurée par mon attitude patiente, ponctuée de hochements de tête, d'onomatopées encourageantes, elle finit par se relâcher, et son visage, tout en rondeur, retrouve sa jeunesse dans un sourire candide, enfantin ; l'espace d'une fraction de seconde, la bouille confiante de Chris se superpose à celle de sa maman, je commence à entrevoir d'où vient l'étrangeté de mon sentiment.

Elle accepte de répondre à mes questions, ouf !

J'apprends qu'elle est née à Pessac, qu'elle a été scolarisée à l'école Jules Ferry...Et là, faisant un rapide calcul, je réalise que je l'ai vue, lorsqu'elle était en CM2, pour une orientation en SES (ex SEGPA) !

Elle dit ne pas s'en souvenir... mais je suis soulagée d'avoir découvert l'origine de mon malaise.

Je saisis mieux aussi l'extrême tension de cette jeune maman.

Se retrouver face à la psy qui avait participé à son orientation dans l'enseignement spécialisé quinze ans auparavant et retrouver cette même psy qui va forcément la juger dans son rôle de mère, évaluer son petit garçon...

Quelle situation inconfortable et humiliante !

Elle ne peut que nier, refouler ces tristes souvenirs.

Rien qu'à m'imaginer à sa place, je suis parcourue de frissons.

C'est important de penser qu'on pourrait être l'autre...

Bon, je n'insiste pas, respecter sa dignité et ses défenses pour avancer ; ma priorité, c'est Chris.

Elle parle de lui avec beaucoup de douceur ; à la maison, il est gentil, heureux de vivre, attentif à son petit frère, il cherche toujours à faire plaisir.

Elle et son mari se tiennent au courant des jeux éducatifs et des émissions TV qui sont conseillés pour le développement de l'enfant, ils ont même acheté un ordinateur aux Restos du Cœur...

Comme elle est malade (diabète sévère), elle est souvent hospitalisée, ce sont ses parents et le papa qui s'occupent des enfants ; ils ne manquent de rien.

A l'issue de cet entretien, elle accepte que son fils soit suivi par le RASED, elle va en parler avec son mari, et est d'accord pour qu'on se revoie régulièrement.

La semaine suivante, elle me guette à seize heures trente, son mari est d'accord, mais elle me bombarde de questions sur ce que sera le suivi. Encore une fois, quand je peux me faufiler dans le débordement de son angoisse, je tente de répondre avec précision et transparence afin de l'apaiser.

L'institutrice et la directrice se sentent harcelées par la présence permanente de cette maman. Elle a toujours quelque chose à dire, elle est méfiante, prête à se plaindre au moindre

Incident. Il me faut maintenant calmer l'énervement des collègues, afin que ça ne retombe pas sur Chris !

La rééducation se passe bien, il est coopérant et plein de bonne volonté, mais ses progrès sont lents et, en grande section, il est de nouveau signalé.

Nous conseillons donc à la maman de prendre rendez-vous au CMP, tout en poursuivant le suivi RASED.

Pour elle, c'est une catastrophe. Hors de question d'aller consulter : il a tout ce qu'il faut à la maison, leur vie est organisée autour des enfants, elle est équilibrée, s'il y a un problème, ça vient de l'école.

« Il est repéré, l'institutrice de l'an dernier l'a désigné à sa collègue...

C'est le bouc émissaire. »

Elle nous a écoutées, elle a accepté l'aide du RASED, de son côté, elle fait tout ce qu'elle peut, et maintenant, on vient lui dire qu'il y a encore des problèmes, elle est en colère, elle lutte contre la peur, l'angoisse...

A la fin de l'année scolaire se pose la question du CP... Un bilan devient nécessaire pour l'aide à l'orientation scolaire : maintien en maternelle ?

CP d'adaptation ?

CP ?

Je crains le pire, comment madame va-t-elle accepter ce questionnement ?

Entre temps, Mike, le petit frère est entré en petite section, ça se passe plutôt bien, et un nouveau bébé est en route. La maman est fatiguée, elle admet que Chris parle mal, et elle a peur pour le CP, mais, sinon, elle le trouve très dégourdi, très autonome, à la maison, il se débrouille pour plein de choses, le week-end, ils jouent tous ensemble et il est performant à l'ordinateur.

Il est content d'avoir une petite sœur et aide sa maman à préparer sa venue.

Je l'écoute, et, une fois de plus je guette la brèche qui me permettra de lui proposer le projet de bilan psy pour son petit garçon.

Ce ne devrait pas être difficile, je sens qu'elle me fait confiance, nous avons toujours tout fait ensemble.

Je commence aussi à m'habituer à son angoisse, à m'en distancier.

Voilà, elle accepte le bilan, mais il est hors de question qu'il n'aille pas au CP...

Christian est ravi de participer, il me pose plein de questions et se montre très curieux.

Très à l'aise, il est d'accord pour tout, mais son empressement et sa présence envahissante m'évoquent sa maman ; comme pour elle, sa lutte contre l'angoisse passe par le remplissage, éviter de laisser la place à l'autre, l'étranger menaçant la cohésion familiale.

Mon impression se confirme au cours de la passation.

Il faut qu'il réponde à tout, et très vite.

Intolérance au vide, il lui faut montrer qu'il sait, qu'il est un bon garçon, qu'il me fait plaisir pour, en ricochet, faire plaisir à sa maman.

Cette attitude génère des réponses et réalisations incohérentes, ça ne le gêne pas : ce qui est important pour lui, c'est de répondre, pas de réussir, il fait pour faire, sans latence, sans espace pour le travail de la pensée, l'élaboration mentale.

Il me fait penser à cette expression qui m'a toujours glacée : « il est sage comme une image ».

Christian n'existe que dans le désir de sa mère, être ce qu'elle attend de lui, ce qu'elle a mis d'elle, en lui...

Ça s'appelle un « faux self », c'est comme un fantôme, on ne voit que le grand drap blanc, silhouette agitée de mouvements flottants par une présence indistincte à l'intérieur.

Mais qui donc se cache sous cette forme sans âge, sans sexe ?

J'essaye de faire parler, dessiner mon petit Casper. Il s'amuse beaucoup, son sourire confiant me rassure et m'invite à chasser mon malaise.

Mais son discours, plaqué et factuel, son dessin normatif, dévitalisé, renforcent les éléments déjà observés.

Christian reste camouflé, hors d'atteinte pour le monde extérieur et je crains qu'il reste hermétique au désir d'apprendre...

Evidemment, je suis consciente de la fragilité de mon pronostic, que je garde pour moi.

Mais ça me permet d'être en accord avec la maman sur l'inutilité d'un maintien en maternelle.

Son fils n'est pas immature, mais il semble ne pas avoir compris ce que l'école attend de lui, et surtout, ce qu'elle peut lui apporter, pour grandir et devenir autonome.

Madame P. s'étonne : chez eux, il aide, cherche tout ce qui peut lui rendre service, comme pour la soulager et lui éviter de se fatiguer...

Il adore les jeux éducatifs, l'ordinateur. Le week-end, avec le papa, ils jouent aux cartes ou à des jeux de société...

Une pensée me travaille depuis quelque temps et, bingo ! sans avoir à poser des questions gênantes, madame me dévoile, sans le vouloir (?...), l'illettrisme de son mari.

Comme dans les enquêtes policières, je tiens un indice, une piste que je m'empresse de classer dans ma tête.

Elle m'explique que son mari est en guerre contre l'école, il a eu beaucoup de problèmes et ne veut plus y remettre les pieds.

« C'est pour ça qu'il ne vient jamais avec moi, mais il veut que son fils apprenne, ne soit pas comme lui.

Encore cette injonction contradictoire qui vient entraver le désir de l'enfant :

« Réussis, ne fais pas comme moi, mais ne me dépasse pas »

Je repense aux propos de Chris, empreints d'idéalisation à l'égard de son père : vigile de nuit dans une société privée, les chiens, bricoleur, il sait tout réparer...

« Mon papa c'est le plus fort... »

La maman finit par accepter l'idée de consulter pour aider son fils à aborder le CP dans de bonnes conditions, pour qu'il comprenne mieux ce qu'il fait à l'école.

Au RASED, l'aide s'orientera vers une remédiation pédagogique.

A la rentrée, le bon sourire et le beau cartable tout neuf ne font pas illusion longtemps.

Le CMP et le RASED accompagnent l'enfant, mais les résultats ne suivent pas.

L'enseignante est déconcertée par cet enfant volontaire et sociable, qui semble ne pas se rendre compte de ses difficultés.

Il se montre avide de contact et a toujours quelque chose à raconter.

Les angoisses de la maman sont contagieuses, elle a toujours une bonne raison pour venir à l'école, et l'institutrice redoute l'heure de la sortie... Elle se sent harcelée, coupable de ne pas réussir à aider Chris.

Sans hostilité, sans agressivité, il est entré en résistance, c'est un rebelle, un opposant à la connaissance ; le moule dans lequel il ne risque rien lui convient parfaitement, puisque tout le monde est content de lui, il peut être aimé même sans savoir lire.

C'est à nous de respecter ce non savoir, de ne pas pathologiser ce qui est du domaine d'une souffrance due aux exigences de la société, de rester à l'écoute de la problématique de l'enfant en tournant le dos aux idéaux et impératifs de la norme.

Vouloir pour lui, tenter de briser ses résistances, n'est que du forçage intrusif qui n'aboutit qu'à radicaliser et à cristalliser ses défenses contre la culpabilité

Ainsi, Chris évite le conflit qui met en danger l'image du père. Ce dernier n'a pas eu besoin de savoir lire pour devenir un maître chien, qui protège, surveille, et veille sur sa petite famille.

Après un CP, un CP/CE1 d'adaptation, un CE1, notre petit résistant se retrouve en CE2...

Un nouveau bilan révèle le même fonctionnement cognitif, soutenu par une maîtrise très perceptible, du déni de savoir.

Cet enfant dépense une énergie coûteuse à contrôler, à inhiber sa mémoire, son potentiel.

L'enseignante spécialisée qui le suit depuis trois ans a perçu, de façon fugitive, des craquées, des insights révélateurs de l'existence d'une pensée active derrière le masque figé du petit garçon.

Un jour pendant une séance avec l'enseignante du RASED, après un échange sur les relations avec les parents, il dit :

« Moi, je saurai lire quand je serai grand comme mon papa »

Une autre fois, il écrit au tableau le mot « école » et le lit à haute voix, quand l'enseignante, stupéfaite, lui demande de répéter, il efface rapidement et répond :

« Je sais pas, je me suis trompé »...

Parfois, elle se met à espérer quand Chris réussit à associer deux syllabes, mais, à la séance suivante, il a tout oublié, rien ne semble s'imprimer, une vraie ardoise magique.

Son petit frère, Mike, qui lui ressemble comme une goutte d'eau, a dû être suivi par le RASED, mais ses difficultés se sont rapidement résorbées et il a pu apprendre à lire sans blocage.

Ouf, on a eu chaud.

Au cours des diverses équipes éducatives, auxquelles la maman participait très régulièrement, avec dans la poussette, sa petite dernière, nous tentions de mettre en commun nos points de vue, nos hypothèses, nos espoirs.

Comme chaque fois, madame P. nous décrivait les activités éducatives, le matériel, les jeux et DVD, dont les enfants étaient entourés.

Mais comment ces gens-là se débrouillent-ils ?

On peut les croiser, le samedi, tous les cinq, le caddie débordant de nourriture, de confiseries, de gâteaux et autres sucreries.

Ils sont bénéficiaires des Restos du Cœur, et se sont équipés en informatique grâce à cette association...

Madame court les braderies, les ventes de vêtements et de jouets organisées par le Secours Catholique, le Secours Populaire et autres associations.

La priorité, c'est les enfants, qu'ils ne souffrent pas de la pauvreté, qu'ils aient une autre vie que la leur...

A chacun ses réseaux !

A Caudéran, commune limitrophe, ce sont les sorties au musée, les séjours linguistiques, les vacances au ski, les cours de musique, d'escrime, d'équitation, etc.

Au quartier de la Maraigne, à Pessac, ce sont les associations caritatives, le centre social, l'entraide familiale et de voisinage, c'est une autre culture...

*Nos familles sont les héritières de la précarité, de la peur du lendemain, de l'échec scolaire, de la honte.*

*Elles veulent éviter ce parcours répétitif à leurs enfants, elles se sacrifient, musèlent leur dignité et se mêlent à la file silencieuses de leurs compagnons de galère...*

**Paroles de « sans voix » :**

*« La pauvreté, c'est avoir les mêmes rêves que tout le monde pour l'avenir, mais aucun moyen de les réaliser sur terre »*

*Ce qu'ils peuvent mettre en place pour fuir le cauchemar de la reproduction, c'est un système de débrouillardise, une connaissance des réseaux de solidarité, et une acrobatique gestion de leurs revenus.*

*Ce qu'ils apprennent, c'est à cacher leur dignité sous le mouchoir en papier, au fond de la poche ; ce n'est pas glorieux de dépendre des services sociaux, d'acheter des produits d'occasion, portés ou utilisés par les gens de la commune voisine, qui, eux les ont choisis, tout neufs, déposés avec soin par la vendeuse dans un coquet emballage...*

*Mais, leur fierté, c'est de pouvoir faire naître dans le regard de leurs enfants, la petite lumière du plaisir, c'est de les envoyer à l'école avec des vêtements propres, et les fournitures scolaires demandées par la maîtresse.*

**Paroles de « sans voix » :**

*« Nos enfants, ils ont de la chance d'aller à l'école, de pouvoir apprendre des choses. On espère tous qu'ils vont pouvoir réaliser leur rêve d'enfant »*

*Comme Jacques Brel, porte-parole de Don Quichotte, qui chante sa quête amoureuse :*

*« Rêver un impossible rêve,  
Rêver, même trop, même mal,  
Rêver jusqu'à la déchirure,  
Rêver, l'inaccessible étoile »*

*Eux, c'est la quête du bonheur dont ils rêvent pour leurs enfants...*

*Et Chris de la Maraigne, n'est pas Adrien de Caudéran...*

*Mais voilà, même quand la famille est unie, qu'elle est consciente des enjeux, qu'elle se sacrifie pour ses enfants, qu'elle coopère avec l'école, il y a encore, un obstacle redoutable qui brouille, occulte l'accès à l'aventure de la connaissance.*

*Bien sûr, il n'y a pas de fatalité, la réussite concerne aussi les enfants du Quart Monde, et beaucoup de nos meilleurs élèves de ZEP, sont issus de ce milieu.*

Dans le cas de la famille P, un trop plein d'angoisse, un écrasant sentiment de honte, un conflit sous jacent avec l'école, pèsent lourdement sur les frêles épaules de ce petit bonhomme : c'est l'aîné, c'est un garçon : il est porteur d'une charge fantasmatique qu'il ne peut assumer.

Il est captif des doubles liens noués par les projets manifestes, explicites et les projets latents, inconscients de sa famille.

Comment satisfaire ses besoins légitimes, sans être envahis par des angoisses latentes, dévorantes. La force du lien de loyauté à la saga scolaire de ses parents inhibe son propre désir, et le moule dans une apparence conforme, lisse et docile.

*L'enfant issu d'un milieu défavorisé, n'est pas seulement pauvre, c'est un enfant ancré dans une trajectoire identificatoire périlleuse.*

*Comme ceux issus des milieux aisés, il est confronté à ses imagos parentales, mais la différence, c'est que les siennes ne correspondent pas aux normes de la culture scolaire.*

*Ce qui lui est demandé, à l'école, c'est de s'adapter à un langage, à des attentes, à des codes, qui lui sont étrangers, et, la plupart du temps, menaçants pour ses représentations, ses identifications, et pour la construction de sa personnalité.*

*Ce qui signifie que, réussir à l'école, quand on est né précaire, nécessite beaucoup plus d'investissement, de volonté, et de compétences que quand on est né nanti...*

**Paroles de « sans voix » :**

*« Je n'ai pas de place pour faire mes devoirs... je dors avec mes trois frères, et on n'a pas de place pour ranger nos habits et nos affaires d'école... J'ai honte de dire où j'habite »...*

*Certaines familles, pour éviter d'être déconsidérées, prennent les devants et adoptent une attitude de toute-puissance, elles savent ce qui est bon pour leur enfant et s'opposent aux remarques de l'école, même si leur prétendu savoir n'est que leur droit à la dignité.*

## **Famille De M . : la « séduction »**

Encore une histoire transgénérationnelle...

Bryan est une miniature, harmonie et délicatesse de son physique, douceur de son regard.

Hélas, derrière cette apparence tranquille, se cache un fonctionnement psychique des plus confus : retard global, langagier, moteur, relationnel.

Souriant, heureux de vivre, il ne manifeste aucun malaise, aucune demande, comme si sa seule présence à l'école suffisait à ses besoins.

Il ne m'est signalé qu'en moyenne section, car, l'année précédente, l'absentéisme étant massif, les collègues avaient d'abord tenté de travailler avec la famille pour lui faire comprendre l'importance du rôle de l'école...

Ces démarches n'aboutissant pas, Bryan ne progresse pas, il vient en touriste, incapable de s'intégrer, de comprendre le sens de l'école et de nouer des relations.

Je finis par rencontrer la grand-mère à la sortie de la classe. Très méfiante, elle me fait comprendre que Bryan n'a aucun problème, mais que sa santé est fragile.

Il fait le bébé, surtout depuis la naissance de sa petite sœur, elle ne voit pas l'intérêt de mon intervention.

J'insiste pour qu'elle fasse part à sa fille de notre inquiétude, et que cette dernière vienne me voir.

Cette très jeune grand-mère me semble redoutable, mais incontournable, ça va être difficile de déverrouiller cette nouvelle situation...

Pas de nouvelle de la maman, encore moins du papa...

Les assistantes sociales demandent à nous rencontrer, elles interviennent auprès de cette famille depuis plusieurs années, sans résultat...

Leur discours est négatif, suspicieux.

Madame De M. serait une mythomane, une simulatrice.

Après la naissance de Bryan, le couple se sépare suite à de violents conflits.

L'enfant est élevé par la mère de madame pendant trois ans ; la vie de cette dernière, pendant cette période reste obscure, vit-elle chez ses parents ? vit-t elle seule ? vit-elle avec son compagnon ?

Une petite fille naît du même couple parental...

Madame récupère son fils, mais l'enfant est plus souvent chez sa grand-mère que chez lui.

Les assistantes sociales, très inquiètes pour Bryan, ont tenté de mettre en place une

AEMO A, sans succès.

Résistance de la famille qui fait bloc contre l'ASE.

D'après ces professionnelles, le père serait débordé par ces femmes, véritables mantes religieuses (le grand-père est inexistant).

D'origine maghrébine, beaucoup plus âgé que sa compagne, il semble avoir du mal à s'imposer en tant que père et chef de famille, sa situation professionnelle est instable et sa fragilité psychique induit un comportement addict à l'alcool.

A l'issue de cette réunion, est évoquée la question d'un signalement enfant en danger.

Je demande d'attendre ma rencontre avec la famille et les conclusions du bilan psy.

Effectivement, ce petit bonhomme est inquiétant, il me suit très facilement, sans aucune manifestation d'angoisse ou de méfiance.

Les résultats révèlent un retard global de développement, avec un langage lacunaire et des défauts articulatoires.

Vu ses conditions d'existence, je ne suis pas étonnée de ce constat, et je pense qu'avec un soutien massif et des prises en charge à caractère thérapeutique, il est possible de l'aider et de stimuler des compétences maintenues en hibernation depuis longtemps.

J'arrive enfin à voir la maman.

Je ne parviens pas à m'habituer au contraste évident entre la réalité physique et l'apparence des personnes qui vivent dans la pauvreté.

Les vingt deux ans de cette maman se lisent dans ses traits poupins, son regard pétillant, ses cheveux en bataille, lui conférant une allure juvénile, mais son corps lourd et fatigué, les cernes gris qui assombrissent l'ébène de ses yeux, m'évoquent une jeunesse usée, le poids d'une vie sans concession, sans joie.

*L'écrivain, dessinateur et peintre, John Berger explique que lorsqu'il dessine le visage de quelqu'un, il a la surprise de capter par le crayon ce que la vie a fait avec les traits d'un individu même jeune, ses lèvres, ses yeux, ses dents...on parvient à atteindre quelque chose d'essentiel dans l'évolution personnelle, intime, et profonde de la personne, c'est difficile à mettre en mots...*

*Je regrette de ne pas avoir ce talent !*

Dans la poussette, la petite fille dort tranquillement.

Madame De M. reconnaît que son fils manque souvent l'école ; il est fragile, il a une maladie « rare », qui nécessite un suivi médical régulier.

De plus, sa mère, qui s'en occupe souvent, est négligente, et le garde à la maison pour un oui, pour un non.

Il la mène en bateau et elle l'écoute, elle lui passe tout.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Bryan est si souvent chez la grand-mère, alors que Cynthia reste avec sa maman...

Elle me parle de travail, puis me dit que c'est Bryan qui veut rester chez sa mamie, parce qu'il y a la petite sœur de Madame, puis que c'est la grand-mère qui exige de s'occuper de l'enfant...Je la sens très mal à l'aise, très confuse.

En ce qui concerne le papa, le flou persiste. Il est là, enfin, pas toujours, il fait des déplacements, mais ça se passe bien entre lui et les enfants.

Il n'est pas sévère et joue beaucoup avec eux. Bryan est ravi de se promener avec son papa.

Je sens qu'elle me bluffe, mais je veux garder le lien et je me contente de l'écouter, sachant que j'aurai d'autres occasions de la revoir.

Elle est sous le contrôle de l'ASE, son but est de faire alliance avec moi, même en jouant la « séduction »...

*Comme dans l'histoire de la famille P. (page 35), ce terme de « séduction » est fréquemment employé par les professionnels pour qualifier les attitudes des mères à leur égard.*

*Or, ce type de « séduction », dans ce contexte de détresse et d'impuissance, est un mécanisme de défense pour lutter contre le rejet et les accusations dont elles sont la cible.*

*Elles tentent de se justifier, d'argumenter en leur faveur, de montrer qu'elles sont mères, même si les apparences sont contre elles.*

*Elles se battent contre un pouvoir institutionnel qui veut les dépouiller de leurs derniers droits.*

*Se pose-t-on les mêmes questions face à des mères culturellement et socialement reconnues, lorsqu'elles viennent excuser les absences, les défaillances de leur enfant ?*

*Et même si on a le sentiment d'être abusé, on mettra son mouchoir par-dessus et ça n'ira pas plus loin.*

*Alors qu'une mère en difficulté, déjà repérée, sera jugée, cataloguée de redoutable manipulatrice dont il faudra se méfier.*

*Chacun réagit avec son capital émotionnel, avec sa construction psychique : certaines femmes blessées par la vie se dévalorisent, courbent l'échine sous le poids de la honte, d'autres sont envahies par la haine et la colère, d'autres encore, plus solides, plus résistantes, sauront masquer leur faille en utilisant des artifices, en essayant de se faire reconnaître.*

La jeune Madame De M. fait partie de cette dernière catégorie, il va falloir faire avec, ne pas la braquer, tout en étant conscient de ces défenses.

Lorsque j'évoque le signalement en cours, elle reste sereine :

« C'est normal, nous avons vécu une période de crise et les assistantes sociales se sont inquiétées, mais maintenant, ça va mieux, tout est rentré dans l'ordre, nous n'avons pas besoin d'aide. Bryan a été perturbé, et il parle très mal, je vais m'en occuper et prendre rendez-vous au CMP. »

Comme je l'avais prévu, il n'y a eu aucune amélioration : absentéisme persistant, contact pris au CMP, mais sans suivi régulier.

L'éducatrice, mandatée par le juge, avait l'impression de travailler en terrain mouvant, la maman se disant toujours d'accord avec elle, trouvant d'excellentes raisons pour justifier les absences de Bryan, à l'école et au CMP.

Elle ne voyait jamais le père et, parfois, Bryan n'était pas au domicile quand elle venait le chercher.

*Pour les professionnels de ce service, l'exercice de leur fonction est rendu extrêmement difficile par leur manque de moyens et de temps.*

*Si la famille n'est pas là ou ne se présente pas au service, il peut y avoir plus d'un mois sans contact de proximité...*

*Ces mesures éducatives, tellement peu soutenues, tellement distendues, offrent aux familles hostiles la brèche idéale pour justifier leur absence de coopération.*

*Style : « Je ne vois pas souvent l'éducatrice,*

*ou, mon enfant ne veut pas la voir,*

*ou, quand elle me donne un rendez-vous, je ne suis pas disponible,*

*ou encore, elle est gentille, mais elle ne peut pas faire grand chose pour nous »...*

*C'est ce qui justifie les surprenantes et fréquentes « mains levées » prononcées par les juges...*

*A notre affolement, il nous est répondu : « l'absence de coopération de la famille ne permet pas à nos services d'exercer leur mission, la mesure ne peut être renouvelée, nous avons des piles de dossiers en attente...*

*Si vous remarquez de nouvelles carences ou des risques pour l'enfant, refaites un signalement ! »*

*Ben voyons, parfois, j'ai l'impression que la protection de l'enfant se réduit à des constats scrupuleusement consignés dans de beaux dossiers entassés sur des bureaux.*

*Quand je pense aux heures passées par les enseignants, les directeurs pour rédiger les notes d'information, pour rencontrer la famille afin de la tenir au courant, au temps consacré à recevoir les personnels chargé de l'EED (Evaluation enfant en danger), quand je pense à ce que représente pour un directeur de dire à une mère, un père :*

*« La loi nous oblige à signaler à l'Inspecteur d'Académie que vous êtes de mauvais parents, nous constatons que votre enfant est en danger, et, malgré toutes nos tentatives pour coopérer avec vous, rien ne change... »*

*Nous vous demandons de signer cette note d'information... »*

*(je caricature la forme, mais pas le fond !)*

*Voilà, ça fait aussi partie du boulot des enseignants, sale boulot !*

*Alors, comme ce sont loin d'être des brutes, qu'ils sont souvent pétris d'humanité, qu'ils connaissent l'enfant depuis longtemps, qu'ils savent les difficultés de la famille, ces notes d'information et leur lecture aux parents est un travail violent et douloureux : ils sont parents aussi et ce qui se joue est de l'ordre de la projection, de l'identification en miroir, des affects remontent qu'ils doivent contrôler, freiner pour rester professionnels...*

*Quelle formation ont-ils reçu pour affronter et assumer de telles situations ?*

*Pas de formation, pas de reconnaissance financière pour ce travail supplémentaire qu'ils exercent avec, pour tout savoir, leur conscience professionnelle, leur respect des personnes, leur amour des enfants.*

*Travailler plus pour... pouvoir se regarder dans son miroir sans rougir.*

*Savent-ils, ceux qui glosent sur la sécurité de l'emploi des fonctionnaires, qu'après ce genre d'exercice, il est très difficile de rentrer chez soi, de retrouver sa famille, ses amis, son quotidien.*

*On fait comme si, on écoute les siens raconter leur journée, on est même capable de leur répondre, de s'intéresser à leurs joies ou leurs soucis, mais nous on garde, on verrouille nos images, nos violentes émotions, notre culpabilité, ce n'est pas communicable, pas partageable.*

*On se couche avec ce fardeau qui pèse tellement qu'il fait fuir le sommeil.*

*Pourtant, en ces fins de journées, il n'y a que lui qui pourrait nous soulager.*

*L'oubli, la plongée dans le trou noir du néant.*

*La lucidité hallucinatoire de ces moments de veille perfide, nous laboure, nous persécute*

*« J'ai été trop dur (e), j'aurais du dire ceci, ou cela, comment ces pauvres gens vont-ils survivre à ce que je leur ai balancé, ne vont-ils pas se venger sur leur gamin ? Et pourtant, il faut protéger l'enfant, est-il réellement en danger ? »*

*Ça tourne en boucle dans la tête, on a peur du lendemain...Et ça, personne ne le sait, personne ne sait qu'un enseignant doit SAVOIR faire ça et l'assumer !*

Donc, main levée de la Mesure Educative pour Bryan.

Un maintien en maternelle est prononcé avec l'accord de la maman.

L'équipe éducative précédant la CCPE nous a enfin permis de rencontrer le papa.

Et là, grande surprise, ce monsieur nous semble très concerné par la scolarité de son fils, tout en étant parfaitement conscient de son retard, il se sent démuni, il reconnaît laisser à sa femme le choix de garde chez la grand-mère maternelle, en partie pour des raisons économiques.

Il est peu présent : travail au noir, déplacements fréquents. Lorsqu'il est là, il essaye de s'occuper de Bryan, de sortir avec lui.

A peine ose-t-il révéler que ces moments sont à négocier avec sa femme et sa belle-mère, elles ne lui font pas confiance.

Ses propos sont modérés, dénués d'agressivité, altérés par une pratique laborieuse de la langue française.

Sa femme paraît hostile à ce discours, et ne se gêne pas pour le contredire ;

Le conflit conjugal est palpable, dans un contexte de grande misère sociale.

Quelques semaines plus tard, au cours de la CCPE, la maman nous annonce qu'elle a mis son mari à la porte (alcool, violence)...

Elle ne manifeste aucune émotion, envisage sans angoisse l'avenir.

Nous lui conseillons de retourner rencontrer les assistantes sociales.

L'année suivante, Bryan est nettement plus à l'aise, plus investi, l'absentéisme s'est atténué, il est devenu sujet, acteur de sa scolarité.

La rééducatrice du RASED le trouve touchant, désireux de bien faire, conscient de ses difficultés et volontaire pour les surmonter.

Ce maintien semble bénéfique, d'autant que le suivi au CMP est plus régulier.

L'enfant parle de son père ; selon ses propos, il semble être présent au domicile ???

L'opacité du couple persiste, les assistantes sociales continuent à évoquer la roublardise de Madame qui manipulerait les services sociaux pour obtenir les prestations familiales de mère isolée...

Pour nous, ce qui compte, c'est que Bryan aille mieux, quand on n'a pas les moyens légaux de subvenir aux besoins de sa famille, quand on se sent épié, réduit à la condition

d'assisté, on a tendance à chercher des solutions alternatives, déviantes pour garder sa dignité.

Tout est bon pour éviter le placement de ses enfants, pour rester un parent responsable, même s'il faut contourner la loi.

Contre la « maltraitance sociale », la résilience utilise l'illégalité.

Non par choix, mais par nécessité.

## **Famille A. : la dignité**

Sofiane suivait la classe avec beaucoup de difficultés : lenteur, inhibition, défaut de confiance en lui.

Pris en charge par le RASED, il pouvait, en petit groupe, se montrer compétent et motivé.

Mais sa timidité, son manque d'estime de soi, altéraient le réinvestissement dans le grand groupe.

Malgré un bilan psychologique normal, bien que sous-évalué du fait de son inhibition, il est envisagé de l'orienter en classe de perfectionnement.

Sa maman, très présente à l'école, vit très mal cette proposition.

Je sais que l'un de ses aînés y a déjà été orienté et que ça s'est très mal passé.

Elle tient sa famille à bout de bras :

Le père, suite à un grave accident du travail, est en invalidité et a sombré dans une dépression chronique. Il est suivi en psychiatrie et est fréquemment hospitalisé.

Après avoir consulté son mari, elle refuse l'orientation en perfectionnement, espérant que son suivi au CMP finira par aider son fils.

Hélas, le retard scolaire se creuse, et à l'issue du CM2, Sofiane est proposé pour la SEGPA. Madame s'effondre, mais reconnaît que son fils n'a pas le niveau pour la sixième de collège.

C'est à ce moment que Fahim, le petit frère m'est signalé.

Il est en CP, et ne rentre pas dans les apprentissages. Le bilan psychologique révèle un potentiel intellectuel d'un bon niveau, freiné par une retenue et une mauvaise image de lui.

La maman donne son accord pour le suivi RASED et prend rendez-vous au CMP.

Après un maintien CP et les diverses prises en charge, Fahim parvient à apprendre à lire.

C'est un petit garçon sérieux, motivé. Il aime l'école, mais reste introverti, dévoré par la honte.

Il se cache, n'aime pas son physique : comme Sofiane, il présente un certain embonpoint, stigmate de l'enfant pauvre, qui le complexe et l'expose aux railleries de ses camarades.

A force de volonté et d'investissement, ses résultats sont satisfaisants, il peut rentrer au collège.

La maman est fière de lui, d'autant qu'à la maison, son comportement est irréprochable : il ne traîne pas dehors, il est attentif aux autres et toujours prêt à aider.

Dalila, sa petite sœur, alerte sa maîtresse dès la moyenne section de maternelle.

Comme chez ses frères, l'inhibition est massive. Petite fille farouche et craintive, elle s'isole, et ne participe pas.

Elle reste dans les coins jeux ; la maîtresse doit aller la chercher pour les temps de regroupement et pour les ateliers.

Docile, elle suit, mais elle est ailleurs.

Comprend-elle ?

Elle ne parle pas, sauf lorsqu'elle est seule, un jargon incompréhensible anime ses échanges avec les poupées.

La maman, toujours disponible, malgré ses soucis et ses propres problèmes de santé, nous suit dans nos propositions. A la maison, Dalila joue le bébé, elle est très passive, pleure beaucoup et ne parle pas plus l'arabe que le français.

Dalila va être suivie par le RASED et par le CMP.

Pour cette enfant, notre partenariat sera régulier et productif, nos échanges convergents sont cohérents.

Dalila n'est pas dans le refus, mais dans une sorte de repli, comme pour se mettre à l'abri du risque de grandir, de s'affronter à un monde trop difficile.

Madame A. se démène pour assurer la survie de sa grande famille, les Restos du Cœur, le Secours Catholique, les braderies, elle se débrouille.

Elle est discrète, effacée, elle ne se plaint pas, c'est tout à fait par hasard que j'apprends qu'elle est devenue médiatrice d'une association auprès des habitants.

Après deux CP, Dalila est en CE1 ; Madame nous annonce alors qu'elle est de nouveau enceinte !

C'est le destin !

Cette grossesse, étant donné son âge et son diabète, présente des risques sérieux.

Cependant, malgré ses fréquents séjours à l'hôpital et sa grande fatigue, elle arrive à assurer les suivis de l'enfant.

Je ne sais pas comment elle se débrouille !

Aussitôt après son accouchement, elle passe à l'école pour voir l'institutrice de Dalila.

Je suis émue, admirative et je ne peux m'empêcher de lui exprimer ce que je ressens.

Elle est extrêmement gênée, elle ne comprend pas...

Ce qu'elle fait est naturel, elle se bat pour sa famille, pour que ses enfants s'en sortent, elle n'a pas le choix. Son mari la soutient moralement, mais il ne peut pas se déplacer, c'est à elle de faire les démarches, d'assurer les rendez-vous, etc.

La limpidité de son regard, l'authenticité de son engagement me touchent profondément.

« Mère Courage » !

Quelques années plus tard, je la revois, alors que Dalila est en CM2 et sa dernière fille en maternelle.

Dalila, malgré sa lenteur a fini par acquérir suffisamment de compétences et d'aisance pour que son enseignante la propose pour la sixième.

Elle s'est épanouie, et est devenue une vraie pipelette.

Curieusement, c'est en français qu'elle se débrouille le mieux.

L'orthophoniste qui l'a suivie, a su l'accompagner, la soutenir au cours d'une prise en charge tant relationnelle que technique.

Elle s'est ouverte, a pris confiance en elle, au point de progresser en langage et en lecture.

Une fois l'inhibition levée, son imaginaire a pu se révéler dans des expressions écrites riches et créatives.

Je gardais pour moi les conclusions de son bilan psychologique au pronostic alarmiste, je me souviens qu'à l'époque, j'étais inquiète et bien peu optimiste.

Il est vrai qu'elle ne parlait quasiment pas et était incapable de se concentrer. J'avais dû être patiente et étayante pour obtenir un minimum de résultats.

*Une fois de plus, l'évolution de cette enfant apporte la preuve que les tests reflètent un fonctionnement psychique qui n'est valide qu'à un moment de la vie, il n'est pas fixé et peut fluctuer, dans un sens ou dans l'autre selon le contexte.*

Donc, lorsque madame A. vient me voir pour faire le point avant la fin de l'année, je la sens fière, mais inquiète pour le collègue.

Elle craint que sa fille n'y trouve pas l'attention et le soutien dont elle a bénéficié à l'école élémentaire, et qu'elle se laisse entraîner à faire des bêtises.

Je me permets de m'étonner de ses angoisses, elle qui a toujours été confiante et à l'écoute de sa fille et des enseignants.

Ses yeux se remplissent de larmes, elle me paraît soudain épuisée et perdue.

Elle me dit qu'elle n'en peut plus, qu'elle a d'énormes soucis avec ses aînés.

Khalid, qui suivait des études après son bac a fait un épisode délirant à la suite d'une garde à vue.

Il aurait subi un contrôle d'identité. N'ayant pas ses papiers sur lui, il s'est affolé quand les policiers l'ont embarqué au poste.

Comme ces derniers ne voulaient pas contacter sa famille, il a « pété » un câble, s'est mis à hurler, à se jeter la tête contre les murs, à balancer tout ce qui se trouvait à sa portée.

Quand sa mère a pu le récupérer, il était mutique, le regard hagard ; son visage était couvert d'ecchymoses et il avait du mal à marcher.

De retour chez lui, il s'enferma dans sa chambre et s'abîma dans un silence abyssal.

Le diagnostic tomba comme un couperet : épisode psychotique consécutif à un choc violent.

Hospitalisation, traitement psychiatrique, interruption des études.

Madame a porté plainte, mais quand on est : femme, arabe, portant le foulard et maîtrisant maladroitement la langue française, il faut être particulièrement tenace et courageux pour surmonter le mépris, l'hostilité de l'administration et de ses divers interlocuteurs !

Madame ne lâche pas, elle se bat pour réhabiliter l'honneur de son fils, le sien, celui de sa famille.

Son mari a rechuté et a dû être de nouveau hospitalisé.

Il n'a pas supporté de ne pouvoir assumer son rôle de chef de famille...

Quant à Sofiane, adolescent fragile et ombrageux, il s'est mis à régresser, à fuguer, à refuser de retourner au collège.

Elle passait des heures à le chercher, craignant qu'il ne se fasse entraîner par des voyous.

Après une tentative de suicide, il fut lui aussi remis entre les mains des psy qui conclurent que la maladie de son frère l'avait traumatisé.

Madame me dit que les deux frères étaient très proches, que Khalid était un dieu pour Sofiane. Il le protégeait, le rassurait, l'aidait à faire ses devoirs.

Sofiane s'est senti abandonné ; son frère, si solide, si brillant n'était plus qu'une loque.

Un père malade et diminué, un grand frère déchu, ses images identificatoires étaient définitivement détruites.

*Mais comment fait-elle pour tenir ?*

*Comment fait-elle pour porter cette famille ?*

*Comment fait-elle pour ne pas s'effondrer ?*

*Je me sens ridicule, les mots me fuient, minables, vides...*

Les années passent, j'anime maintenant un lieu de paroles « Le Café des Parents » au Centre Social du quartier.

J'y retrouve Madame A., elle y assiste régulièrement.

Un jour, les échanges et discussions ont été tellement denses que je n'ai pas eu à intervenir, ni à contenir.

Je suis gênée, je me dis que ces personnes n'ont pas besoin de moi, que je ne sers pas à grand chose.

A la fin de la séance, j'exprime mon sentiment d'inutilité :

Madame A. se tourne alors vers moi :

« On a besoin de vous, votre présence, même silencieuse, nous fait exister, donne de la valeur à ce lieu, parce que vous nous écoutez, c'est beaucoup pour nous. Vous donnez de votre temps. »

Ça m'évoque ce que les mamans du lieu d'accueil de la maternelle Ronsard disaient :

« Ici, on n'a pas peur de parler, on se sent respectées, valorisées..., il n'y a pas de jugement, ça nous fait grandir. »

J'avais été très émue; moi aussi, ces mamans me faisaient grandir...

Et voilà, c'est justement cette madame A. qui prononce ces mots, alors qu'à côté d'elle, je me sens si petite...

Ces femmes ne savent pas ce qu'elles valent, elles se déprécient du fait de leur situation sociale, de leur existence condamnée à la quête de la survie, de leur manque d'instruction.

Je voudrais leur rendre hommage, leur dire combien j'admire leur courage, leur intelligence, leur débrouillardise, leur dignité.

Et ce que je leur dois de connaissances, de savoirs partagés, d'humanité.

Je demande à cette maman des nouvelles des enfants : ça va bien pour Dalila, elle a pu être admise dans le collège où une certaine mixité sociale autorise un climat plus serein et plus rassurant pour les parents.

Elle est en cinquième et ses résultats sont corrects.

Fahim est au lycée, il prépare un bac professionnel, il est toujours sérieux, ne traîne pas, il rentre directement et travaille.

« Lui et Dalila sont gentils, ils m'aident, s'occupent de leur petite sœur...ils écoutent leur père... »

Khalid va mieux, il est sous surveillance de l'hôpital et prend un traitement qui le stabilise.

Il a pu reprendre une formation et il cherche du travail.

Quant à Sofiane, il vit dans un foyer pour jeunes dépendants, il est à la COTOREP et a un emploi protégé.

Son mari est toujours suivi, mais il est plus apaisé, moins angoissé pour les enfants.

Sa fille aînée est mariée, et maman d'une petite fille

Elle va régulièrement à l'hôpital pour ses fils et son mari, court entre les rendez-vous auprès des assistantes sociales, de la mairie et autres administrations, et remplit frigo et placards pour toute la famille.

Et tout ça, sans voiture...

Pour la première fois, à l'occasion du huit mars, fête des femmes à Pessac, elle avait mis du khôl et du rouge à lèvres, elle avait enfin pris du temps pour elle !...

Ces femmes m'apprennent beaucoup...

# Les difficultés des professionnels

---

## Connaissance du Quart Monde

Les structures de soins psy, comme l'école, doivent s'adapter à ces quartiers, de façon à pouvoir travailler avec la demande camouflée sous la plainte manifeste.

Les structures de soins ambulatoires, comme les SESSAD répondent en partie à cette souffrance bâillonnée, en collaborant avec l'éducation nationale, en se déplaçant dans les familles et dans les écoles.

Malheureusement, ses services sont saturés et en nombre très insuffisant.

Quant aux CMP, ils souffrent aussi de l'effet répulsif de ces banlieues, et même quand les postes existent, ils ont du mal à être pourvus.

La pratique des professionnels du soin psy est bien souvent inadéquate au public bigarré et malmené que l'école leur envoie.

Notre partenariat souffre d'une méfiance réciproque : ils nous reprochent notre manière de leur adresser les familles.

En effet, la plupart du temps, les parents disent qu'ils viennent de la part de l'enseignant (occultant bien souvent qu'ils ont eu un entretien avec la psychologue scolaire), mettant en avant les troubles d'apprentissage, de langage, de lecture, etc.

Malgré mon accompagnement et mes explications concernant le fonctionnement du centre, la demande reste essentiellement instrumentale et le CMP dit ne pas pouvoir travailler avec les enfants dans ces conditions : les parents émettent de sévères résistances lorsqu'on leur propose un rendez-vous avec le pédopsychiatre ou avec le psychothérapeute.

Aussi, leur irrégularité, les rendez-vous manqués, souvent non excusés, leur méfiance, rendent le soin très aléatoire et les prises en charge difficiles.

Familles instables ?

Familles irresponsables ?

Familles inaccessibles à tout travail psychique ?

« C'est aux parents de se responsabiliser, l'école en fait trop, elle est trop directive et se permet même parfois de poser des diagnostics !

Quand ils demandent un rendez-vous, c'est parce que l'école leur a conseillé.

Ils attendent un miracle, et si notre réponse ne correspond pas à leur demande immédiate, ils ne comprennent pas et ne reviennent pas.

Nous travaillons avec « la demande »...

La sacro-sainte « demande » !

Quel sens a-t-elle pour ces familles qui vivent au jour le jour, qui gèrent le quotidien dans l'urgence, qui se sentent démunies, déconsidérées, coupables ?

La réflexion de Joseph Rouzel, éducateur, formateur, psychanalyste, s'inscrit dans le même registre :

« Dans le travail social, on dit que les gens sont aujourd'hui souvent « sans demande », c'est vrai, mais ils ne sont pas sans faire appel ! Ce n'est pas la même chose de demander, car la demande implique déjà que le sujet assume à l'intérieur de lui-même la question qu'il se pose, alors que, quand il fait appel, il crie éventuellement fort, mais c'est surtout pour que quelqu'un d'autre vienne lui régler la question qu'il ne veut, (ne peut) faire sienne.

Il y a néanmoins quelque chose de commun entre la demande et l'appel, c'est que c'est nous qui sommes le lieu de l'adresse.

La question devient alors celle-ci : étant le lieu d'adresse de l'appel, comment le transformer en demande ? C'est nous qui devons désormais faire ce travail.

Puisque de plus en plus de gens, non reconnus et en souffrance de ne pas l'être, ne peuvent plus s'adresser à l'instance collective, ils nous font des appels de plus en plus nombreux, raison pour laquelle on voit augmenter considérablement une psychiatrie psychomédico-sociale. »

Pour les familles du Quart Monde, ce conseil de soin est d'autant plus cruel qu'elles se sentent responsables de ne pouvoir apporter à leur enfant le confort et le bien-être matériel dont leurs faibles moyens les privent.

Ils sont de mauvais parents, ils se sentent honteux et défailants, mais, paradoxalement, savent qu'ils ne sont pas totalement responsables de leur situation sociale, d'où cet appel, cette plainte, qui ne peut être une demande.

A propos de la réponse soignante adaptée à la souffrance psychique née de l'exclusion, Marcel Sassolas<sup>50</sup> insiste sur « la nécessité de démentir les fantasmes d'abandon et de non-reconnaissance qui vont amener le patient à ne pas tenir ses engagements envers le soignant..., par exemple en s'absentant sans prévenir. Par des appels téléphoniques, des courriers, parfois même des visites à domicile, ce soignant aura à apporter des preuves de son investissement à l'égard de cette personne et du projet

---

<sup>50</sup> Eres, 1997 « Les soins psychiques confrontés aux ruptures du lien social »

thérapeutique proposé. En accompagnant, le moment venu, ces témoignages agis de notre reconnaissance du sujet de paroles cherchant à donner du sens à ces absences et à nos réponses agies ».

D'autre part, ces professionnels nous reprochent implicitement « notre exigence », notre manque de respect pour l'enfant, notre rigidité.

Ils ont le sentiment que notre priorité est les résultats scolaires au détriment de l'épanouissement de l'enfant.

Que notre préoccupation est l'orientation scolaire, le rejet des élèves non conformes.

Quant à l'école, elle a l'impression de n'être pas reconnue par les thérapeutes, elle souffre du manque d'échange, de collaboration, de partage d'informations.

Elle ne sait pas si l'enfant est effectivement suivi, ce qui parasite l'action du RASED.

Le CMP nous renvoie sur la famille, mais justement, ce genre de familles est sur la défensive et adopte des comportements de fuite, soit elles ne se présentent pas à l'école, soit elles nous donnent des réponses floues, évasives, du style :

« J'ai oublié le rendez-vous »

« Vous m'aviez dit que mon fils avait besoin d'orthophonie, et ils m'ont donné un rendez-vous avec un psychiatre, j'irai pas, il est pas fou »

« Ils me posent plein de questions sur ma vie, mes parents, ma scolarité, c'est n'importe quoi ! Ça les regarde pas, je veux qu'ils s'occupent de mon enfant »

« Ils changent sans arrêt de thérapeutes »

« Ils sont souvent absents »

« Ce suivi, c'est du bidon, il ne voit son thérapeute qu'une fois par mois »

« Mon enfant perd son temps, ils ne le font que jouer ! »

Les choses se sont raidies petit à petit autour des nouvelles réglementations, et le sacro-saint secret professionnel est devenu un bunker.

Il n'est partageable qu'avec le médecin scolaire !

La médicalisation des troubles scolaires et comportementaux avance à grand pas...

L'époque est révolue où le pédopsychiatre se déplaçait à l'école pour me rencontrer avec le directeur, l'enseignant, l'enfant et son père, ou sa mère ou les deux.

Nous avions des échanges téléphoniques, des rencontres, des synthèses, en accord avec la famille et l'enfant.

Ce type de rencontre nous aidait et nous permettait d'ajuster notre regard sur l'enfant, le secret était partagé et chacun repartait avec plus de tolérance et de confiance.

Les parents étaient rassurés de ce partenariat et l'enfant sécurisé de l'intérêt que nous lui portions.

Les temps changent, la notion de secret professionnel est devenue, sous l'emprise de toujours plus de contrôle sécuritaire, un interdit de partage et de partenariat.

Ces familles souffrent de dévalorisation, d'un mal-être profond que les difficultés matérielles, quotidiennes recouvrent en les obligeant à vivre dans un présent tyrannique et oppressant.

Penser à soi, à ses angoisses, c'est un luxe qu'elles ne se donnent pas le droit de prendre en compte, il y a des urgences de l'ordre de la survie qui leur « prennent la tête » et inhibent les besoins intrapsychiques.

Cet ancrage dans la vie au jour le jour, dans cette réalité insécurisante, génère des comportements qui peuvent sembler nocifs pour les enfants, et on peut se dire, si on ne se donne pas les moyens de comprendre, qu'il s'agit de maltraitance, de carences éducatives, etc.

Ainsi, une assistante sociale est dépêchée au domicile d'une famille, suite à un absentéisme récurrent des enfants : lorsqu'elle arrive chez eux, en plein milieu de journée, la caravane dans laquelle ils vivent est enfermée dans le silence, rideaux tirés.

Devant sa surprise, le père lui explique qu'il n'a pas les moyens d'assurer à sa famille deux repas par jour, ni de fournir le chauffage et l'électricité. Aussi, la seule solution qu'il ait trouvée pour empêcher d'éprouver la faim et le froid, était de prolonger les temps de sommeil...

Peut-on reprocher à ce père de ne pas s'occuper de ses enfants ?

D'autre part, ces familles, conscientes des problèmes que leurs enfants rencontrent à l'école, se sentent coupables, même si elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour les protéger, et vivent dans la hantise du placement.

Aussi ont-elles tendance à éviter de rencontrer les enseignants, ce qui induit chez ces derniers, le sentiment que ces parents ne suivent pas leurs enfants.

Alors, quand il leur est conseillé de prendre rendez-vous avec l'assistante sociale, ou au CMP, il est clair que la résistance est le seul moyen de se protéger de la menace de placement.

La honte, la peur, l'angoisse et la culpabilité les paralysent et génèrent des comportements qui se retournent contre eux.

Les professionnels ne savent pas voir, ne peuvent pas comprendre, ils n'ont pas été formés à la connaissance des plus pauvres, d'autant que la très grande majorité d'entre eux, est issue des couches moyennes, ou supérieure de la population.

Si bien que ces conduites de protection se retournent contre ces familles.

Combien de fois ai-je entendu :

« Cet enfant n'est changé qu'une fois par semaine, c'est quand même incroyable, le mardi, il est déjà tout sale et quand il commence à faire chaud, il sent la transpiration... »

Quand on vit dans un F3 ou même dans un F4, avec cinq enfants ou plus, comment penser que les lessives peuvent tourner tous les jours : le linge suspendu au-dessus de la baignoire, (quand l'appartement en est pourvu !) ne peut sécher en une nuit.

Les appartements sont insalubres, les petites salles de bain ne sont pas aérées et très humides.

Je me souviens d'une famille d'origine malienne dont les enfants étaient suivis par le RASED.

A la suite d'un entretien, cette famille avait beaucoup insisté pour nous montrer l'état de leur logement.

Il s'agissait d'une famille polygame, dix neuf personnes partageaient le F4.

Les mamans nous expliquaient qu'elles avaient demandé depuis plusieurs années un appartement plus grand et elles tenaient à nous prendre à témoin.

Je n'oublierai jamais la colère et la révolte ressenties lors de cette visite :

L'appartement était au rez-de-chaussée, la salle de bain n'était qu'un minuscule cabinet de toilette avec douche, sans fenêtre, la cuisine, toute en longueur, était occupée par un grand congélateur, de gros sacs de riz, de farine, de légumes secs s'entassaient sous la fenêtre, la salle à vivre, sans mobilier, était entourée de banquettes, quant aux trois petites chambres, les lits étaient envahis par des couches de couvertures et d'édredons. Celle qui donnait sur la rue était dans l'obscurité, la fenêtre obturée par des planches, les carreaux ayant été brisés à la suite de jets de projectiles lancés de l'extérieur, et la famille attendait, depuis des mois que le service des HLM viennent les remplacer...

Les mamans nous montrent les traces d'humidité au plafond, la tapisserie qui part en lambeaux. Elles ne pouvaient ouvrir les volets, car étant au rez-de-chaussée, c'était très imprudent.

Cette visite fut pour moi, une révélation, quant à ma collègue qui prenait en charge une des petites filles, elle était bouleversée :

« Tu te rends compte, je ne cesse de répéter à Fatou, que, quand elle rentre de l'école, elle doit s'installer sur la table pour faire ses leçons, avec ses cahiers et ses livres...elle ne m'a jamais dit qu'il n'y avait ni table, ni chaise chez elle, je me sens nulle... »

Cette petite fille était trop fière, ou trop honteuse pour révéler le dénuement dans lequel elle et les siens vivaient.

Alors bien sûr, on va me dire que la polygamie ne fait pas partie de notre culture, que les appartements ne sont pas adaptés à de si grandes familles...etc.

Sans doute, mais les enfants sont nos élèves et ils ont le droit d'apprendre comme tous les autres élèves, et savoir ce qu'ils vivent permet le recul nécessaire pour appréhender leur quotidien avec objectivité.

Le changement de regard ne se fait pas tout seul, il faut une formation, une ouverture intellectuelle pour accueillir sans jugement, sans stigmatisation ce qui nous choque, et suscite des réactions négatives, dépréciatives parce qu'elles nous paraissent aller à l'encontre du bien-être des enfants.

On parle surtout des familles défavorisées qui doivent apprendre les codes de l'école, se familiariser avec les normes, les repères pour que leurs enfants se sentent plus à l'aise.

C'est indéniable, mais, cela signifie aussi que si ces codes leur sont flous, opaques, c'est qu'ils ne sont pas pensés pour eux, et que c'est une faille de l'école républicaine.

Si on prône l'ouverture de l'école aux parents pour une plus grande cohérence des projets éducatifs et pour atténuer les écarts sociocognitifs, générateurs de la difficulté scolaire, il faut avant tout ouvrir les yeux des enseignants sur la culture des plus pauvres.

Les choix de formations interculturelles, par les professionnels m'évoquent un désir d'évasion, une curiosité touristique...

La découverte des modèles et pratiques des familles d'origine migrante, serait une sorte de sésame magique qui les guiderait vers des méthodes adaptées pour faire réussir les enfants.

Se pose-t-on les mêmes questions dans les lycées internationaux, établissements prestigieux qui scolarisent les fils et filles des hauts fonctionnaires de tous les continents ?

Les familles françaises ambitionnent d'y inscrire les leurs, mais la sélection y est féroce.

Non seulement, ces enfants d'immigrés de luxe sont, en partie, en réussite scolaire, mais ils attirent les autochtones !

Au-delà de leurs origines culturelles, ce qui unit ces jeunes, c'est leur origine sociale, leur modèle éducatif enraciné dans l'aisance, le bien-être matériel, l'environnement protégé.

Et ce qui unit nos élèves de ZEP, quelque soit leur origine ethnique, c'est la culture du Quart Monde.

C'est en intégrant la composante socio-économique comme cause essentielle de la marginalisation de ces familles, quelque soit leur trajectoire, leur origine culturelle, que le positionnement des professionnels, sera plus juste et plus opérant.

Ces familles sont particulièrement vulnérables à la complexité contextuelle, elles bénéficient d'un capital social très faible, ne pouvant pas toujours mobiliser de réseau en cas de problèmes, elles sont marquées par l'isolement, le repli, elles souffrent d'une forme d'« impuissance sociale » :

- absence de réseau relationnel valorisant,
- apparente « surdité » aux informations et aux propositions mises à leur disposition pour aborder et gérer les difficultés du quotidien :

« On n'est pas capables »

« Je veux pas d'ennuis »

« On va m'enlever mes enfants », etc.

Ces attitudes – injustement qualifiées de démissionnaires-- entraînent la déconsidération sociale qui attaque la construction des identifications dont l'enfant a besoin pour grandir, elle fragilise leur estime de soi, rend illusoire leur mobilisation scolaire et sociale.

De même qu'on ne naît pas parent, mais qu'on le devient, « la parentalité » n'est pas une donnée, elle naît de ce que l'enfant porte du parent.

Etre parent, c'est une construction psychique à partir de sa propre enfance et de sa relation à ses propres parents.

C'est en formant les professionnels à la connaissance de ce que vivent les familles qui subissent la misère et la précarité, que l'aide à la « parentalité » pourra s'enraciner dans les dispositifs transversaux.

Les familles du Quart Monde, tout en se méfiant des jugements intrusifs, sont les premières à souhaiter que les enseignants cherchent à mieux connaître l'enfant et ses parents, et, parfois à connaître leurs conditions de vie.

Elles apprécient quand les enseignants se donnent les moyens d'une telle démarche.

Cette reconnaissance leur redonne le sentiment d'identité que la pauvreté s'obstine à broyer.

L'effet miroir agit alors comme une restauration, une revalorisation.

Au cours des Universités Populaires du Quart Monde, les enseignants aussi réclament une formation à la connaissance de la vie des enfants et de leur famille :

« Ce sont des conditions de vie tellement à l'opposé de ce que l'on connaît, de ce que l'on vit tous les jours que l'on n'arrive pas à se rendre compte de tout ce que cela comporte comme efforts chez les parents ; et comme ces efforts-là, on ne peut pas les reconnaître, on se dit que les parents s'en foutent ; on fait trop souvent de rapides raccourcis ».

Sans nier l'origine culturelle, c'est avant tout la situation sociale qui imprime chez l'enfant et sa famille une trace commune.

On peut toujours avoir des connaissances interculturelles, tenir compte de l'influence des origines ethniques, mais faire l'impasse sur la compréhension des conditions de vie des plus pauvres, privent les enseignants de compétences et d'ouverture nécessaires à leur pratique.

Au lieu de penser que les parents négligent la scolarité de leur enfant, qu'ils ne tiennent pas compte des exigences de l'école, ils pourront analyser leurs propres projections, décoder les mécanismes de défense de ces parents, tels les comportements de fuite, d'évitement ou de délégation, marques de l'exclusion sociale et non des traditions culturelles.

Des recherches, réalisées dans le Nord de la France sur la déscolarisation précoce, aboutissent aux mêmes constats, alors que la grande majorité des familles est d'origine française.

La vulnérabilité sociale de ces parents les prive de pouvoir, d'autorité pour faire valoir suffisamment leurs intérêts, leurs besoins, leur style de vie, et les conduit à considérer les contacts avec les institutions comme des facteurs de risque.

La fracture sociale ne les exclue pas seulement des richesses matérielles, elle les exclue des richesses spirituelles, et discrédite leurs valeurs et leurs repères.

Cette disqualification leur renvoie une image dégradée creusant une faille identitaire qui attaque le lien social.

Vivre dans la pauvreté, c'est vivre un stress permanent, une tension psychique épuisante, générés par l'angoisse du lendemain, la peur de ne pas pouvoir élever correctement ses enfants, et par la crainte de lire dans le regard de l'autre reproches ou mépris.

Ils sont confrontés au doute, l'opacité de l'avenir ne permet plus de se projeter et atteint les jeunes qui se perçoivent comme des « losers ».

L'angoisse qui étreint les parents agit comme un frein sur l'élan vital de leurs enfants.

C'est la précarité, l'insécurité du lendemain qui impriment les stigmates de la maltraitance sociale :

- atteinte narcissique
- troubles de l'identité
- honte
- dévalorisation
- perte des repères
- défiance

On peut alors aisément comprendre que les enfants souffrent de troubles identificatoires, de pathologies narcissiques, d'affects dépressifs, dont les défenses, coûteuses pour leur économie psychique, atteignent douloureusement leur fonctionnement socio affectif et cognitif.

On parle de dyspraxie, de dysharmonie cognitive, de dyslexie, d'hyperactivité, etc. !...

Encore des étiquettes pour mettre un voile pudique et pseudo scientifique sur notre culpabilité !

Des étiquettes mensongères qui ne servent qu'à recouvrir les carences de la société.

Encore une fois, l'école, surtout dans les ZEP, fait ce qu'elle peut, elle n'est pas responsable des causes et des conséquences des ravages de la fracture sociale :

- Comment peut-elle gérer les défauts d'établissement des repères internes, l'absence de sécurité de base chez l'enfant ?
- Comment peut-elle gérer les discordances sociocognitives qui affectent le rapport au savoir ?

Dans les classes aisées, la connivence socioculturelle qui unit les familles et les enseignants procure à leurs enfants un cadre sécurisant et cohérent.

Les codes et modèles scolaires sont relayés à la maison par des attitudes de soutien, de contrôle, les loisirs sont orientés vers la connaissance (musées, expositions, tourisme, etc.), la lecture est omniprésente, et surtout, ces activités sont partagées par toute la famille.

Dès son plus âge, l'enfant baigne dans un environnement de jeux et jouets éducatifs, d'abonnements à diverses revues ou albums, de CD, de DVD, il est élevé dans la culture de la langue orale et écrite, ce qui l'introduit le plus naturellement dans le monde scolaire, même si, de plus en plus de familles déplorent l'absence d'appétence de leurs enfants pour la lecture, la visite des musées, les documentaires...

L'absence de rupture entre la maison et l'école favorise l'autonomie ; l'enfant peut se séparer, parce

C'est grâce à cette cohérence qu'il peut s'approprier le désir d'apprendre, qui est aussi désir de grandir et de changer.

Pour les enfants de milieux précaires, cette séparation est rendue difficile pour plusieurs raisons :

- les familles, tout en nourrissant l'espoir de promotion et de transformation par l'école, craignent que leur enfant s'éloigne et devienne étranger à son milieu ;
- les relations parents -enfants, sont empreintes de dépendance, de loyauté ;
- l'environnement est dépourvu des « outils » culturels ;
- les modes d'expression langagière sont plus factuels, utilitaires que communicationnels, explicatifs.

L'écart symbolique entre la maison et l'école se creuse d'un autre processus qui plombera l'éveil du désir d'apprendre : la séparation menace l'équilibre de la famille et se vit dans l'angoisse pour les parents, et en miroir pour les enfants, car l'accès à la connaissance peut être vécue comme une trahison, un conflit de loyauté envers leur milieu.

Pour ces enfants, l'acquisition de l'autonomie et donc la possibilité d'accéder à la séparation symbolique est compromise par un manque de capacité à se distancier, à mentaliser, à élaborer une pensée objective sur les objets du savoir.

Ces discordances sociocognitives génèreraient des troubles de la relation et des troubles des conduites d'apprentissage.

Il ne s'agit pas ici de généraliser, (il y a d'excellents élèves dans nos écoles ZEP), mais d'essayer de comprendre pourquoi il est illusoire de parler d'égalité des chances (les statistiques sont suffisamment éloquentes pour ne pas revenir dessus).

D'après une enquête de madame Henriot Van Zanten<sup>51</sup>, dans les familles nombreuses, en grande précarité économique (françaises ou d'origine migrante), dont les enfants sont en grand échec ou orientés vers les filières spécialisées, on observe une grande culpabilité, un échec du projet global de trajectoire restauratrice.

Ces familles fuient les contacts avec l'école, par honte d'étaler leur ignorance, par désespoir et souffrance, donnant d'elles une image apathique, passive...

Elles sont déçues, démobilisées, émettent des opinions négatives sur le quartier, l'environnement, sans pour autant se dynamiser pour agir : sorte d'impuissance sociale.

En revanche, dans les familles dont les enfants sont en réussite, et de même milieu socioculturel que les précédentes, on constate un sentiment de méfiance en direction de l'environnement, entraînant un clivage protecteur par rapport aux fréquentations, à la rue.

Les activités à la maison sont d'ordre éducatif (jeux, lecture), ces familles sortent leurs enfants du quartier, (promenades, cinémas)..., fréquentent les équipements et les associations extérieures à la cité.

Elles sont informées et capables de faire la distinction entre les divers établissements.

Elles ont un grand respect pour les enseignants avec lesquels elles ont de nombreux échanges, n'attendant pas d'être « convoquées ».

Elles participent aux activités et manifestations scolaires. Et, surtout, elles ont un regard critique.

---

<sup>51</sup> PUF, 1990 « L'école et l'espace local »

Mais au-delà du comportement éducatif, c'est l'existence d'appuis familiaux, qui garantit, à leurs yeux, la réussite.

Ce qui permet à ces familles de ne pas s'auto exclure, ce sont les possibilités de recours, la mobilisation des ressources diverses (famille élargie, grands frères et sœurs, voisinage) tout en gardant des repères favorisant le jeu entre le clivage et la connivence.

Elles ont su (pu ?) se ressourcer à ces réseaux de solidarité locale, ce qui autorise la réussite de leurs enfants.

Les familles les plus en difficulté sont celles qui sont exclues de ces solidarités.

D'où l'impérieuse nécessité de favoriser l'inclusion et de recréer du lien social.

*On voit clairement à travers cette étude que la réussite scolaire s'inscrit dans une trajectoire de mobilisation sur le savoir de toute la famille, qui a su se donner les moyens de percer les codes et les rites de l'institution.*

Alors pourquoi certaines y parviennent-elles et d'autres pas ?

Parce que les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets du fait de la complexité et de la diversité des histoires humaines.

La maltraitance sociale peut attaquer les liens plus ou moins violemment selon les moments des parcours de vie.

Les souffrances dues à l'intolérance de la société agissent comme un amplificateur des souffrances psychiques que chacun d'entre nous peut éprouver à un moment ou un autre.

Et c'est cette amplification qui fait la différence.

Une crise conjugale, une rupture, un deuil, une mise au chômage, une maladie ne se gèrent pas de la même manière selon l'origine sociale, ils se percutent aux limites invalidantes de la misère et fragilisent sévèrement les assises psychologiques des personnes.

Lorsque de tels drames éclatent dans les milieux aisés, la souffrance intrapsychique est la même, et les enfants ne sont pas épargnés par des angoisses qui peuvent compromettre leur équilibre, mais l'environnement matériel, la connaissance des dispositifs de prise en charge, la connivence intellectuelle des parents et des enseignants atténuent les effets destructeurs de ces crises.

Un enfant qui grandit dans un milieu aimant, soudé, équilibré, même si les revenus matériels sont modestes, aura plus de chances de réussir à l'école qu'un enfant de même origine, mais dont la famille souffre de conflits ou de problèmes relationnels.

En soulignant la trace de la différence socioculturelle, il ne s'agit pas de céder à une logique culturaliste qui renforcerait la stigmatisation, en revanche, gommer les spécificités, travailler sans se poser de question, nous renvoie à l'échec, donc à l'impuissance car le déni de la différence génère la confusion.

## Echos du dehors

22/05/2008

Depuis Kuala Lumpur, j'écoute la retransmission du « Téléphone sonne » d'hier soir (France Inter)

Et ça me fait beaucoup de bien.

Respect de la diversité, reconnaissance de la citoyenneté pour tous, de la culture et de la créativité des banlieues, notions de miroir, d'altérité, de richesse...

Notion de mixité banlieue /centre ville

Et aussi, l'absolue nécessité de créer de l'emploi pour que l'exclusion économique cesse d'asphyxier le potentiel des populations reléguées « hors les murs »

La barrière du « périph » ou des « boulevards » est symbolique et colonise notre fantasme, c'est à chacun d'entre nous de la pulvériser pour détruire les virtuelles barrières culturelles et les réelles barrières sociales.

Hier soir, j'ai discuté avec un jeune looké à la Jean Sarkozy.

Milieu friqué, grande famille, papa officier de marine : heureux et fier à 25 ans d'être envoyé en mission par sa boîte, qui travaille pour l'armement et la sécurité, en expatriation à Kuala Lumpur.

« J'en ai chié, je détestais les études, mon père m'a botté le cul, ne m'a pas fait de cadeau, je faisais beaucoup de conneries, j'ai eu mon bac à l'arrache (redoublement et repêchage), puis boîte de commerce et un an d'armée dans la marine.

Quand j'ai postulé pour cette embauche, ils ont compris que mes compétences en terme de gestion et de direction d'équipe étaient fiables.

A 25 ans, c'est quand même appréciable de gagner trois fois plus qu'en France, de vivre dans un super appart et de découvrir le monde, alors, qu'importe si je dois collaborer à la fabrique de la mort ! »

Il s'appelle Gabriel, oui, comme l'ange, il est beau comme un dieu, et je n'ai pas rêvé, je sentais qu'il avait comme envie de me convaincre, (de se déculpabiliser ?), et pourtant, je ne disais rien, mais mon regard ? mon silence ?...lui renvoyaient-ils un miroir dans lequel il s'était déjà perdu ?...

Ou alors, c'était un sentiment de responsabilité avorté ?

# Lieux d'accueil et d'écoute à l'école

---

**Quels appuis ?**

**Quels soutiens ?**

**Quelle écoute ?**

En 1992, à la Cité des Aubiers, suite à un travail mené dans les classes sur les Droits de l'Enfant, nous entendons une demande pressante, pathétique de nos petits élèves.

En apprenant leurs droits, ils découvraient aussi leurs devoirs, et comprenaient que, pour être respectés, reconnus, il fallait qu'ils puissent être écoutés.

Ils étaient prêts à faire des efforts de compréhension et de tolérance envers les grandes personnes, mais réclamaient, en toute légitimité, la réciprocité.

« Nos parents ne nous écoutent pas, ils ne nous prennent pas au sérieux, ils ne nous font pas confiance, ça serait bien que vous les rencontriez, qu'ils viennent à l'école ».

Ces paroles d'enfants furent à l'origine de lieux d'accueil pour les familles, en élémentaire et en maternelle.

« Parlez-moi d'enfants » vécut deux ans, cheminant vers l'ouverture, la curiosité, le partage, le dialogue autour de l'éducation, de la scolarité et bien d'autres thèmes concernant le quotidien, la société...

Lorsque je suis arrivée à Pessac, ce projet ne cessait de me porter, mais j'avais appris la patience et la nécessité de le réaliser avec une équipe motivée et en demande, avec des parents prêts à s'investir et désireux de ce partenariat avec l'école.

Après quelques mois de réflexion et de discussion, naît « L'Accueil des Familles ».

La bibliothèque de la maternelle Ronsard ouvre son espace clair et hospitalier, une fois par semaine le matin de neuf heures à dix heures trente.

Nous animons à deux cet accueil, la directrice et moi-même de façon à assurer une continuité et une régularité ainsi qu'une complémentarité de l'écoute et du regard.

L'école prépare du thé et du café, les mamans amènent des gâteaux, les bébés dans leur poussette poursuivent leur sommeil et les petits non scolarisés vont et viennent autour de nous, jouent ou regardent des livres.

Comme aux Aubiers, je suis frappée par l'aisance et la sérénité de ces enfants ; assez rapidement, ils se décollent des jupes de leur maman et s'occupent tranquillement, venant de temps en temps réclamer un gâteau, puis repartent en quête d'une activité.

Le calme de ces bambins semble prouver que ce qui se parle dans cet espace doit être respecté et encouragé, comme si leur comportement autonome s'originait dans la sécurité et le sentiment du bien-être de leur mères.

Ces dernières n'en revenaient pas, disant qu'à la maison, leur enfant était capricieux, agité, incapable de jouer tout seul...

Ils étaient comme bercés par la musique des paroles échangées autour d'eux.

En fin d'année, nous faisons un bilan de nos rencontres, les paroles des mamans sont éloquentes et méritent d'être retranscrites dans leur authenticité :

Pourquoi venez-vous à cet accueil ?

« Pour parler des enfants »

« Ça nous aide à mieux les connaître, à mieux les comprendre ; de plus, nos enfants sont contents que l'on vienne à l'école, après, on en parle avec eux, avec le père, les frères et les sœurs. »

« On parle de la famille. »

« On apprend les coutumes de tous les pays, ça nous **ouvre** la tête... »(geste)

« On découvre que nous ne sommes pas seules avec nos problèmes, quand on parle, on voit que les autres rencontrent les mêmes difficultés avec les enfants... »

« On comprend ce qui est commun à tout le monde, même si nos origines, nos éducations et notre milieu social sont différents.

« Nous remercions l'Etat de nous autoriser ce temps de parole à l'école. »

« Ça nous a aidé à nous **libérer**... »

« La présence de la psychologue à cette permanence nous a permis de ne plus en avoir peur. »

« Quand je suis là, une heure et quart par semaine, je me sens plus **grande**, je me sens enseignante, comme vous, parce que ça fait réfléchir, je sens ma **tête** (geste) ; tout le reste du temps, je ne suis qu'une femme de ménage. »

«Ça nous a permis de mieux parler français, ici, on ose, ça ne fait pas peur. »

« On a rencontré d'autres personnes, avant j'étais **isolée**, je ne parlais pas, maintenant, j'ai un lieu/lien avec les **autres**. »

« C'est rassurant ici, parce qu'on se sent reconnu, nous sommes des **partenaires** de l'école. »

« Même si certaines mamans ne viennent que une ou deux fois, on continue à se parler, après, on sait qu'elles ne peuvent pas venir chaque fois, mais c'est devenu des personnes plus **proches**. »

« Ça fait tomber les barrières. »

« Ça crée un **lien** enseignants/parents. »

« Ça casse les **à priori**, parce qu'on imagine des choses qui sont pas vraies,...et quand on parle, on comprend ce qui nous **unie**, on se sent plus **proches**. »

« Ici, on ne se sent pas jugé, parce qu'il y a du **respect**, on se sent en confiance...

Ce qu'elles craignent ?

« Ce qu'on dit ici, c'est entre nous, il faut pas répéter à l'extérieur. »

« Chaque personne qui vient ici doit savoir qu'il faut respecter la **confidentialité**. »

En ce qui nous concerne, nous leur exprimons notre intérêt pour ce lieu d'accueil, qui nous permet de mieux connaître les parents, dans leur diversité et leur universalité.

Nous apprenons beaucoup de ces échanges, il y a un partage des savoirs, les connaissances acquises sont réciproques.

Pour nous aussi, il y a enrichissement que nous pouvons communiquer aux autres enseignants et aux divers partenaires.

Nous n'oublions jamais l'objectif prioritaire de ce dispositif : la réussite et le bien-être des enfants/élèves. Ces mamans, pour la plupart, ont pu entreprendre des démarches de soins pour leurs enfants, alors qu'elles étaient dans la défiance et la crainte.

Au delà de l'école, ce sont l'ensemble des services de l'enfance et des partenaires périscolaires, qui prennent du sens et dont elles peuvent s'emparer. Les liens créés leur permettent de maîtriser les messages de l'école, d'en percer l'opacité, elles se sentent plus sûres d'elles et se surprennent à réfléchir, à penser, à débattre, à se positionner dans leur statut de femme et de mère, ce qui restaure l'image de « femme au foyer », certaines disent même « femme de ménage ».

Cette confiance, ce respect, cette image revalorisée de leurs compétences parentales ne peuvent n'être que favorables aux identifications qui se construisent pour leurs enfants.

Nous retrouvons dans leurs propos et leurs engagements, le bien-fondé du tricotage d'un réseau social.

Ce sont bien l'isolement, l'absence de réseau relationnel, l'absence d'étayage, générés, puis renforcés par la précarité sociale, qui sont responsables des sentiments de honte et de dévalorisation de l'estime de soi.

Ces mamans nous font comprendre qu'à travers cet espace de parole, régulier (ritualisé ?...), et pérenne, elles se réapproprient des affects de fierté et de dignité qui leurs donnent de la force dans leur quotidien et les rassurent dans leurs capacités éducatives.

Elles se dégagent des sentiments d'impuissance, de la dépression, de l'angoisse qui inhibent et altèrent leur pensée et leur créativité.

Elles peuvent renvoyer à leur entourage, leurs enfants, leur compagnon, des images positives, confiantes, et constructives.

Lorsqu'en fin d'année, nous faisons ensemble le bilan de l'action, nous sommes toutes d'accord pour la poursuivre, mais la demande des mamans va plus loin :

- Organiser aussi des rencontres le samedi matin pour que ceux qui travaillent puissent venir, ce qui signifie qu'elles souhaitent la présence des papas. Elles expriment le besoin de partager avec leur conjoint la responsabilité parentale, ils se reposent trop sur elles pour les relations avec l'école et elles ont bien compris qu'il était très important pour les enfants que leur père se préoccupe de leur scolarité.
- Ouvrir ce type de lieu d'échange à l'école élémentaire et au collège. Aussi, à la rentrée suivante, une fois par mois, le samedi matin, le hall de la maternelle s'est-il ouvert à une population mixte, ravie de pouvoir profiter d'un accueil dont leurs horaires de travail les privaient. Certains pères ont même eu l'honnêteté d'avouer leur curiosité pour ce lieu qui attirait tant leur femme...

Les parents ont souhaité que l'on se rencontre autour de thèmes qu'ils choisissent et les échanges, encore une fois furent riches et très animés.

Des membres du RASED ont pu se joindre à nous et apporter leur point de vue.

Ce partage d'intérêt pour les enfants, dont certains étaient suivis par le RASED, éclairait et rassurait les parents et nous renvoyait ce qu'ils ressentaient et comprenaient.

A l'école élémentaire, et au collège, des lieux de paroles se sont créés, adaptés aux demandes des parents.

Ces dispositifs sont peu coûteux, ils ne demandent que de la conviction, de la disponibilité, du respect, de l'écoute et de la créativité.

Il s'agit de mettre en place ce type de dispositif susceptible de donner du sens aux missions de l'école (cognitives et symboliques), afin que pour ces parents, l'école soit reconnue comme lieu de transmission du savoir articulé à l'éducation et à la citoyenneté.

Pour cela, l'école doit se dévoiler, se démythifier, se désacraliser, elle doit sortir de son opacité, elle doit se donner les moyens de la transparence et veiller à tout mettre en œuvre pour atténuer les écarts de représentation, les distances, les fantasmes.

Ce qui signifie que les professionnels doivent aussi approfondir leur connaissance de ces familles, afin de modifier leur regard, afin de leur faire confiance et de partager les missions éducatives. Ce respect réciproque autorisera l'enfant à progresser dans l'acquisition des savoirs scolaires, puisque ce respect sera le vecteur d'un projet commun.

Il pourra alors conjuguer permanence et changement, entre passé et avenir, entre histoire familiale et histoire scolaire, entre identifications et idéaux.

Leur expérience scolaire, peut-être, selon les termes employés par Bernstein, « expérience de développement symbolique et social » et non exigence ou injonction de changement radical.

Il s'agit de donner les moyens aux familles et aux enseignants de recréer de la continuité entre la réalité psychique et la réalité externe, entre ce dont on hérite et ce qu'on trouve et crée. Ce sont ces espaces qui ouvrent à la distanciation, à la différenciation, à la temporalité, ce sont des entre-deux où s'éprouvent les limites entre le dedans et le dehors, le moi et le non-moi.

Dans ces lieux de paroles, les parents, par des jeux de miroir, se renvoient leurs expériences et découvrent leurs ressemblances et leurs différences, ils sortent de l'anonymat, du désintérêt, de l'indifférence grâce à la reconnaissance des autres.

La continuité se retisse entre monde interne et monde externe, entre privé et public permettant d'accéder à l'altérité.

D'après Eric Debarbieux, universitaire, connu pour ses travaux sur la violence à l'école, trois conditions sont nécessaires pour l'établissement de ces lieux d'accueil :

- des équipes stables et motivées ;
- des équipes formées ;
- un partenariat avec la communauté des habitants.

Il souligne l'importance de « l'action modeste », du bricolage, de tout ce qui favorise le sentiment d'appartenance, créateur de la communauté, du lien, de la civilité, de l'attention, du respect.

L'écart socioculturel creuse un fossé entre les deux pôles éducatifs : il manque à ces professionnels de ZEP, souvent débutants, une formation, des compétences dont leurs

collègues de zones plus favorisées n'ont pas besoin : il leur faut s'adapter, surmonter leurs peurs, leurs représentations stéréotypées, afin de parvenir à un système de communication ajusté, en essayant de décoder, d'entendre, et surtout, en s'assurant d'être compris.

Le rapport au savoir et à la citoyenneté ne s'établira, pour ces enfants, que grâce à toujours plus de transparence et de lisibilité de la relation Ecole/Famille.

## **« Café des Parents » dans un centre social**

Situé au cœur de la cité, le centre social est fréquenté par les familles pour des accompagnements administratifs, des aides à la rédaction de courriers, des activités et sorties pour les adultes et les jeunes.

Depuis la rentrée 2007, nous avons créé « un Café des Parents », en partenariat avec la politique de la ville et la réussite éducative dont l'objectif est de penser ensemble autour de la parentalité, de la cité, de l'école, des enfants.

Comme pour les accueils en Maternelle, seules les femmes participent à ce dispositif.

Une fois par semaine, leur présence fluctue entre quatorze et dix sept heures, avec des va-et-vient incessants, et souvent de tout petits enfants ponctuent de leurs gazouillis les paroles de leur maman.

Le centre social offre thé et café et les habitantes apportent des gâteaux faits maison.

Cet aspect humain et vivant est une des clefs de la richesse et de l'authenticité des échanges qui vont naître dans cet espace rassurant et convivial.

Des thèmes brûlants surgissent spontanément, tels que :

- La violence sociale, locale, l'insécurité ;
- L'environnement, le quartier ;
- Les faits de société ;
- Les différences culturelles, les religions, les traditions, l'exil, l'identité ;
- Les hommes, les pères, les maris ;
- Les failles identitaires ;
- La parentalité, l'exercice de l'autorité ;
- La discrimination.

Et, en toile de fond, l'expression de la gaîté, de l'humour, de la vie, du besoin de rire, de partager des moments légers et festifs.

Très rapidement, nous constatons qu'approfondir certains de ces sujets en tentant d'y apporter des éléments théoriques, informationnels, ne sert à rien.

Elles ont trop besoin de parler, et la distanciation imposée par le détour de la connaissance leur est difficilement accessible : prises de paroles intempestives, échanges en sous-groupes, mélange des langues, allées et venues incessantes...

Au milieu de ce brouhaha, l'écoute est limitée, mais laisse des traces.

Ce qu'elles perçoivent et reprennent à leur compte doit être en lien avec leur vécu, sinon ça ne fait pas sens.

Une réflexion est alors menée pour une orientation plus adaptée à leur demande.

Ce qui apparaît clairement, c'est que, avant de pouvoir aborder leurs préoccupations concernant l'éducation, les enfants, l'école, il faut en passer par des problèmes de fond qui envahissent leur existence, altèrent leur accès à la réflexion sur la parentalité.

L'insécurité latente, la violence sociale, celle des foyers, la circulation de la drogue, des armes, la peur du chômage, de la prison pour leurs enfants, la précarité, sont des facteurs d'angoisse qu'elles ont besoin d'exprimer, de partager, de déposer comme on abandonne un fardeau trop pesant.

Les failles identitaires, les souffrances de la double culture, les histoires transgénérationnelles, les conflits conjugaux, les séparations, les ruptures, le poids des traditions, de la religion, la lutte des femmes, les carences des pères, etc. autant de préoccupations qu'il faut accueillir, entendre avant de parler de sujets nécessitant réflexion et distance.

A propos de l'avenir de leurs enfants, elles craignent que le niveau scolaire de La Maraigne ne soit plus faible qu'ailleurs, elles ont la hantise du placement, redoutent la discrimination à l'emploi. La présence prolongée de jeunes adultes au foyer devient un réel problème : ils sont désœuvrés, n'ont pas les moyens de se loger, leur mal-être se retourne souvent contre leur mère qu'ils maltraitent et en font leur esclave, les pères étant démissionnaires, impuissants.

Elles déplorent le manque de respect des enfants ; certes, ils ont des droits, mais ils doivent aussi admettre leurs devoirs, elles ont le sentiment que leur autorité est bafouée.

Quelques réflexions significatives :

« Le fils ramène le fric du deal pour payer à son père le voyage à La Mecque »

« Si les jeunes n'ont pas de travail, c'est surtout parce qu'on ne veut pas de ceux qui viennent de la Cité, et leurs parents n'ont pas les moyens de les encadrer »

« Comment apprendre à être parent »

« On veut pas aller voir un psy, mon enfant n'est pas fou, ni handicapé »

« On veut pas aller voir les assistantes sociales, on a peur qu'elles placent nos enfants à l'ASE »

« Quant j'ai pris la poussette de mon bébé, que je laisse dans l'entrée de mon immeuble, j'ai trouvé un pistolet caché sous les couvertures », etc.

Ces paroles, ces représentations ne sont malheureusement pas des fantasmes, elles sont ancrées dans leur réalité, et il faut qu'elles puissent s'exprimer, être entendues, reconnues, pour que ces femmes puissent les dépasser.

Elles ont besoin d'échapper à leur quotidien, et ce lieu est une sorte d'espace transitionnel qui les autorise à rêver, à faire des projets, à révéler leur créativité, leur humour.

Elles s'y sentent libres et en confiance. Elles ont besoin de temps pour faire tomber les défenses, et notre objectif de travail autour de « La Parentalité », s'il semble être mis entre parenthèses, en sourdine, nécessite, pour être abordé plus frontalement, d'en passer par cette levée des défenses et des angoisses.

Ce « Café des Parents » est un espace temporel qui met à l'écart, pendant deux heures, une existence souvent douloureuse et dépourvue de perspective.

Aussi, n'avons-nous pas le droit d'imposer, de diriger, nous ne pouvons que recueillir, au de-là de toutes ces paroles, ces récits de vie, ces témoignages, ces rires, ces rêves, tout ce qui ne peut encore se dire, mais qui est là, tout près, entravé par l'émotion, le subjectif, l'intime.

Au cours du bilan, en fin d'année, elles tiennent à nous confier les raisons de leur présence au Café des Parents :

- Ici, c'est convivial, on rit, ça nous détend.
- On échange nos idées.
- On parle de nous, et on nous écoute.
- On parle du quartier, de notre ville, de la société.
- On partage.
- Ça nous aide et on apprend des choses.
- Ça rompt l'isolement, on rencontre et découvre d'autres personnes.
- On apprend à parler français.
- C'est un lieu de bien-être, de confiance, d'écoute bienveillante et de respect.
- On attend le mardi.

Ainsi, ce qui cimenter ce lieu, ce sont les affects, le partage des connaissances et le respect.

On retrouve les mêmes motivations qu'à « l'Accueil des Familles » en maternelle.

A la rentrée, nous allons nous appuyer sur ce bilan, pour poursuivre cette action.

Les sujets qu'elles proposent, tout en se tricotant, s'amalgamant à ceux de cette année, se fauillent vers des ouvertures, des passerelles qui tendent à aborder le questionnement éducatif.

- L'immigration en France ;
- La bi culturalité, la double appartenance (ici et au pays) ;
- La double étrangeté ;
- La souffrance des femmes ;
- L'impuissance de notre éducation face à la pression de l'environnement, l'argent facile, les bandes ;
- Comment éviter la prison à nos enfants ?
- Le vol est-il lié à l'éducation ?
- Conflits et contradictions au sein du couple concernant les modèles éducatifs ;
- Représentation de l'autorité et du respect en fonction des différences culturelles ;
- Droits et devoirs des enfants ;
- La violence des enfants, dès la maternelle ;
- Comment suivre scolairement ses enfants ;
- Difficulté d'être parent.

A travers ces demandes, on sent tout le poids des origines socioculturelles, intriquées aux destins et trajectoires personnels, notamment le poids extrêmement douloureux et invalidant de la culpabilité, de la déconsidération, de la honte.

A partir de ces thèmes, il va falloir travailler sur les représentations, les compétences parentales, les savoir-faire, la confiance, tout en prenant en compte la charge émotionnelle du contexte.

Poursuivre l'objectif de soutien à la Parentalité, dans un cadre à la fois sécurisant, respectueux et souple, cadre qui « tient » et qui autorise.

Une note optimiste et créative clôt ce bilan : projet d'un écrit issu des récits de vie, des histoires des femmes du « Café des Parents », certaines d'entre elles écrivent déjà depuis longtemps...

## Rentrée 2008

Même ambiance, même enthousiasme à se retrouver, et toujours l'envie d'écrire ensemble, à condition de préserver l'anonymat.

Elles se racontent, déroulent le fil de leur vie, j'écoute, je pose des questions, je prends des notes, je suis le réceptacle.

Certaines traduisent, d'autres préfèrent écrire chez elles, d'autres préfèrent attendre...

Une jeune femme murmure :

« Si je parle, je pleure »

Personne ne l'obligera à parler...

Nous sommes en route vers une création collective.

Elles évoquent leur arrivée en France, leur mariage, le plus souvent arrangé par la famille.

Très peu de plaintes, elles se plaisent ici, apprécient la solidarité entre voisins et habitants.

C'est seulement quand je pose des questions précises, qu'elles peuvent avouer leur profond désarroi, lors de leurs accouchements : souvent très jeunes, non francophones, arrivées depuis peu de temps, elles se souviennent de leur angoisse, de leur solitude, elles étaient perdues, leur mère, leurs sœurs leur manquaient cruellement.

Quel reflet leur enfant pouvait-il percevoir dans le regard de cette maman ?

Elles n'ont pas oublié non plus les difficultés pour trouver un logement, les mois passés dans une chambre d'hôtel, ou en hébergement chez des copains, entassés dans quelques mètres carrés.

Les plus âgées racontent les galères de leurs fils pour trouver un emploi :

« C'est trop dur pour eux, jeunes des Cités, avec un nom arabe ou turc, on veut pas d'eux, alors parfois, ils se découragent... »

Elles disent à quel point les études sont importantes pour l'avenir de leurs enfants ; bien souvent, elles ont dû quitter l'école très tôt, et le regrettent terriblement aujourd'hui.

Certaines, arrivées petites filles, se rappellent leurs premières années à l'école ou au collège,

Elles ne comprenaient rien, et rêvaient d'accompagner leur maman au marché :

« C'était comme au bled, les femmes et les commerçants parlaient arabe, je revivais ! »

« Moi, mes parents ne savaient ni lire ni écrire, je me suis débrouillée toute seule . »

« On a envie qu'ils soient fiers de nous, leur vie a été dure. »

« Vous savez pourquoi je suis aide soignante ?

A son arrivée ici, ma mère était souvent malade, et avait dû être hospitalisée ; une fois, elle avait trop chaud, alors, elle ouvre la porte, l'infirmière la referme, ce manège se reproduit plusieurs fois, ma mère parlait très mal le français, l'infirmière a fini par lui donner une claque.

Je n'ai jamais oublié. Plus tard, ma mère m'a dit qu'elle souhaitait que je travaille à l'hôpital pour pouvoir traduire quand les malades ne comprennent pas.

De toutes façons, j'avais déjà décidé que je ferai ce métier depuis cette histoire. »

« On essaye de transmettre nos valeurs à nos enfants : le travail, le respect, mais c'est beaucoup plus dur que pour nous, ils sont plus exigeants, plus consommateurs, plus capricieux, on a toujours peur qu'ils manquent de quelque chose, alors, on cède. »

## Conclusion

Les bruits du monde sont si assourdissants, les images qui les accompagnent tellement explosives que beaucoup d'entre nous deviennent sourds et aveugles :

« Au secours, ce monde est fou, et la vie trop courte, essayons de nous en protéger et de profiter le mieux possible de ce que nous avons et du temps qui nous reste ».

« Il y a ceux qui rêvent les yeux ouverts  
et ceux qui vivent les yeux fermés »

Pierre Barough...

Ouvrir les yeux pour ne pas être complice du pouvoir, car « tout pouvoir qui ne trouve pas en face de lui un contre-pouvoir, en vient fatalement à abuser de ce pouvoir », et ceux qui vivent les yeux fermés risquent un jour de se retrouver abandonnés au bord du chemin.

Ca n'arrive pas qu'aux autres !

Pour ouvrir les yeux, il faut avoir été formé, éduqué, accompagné.

Pour certains, c'est évident, ils sont tombés dans la bassine dès leur naissance : parents engagés, militants, conflits, exils, grande pauvreté dans certains pays, prise de conscience liée aux études ou à certaines rencontres...

Mais la plupart des gens vit sans connaissance, sans intérêt, sans curiosité pour ce qui ne les concerne pas, ce qui ne les touche pas directement. Les médias ont une lourde responsabilité dans le formatage anesthésiant et la manipulation, cependant chacun est libre de choisir son média...

Comment choisir ses informations ?

Il faudrait que l'éducation nationale compense cette carence et propose aux élèves, dès l'école élémentaire, une éducation à l'esprit critique, à la tolérance, à l'ouverture aux autres civilisations, aux autres pensées...

Et, après le collège, le lycée et les études supérieures, cette éducation devrait être poursuivie, au cours des diverses formations continues, professionnelles, de réinsertion.

Quand cette connaissance, cette éducation n'a pas été donnée dans l'enfance, il faut aller à sa recherche, être curieux, résister à la pensée unique, aux séductions de la société de consommation et à la manipulation des médias.

Surtout, rester intolérant à l'injustice, se battre pour le respect des Droits de l'Homme.

Je viens de lire que Laurent Cantet, le réalisateur d'« Entre les murs », film tiré du roman de François Bégaudeau, explique que ses deux parents étaient instituteurs dans un petit village du Poitou. Ils étaient engagés, proches de l'école moderne (Célestin Freinet), laïques, républicains, remettant toujours leurs pratiques en question.

Il rajoute : « L'école, c'est l'endroit où j'ai appris à penser, et à développer la curiosité de comprendre ».

Voilà, tout le monde n'a pas été élevé dans ce type de milieu...

Et cela ne va pas s'arranger avec la désaffection syndicale, le chômage, la chasse aux sans papiers...

Aujourd'hui, c'est la lutte pour garder son emploi, c'est le stress au travail, c'est la compétition, la peur du chômage, des délocalisations...

On assiste au développement de la culture de l'individualisme, du mépris de l'intérêt collectif, du « sauve qui peut », l'autre est un danger, « je fais comme s'il n'existait pas ».

Les enfants élevés dans un climat insécure, angoissant, vivent au jour le jour, ce qu'ils apprennent n'est pas reconnu par l'école.

Ceux sont des savoirs acquis au travers des nécessités de leur existence.

Faire les courses, aller chercher le petit frère à la maternelle ou chez la voisine, en prendre soin avant le retour des parents.

S'occuper des papiers ou démarches administratives quand les adultes sont illettrés ou non -francophones, beaucoup d'entre eux deviennent responsables de leurs parents et portent une lourde charge.

Ces enfants « parentifiés » gênent nos représentations, nous rêvons pour eux insouciance, jeux, réussite scolaire, nous avons du mal à faire des liens, à admettre leur loyauté, leur dévouement envers leurs parents, à les situer dans un contexte.

« Leur courage est comme un défi à notre autorité d'adulte, ils nous font à la fois violence et honte ». d'après Pierre Michard.

Ils sont souvent plus matures, plus autonomes dans le quotidien.

Ils sont débrouillards, serviables et souvent très habiles, ils ont l'habitude de la « bricole », à la maison, ils aident, ils mettent la main à la pâte, ils observent.

Ils vivent dans le concret, dans l'urgence, dans une gestion immédiate du temps.

Ils sont souvent témoins des conversations des adultes, de leurs soucis, de leurs conflits, de leurs drames.

Ces enfants sont sur « le front », exposés à l'âpreté de l'existence précaire et insécure.

Je me souviens d'un petit garçon de CE1, qui arrive avec un léger retard à l'école. Tout naturellement, il se rend dans le bureau de la directrice pour réclamer son « billet de retard », il lui répond calmement en se justifiant de la façon la plus banale possible.

Dans la matinée, la directrice reçoit un coup de fil du commissariat :

Au milieu de la nuit, la brigade des stupés avait fait une descente dans l'appartement de cette famille.

Deux heures de perquisition et d'interrogatoire, le logement ravagé, la terreur pour l'enfant et sa petite sœur...

Le lendemain matin, il est arrivé à l'école avec son sac rempli de son fardeau invisible...

Toute cette maturité, ces savoirs acquis ne sont pas reconnus, pris en compte par l'école.

Et, bien souvent, ces élèves dissimulent la charge de leur vécu, ce qui contribue à inhiber l'accès à la connaissance scolaire : trop d'écart, de distance, trop de différence dans les modes de pensée, et d'appréhension du réel.

Ces écarts socioculturels sont en grande partie responsables des difficultés scolaires des enfants de familles en situation de grande pauvreté, tant au niveau des apprentissages qu'au niveau du comportement.

A partir de ces observations, on peut constater un certain nombre de convergences dans les pratiques culturelles de ces familles :

- Précocité de la construction du couple (soit pour fuir la vie en famille, soit pour acquérir son autonomie)
- Précocité de la maternité
- Précocité des conflits conjugaux
- Précocité des séparations
- D'où nombre élevé de familles monoparentales
- Instabilité de la vie affective
- (plusieurs enfants de partenaires différents)
- Familles nombreuses
- Faible niveau scolaire
- Pratique utilitaire et factuelle de la langue
- Rapport au temps inscrit dans le quotidien
- Attachement très fort aux enfants
- Angoisse du placement
- Méfiance par rapport aux institutions

- Importance de l'école
- Mais ambition minimaliste par rapport aux diplômes
- Sentiment de honte
- Dévalorisation de l'image de soi

Et la liste est loin d'être exhaustive...

Ces traits communs se retrouvent dans la majorité des familles défavorisées, sans distinction ethnique ou culturelle.

*Ce sont la pauvreté, l'insécurité, la relégation qui fondent la culture du Quart Monde, et qui marque, imprègne, l'avenir des enfants.*

C'est dans le regard de sa maman (ou de son substitut), que le bébé se crée son image.

Ce regard attentif, bienveillant est une sorte de miroir qui lui renvoie sécurité et amour.

Comment une jeune mère, isolée, abandonnée par son compagnon, sans ressource peut-elle renvoyer à son enfant une image rassurante ?

Beaucoup de ces jeunes femmes sont dépressives et incapables d'accueillir, de protéger cet enfant qui vient leur compliquer l'existence, leur rappeler leur abandon...

Elles ne sont pas disponibles, leur regard renvoie une sorte d'absence, de vide dans lequel le nouveau-né ne peut se reconnaître.

Ce qui structure le petit être en devenir, ce sont l'attachement et la sécurité, grâce auxquels il pourra construire ses repères.

L'enfant qui n'a pas pu trouver dans son environnement un climat suffisamment stable et sécurisant, ne pourra accéder à l'individualisation, à la différenciation, à la séparation ; il sera en deçà de la symbolisation et de la socialisation ; il aura probablement des difficultés d'apprentissage, sera victime d'entrave de son développement cognitif, incapable de se distancier, de se décoller de l'objet, d'entrer dans des relations socialisantes.

Il sera dans l'identité, dans le même, dans la reproduction : il ne pourra accéder à l'indépendance, à l'autonomie par défaut de sécurité de base.

Il est terriblement regrettable que les études ou travaux concernant le développement psychique et cognitif de l'enfant vivant dans une famille en situation de précarité économique, soient aussi rares, ou aussi peu connus dans notre pays.

Ce qui est encore plus grave, ce sont les mesures prises par le ministère de l'éducation nationale à la rentrée de septembre 2008 : les suppressions de postes qui impliquent l'augmentation des effectifs dans les classes, y compris en ZEP, la mort programmée de l'école maternelle et des RASED, la semaine de quatre jours, la mise en place des cours de soutien, des « stages » pendant les vacances pour les CM1-CM2, la progression de la suppression de la carte scolaire, la disparition prévue de certaines disciplines, dont les SVT (Sciences de la vie et de la terre)<sup>52</sup> qui vont devenir optionnelles en seconde, la réforme des pratiques pédagogiques et des programmes en élémentaire, et celle de la formation des professeurs des écoles.

Quels sont les objectifs de ces mesures ?

- Abandon de la prise en charge de la difficulté scolaire au profit de la médicalisation :
- Le développement des neurosciences considère les troubles du comportement (hyperactivité, inhibition,...) comme des syndromes et non comme des signes, voire des symptômes, que de miraculeuses pilules vont guérir!
- Les troubles de l'accès à l'oral, à la lecture, à l'écrit, viennent grossir la catégorie des soi-disant « dyslexies » et deviennent un « handicap » !
- Abandon de la notion d'équipe, de partenariat, de réseau.
- Abandon de la prévention, de la scolarisation/socialisation des petits.
- Abandon de la prise en charge spécialisée au sein de l'école, qui s'effectuait au plus près des problèmes des enfants : le RASED a le privilège de pouvoir travailler en étroite collaboration avec l'enseignant, l'élève, les parents et, éventuellement avec les partenaires extrascolaires.
- La réforme de notre ministre zappe ces élèves en grande difficulté scolaire, prétendant que les cours de soutien pourront remplacer les RASED...
- Abandon de la formation qui encourage les lycéens à s'orienter vers la recherche scientifique.
- Abandon de pratiques pédagogiques souples, actives et adaptées au profit d'un modèle formaté dénué d'esprit critique, de curiosité, de créativité, de mobilité intellectuelle.

Quelles seront les premières victimes de ces mesures ?

Les plus fragiles, les plus démunis, ceux dont les familles n'auront pas les moyens de compenser les carences du système, qui n'auront pas la disponibilité, la connaissance, l'audace pour s'affronter à la nouvelle toute puissance de l'école, qui ne pourront payer des cours particuliers à leurs enfants, ni des activités sportives ou culturelles.

---

<sup>52</sup> [Préciser]

Les subventions attribuées aux associations, notamment celles ayant pour objectif la défense des droits de l'homme, l'éducation à la citoyenneté, la lutte contre toutes les discriminations, se voient dangereusement amputées avec effet rétroactif sur leur budget 2008 !

Dernière annonce en date : coupe de 45°/° du budget consenti au Planning Familial !

Mais qui le sait, à part les personnes concernées !

La résistance (pétitions, manifestations, grèves, occupations...) est sans commune mesure avec la violence des coups portés.

Si le pouvoir ne rencontre pas de contre pouvoir suffisamment puissant en face de lui, il n'aura aucun mal à abuser de ce pouvoir.

Le psychologue de l'éducation se doit d'avoir une réflexion politique face à l'attaque du lien social, à l'augmentation de la précarité et de la misère, il ne doit pas céder aux courants de pensée qui tendent à occulter les vrais problèmes, en s'engouffrant dans la médicalisation, le handicap, la démission parentale.

D'après Zahia Kessar, « la traduction en termes de santé des questions sociales fait consensus et permet une pacification des questions extrêmement sensibles politiquement... On peut voir que la notion de *souffrance psychique* englobe toutes les préoccupations sociales et politiques de notre époque : la précarité, l'exclusion, le lien social, la violence, le problème dit *des banlieues*... Traiter les soubassements sociaux de ces événements et décentrer ce traitement de la subjectivité des acteurs, supposeraient sans doute une réelle audace politique ».

L'enfant/élève est une entité globale, dont la trajectoire s'inscrit dans une histoire familiale, elle-même englobée dans un environnement contextualisé et particulier.

Les missions du psychologue de l'éducation ne peuvent être envisagées que dans un maillage, un réseau sans lesquels il lui sera illusoire de croire pouvoir travailler sans en tenir compte.

Il ne s'agit pas de nier la nécessité, la spécificité de l'écoute du psychologue dans son pouvoir de restauration du sujet souffrant, mais d'être conscient des limites de ses compétences, et ne surtout pas céder à un « traitement compassionnel » des questions sociales qui, en individualisant et ciblant les situations revient à les dépolitiser, en occultant le soucis de justice sociale.

Pas plus que l'école, au sein de laquelle il exerce, il n'a le pouvoir de traiter les inégalités sociales.

Sa compétence réside dans son écoute « déparasitée », ouverte et souple afin d'accueillir la souffrance de l'enfant et de la resituer dans une histoire, une trajectoire qui lui donne un sens, une origine. Il peut ainsi mettre des mots passerelles qui le dégagent de la honte invalidante, de la culpabilité inhibitrice qui altèrent sévèrement la sphère affective et cognitive.

La façon dont il s'adressera ensuite aux parents, à l'enseignant n'aura d'autre objectif que de restaurer l'image de l'enfant en proposant de l'aide tout en soulignant qu'il n'est ni malade, ni porteur de handicap, ni hyperactif, mais qu'il a besoin d'être soutenu, encouragé pour reprendre confiance en lui.

Déculpabiliser les enseignants, les parents, les accompagner à changer de regard, à se distancier, à replacer la difficulté scolaire dans un contexte sociétal, fait partie de ses missions.

Le psychologue a un devoir de veille, comme ses partenaires, pédago, psy, travailleurs sociaux, médecins, etc. quant aux enjeux politiques et sociaux de leurs attitudes face à la souffrance psychique.

## Bibliographie

---

- KESSAR Zahia « Soigner » la banlieue Ville Ecole Intégration (VEI) N°126  
Septembre 2001
- Editions Quart Monde *Est-ce ainsi que les familles vivent ?* Contribution du quart  
Monde à l'ONU, Editions Quart Monde, 1994
- Ville-Ecole-Intégration *Les familles et l'école : une relation difficile,*  
VEI N° 114 Septembre 1998
- Sciences Humaines *Pauvreté, comment faire face* N° 202 mars 2009  
L'Harmattan *Précarités en famille* La revue internationale de l'éducation  
familiale N° 21 – 207
- Millénaire *Quand « malaise social » rime avec « souffrance psychique »,*  
Millénaire, Le Centre Ressources Prospectives du Grand Lyon,  
2008
- Editions Quart Monde *Refuser la misère à l'échelle d'un pays.*  
Ville-Ecole-Intégration *Savoirs de classe, savoirs de ville, savoirs de vie,*  
VEI N° 123 Décembre 2000
- Dossiers et Documents *Une lecture de la Loi d'orientation relative à la lutte contre les  
exclusions* N° 9, 1998
- BEGAG Azouz *Le gône de Châaba*, Seuil Poche, mars 2005
- BENSAYAG Miguel, DEL REY Angélique et des militants du RESF, *La chasse aux enfants,*  
Sur le Vif, La Découverte, 2008
- BENSAYAG Miguel *Les passions tristes, souffrance psychique et crise sociale.* La  
Découverte Poche ; Nouvelle édition 2006
- BERGER John Grand entretien Télérama n°3082
- BOIMARE Serge *L'enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, 2004
- BOURDIEU Pierre *La misère du Monde*, Seuil 1993
- BOURGON Dominique *Un sens à la vie*, Seuil, janvier 2007
- CHARLOT B., BAUTIER E., ROCHEX J-Y *Ecole et Savoir dans les banlieues et ailleurs...*  
Armand Colin, 1992
- DEJOURS Christophe *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale,*  
Points Seuil, 1998

- DOUVILLE O., RIDEL L. (dir.) *Exclusions, précarités : témoignages cliniques*  
L'Harmattan, 1999
- DUBET François *Théorie de la souffrance sociale, à propos de l'ouvrage d'Emmanuel Renault (ibid.) « La vie des idées » 27/02/08*
- ERNAUX Annie *Les armoires vides*, Gallimard, 1974
- FURTOS Jean *La souffrance psychique d'origine sociale a partie liée avec La non-reconnaissance de la valeur humaine, dans « La santé pour tous », n°184 de la revue ATD Quart Monde, avril 2002*
- HENRIOT VAN ZANTEN Agnès *L'école et l'espace local*, PUF, 1990
- JACQUES Paul *Souffrance psychique et souffrance sociale*, CAIRN N°8, 2004
- JANKELEVICH Victor *Le pur et l'impur*, Flammarion, 1960
- JOUTARD Philippe *Grande Pauvreté et Réussite Scolaire, changer de regard*,  
CNDP, 1992
- KAES René *Différences culturelles et souffrances de l'identité*, Dunod,  
12/05/2005
- KHERFI Y., LE GOAZIOU V. *Repris de justesse*, Syros, 2000
- LAHIRE Bernard *Tableaux de familles : échecs et réussites scolaires en milieux populaires*, Le Seuil, 1995
- LEBLANC Guillaume *Vies ordinaires, vies précaires*, Le Seuil, 2007
- LENTIN Laurence (dir.) *Ces enfants qui veulent apprendre*,  
Des livres contre la misère Editions Quart Monde, 1995
- MAISONDIEU Jean *La dépression est une maladie, pas l'exclusion*, La fabrique des  
exclus N° 615, Le lien Social, 2002
- MAISONDIEU Jean *Un choix politique d'actualité : en finir avec l'exclusion ou  
réhabiliter la folie*, Pratiques en Santé Mentale N°1, 2000
- MAURIN Eric *Le ghetto français, enquête sur le séparatisme social*,  
La République des Idées, Seuil, 2004
- PAIR Claude *L'école devant la grande pauvreté, changer le regard sur le  
Quart Monde*, Hachette Education, 1998
- PENNAC Daniel *Comme un roman*, Livre de Poche, 1992
- RENAULT Emmanuel *Souffrances sociales, philosophiques et politiques*,  
La Découverte, 2008
- RENAULT Emmanuel *La philosophie critique : porte-parole de la souffrance  
psychique ?* Mouvements N°24, novembre décembre 2002
- ROBIN P., BEN BAREK C., COUDIN A. *Ecoutez l'écrit de la banlieue*, Cité Rouge Editions

- SASSOLAS M. (dir.) *Les soins psychiques confrontés aux ruptures du lien social*  
Eres, 1997
- SCHMIT Gérard et  
TISSERON Serge *La Honte, psychanalyse d'un lien social*, Dunod, 1992, réédition  
2007
- WINNICOTT Donald *L'Enfant et sa famille*, Payot, 1971
- ZAOUCHE GAUDRON Chantal *Les conditions de vie défavorisées influent-elle sur le  
développement des jeunes enfants ?* Eres, Mille et un bébés,  
2005
- ZERDALIA K., DAHOUN S. *Les couleurs du silence, Le mutisme des enfants de migrants*  
Calmann Lévy, 1995

## Glossaire des sigles et acronymes

---

AEMO	Aide éducative en milieu ouvert (administrative)
AEMO Judiciaire	Aide éducative en milieu ouvert (judiciaire)
ASE	Aide sociale à l'enfance
ATD Quart Monde	Aide à toute détresse Quart Monde
ATSEM	Agent territorial spécialisé des écoles maternelles
AVS	Aide à la vie scolaire
BCD	Bibliothèque centre de documentation
BTS	Brevet de technicien supérieur
CAP	Certificat d'aptitude professionnelle
CCAS	Caisse centrale d'activités sociales du personnel
CCPE	Commission de Circonscription préélémentaire et élémentaire
CIDE	Convention internationale des droits de l'enfant
CIDFF	Centre d'Information du droit des Femmes et des Familles
CLIS	Classe d'intégration scolaire
CMP	Centre médico-psychologique
CMU	Couverture médicale universelle
COFRADE	Conseil Français Pour les Droits de L'Enfant
COTOREP	Commission Technique d'orientation et de Reclassement Professionnel
CRA	Centre de rétention Administrative
DDASS	Direction Départementale de l'Action Sociale et Sanitaire
EED	Equipe Educative
GAPP	Groupe d'Action Psychopédagogique
IME	Institut Médico-Educatif
ITEP	Institut Educatif Thérapeutique et Pédagogique
IUFM	Institut Universitaire de Formation de Maîtres
MDPH	Maison Départementale des Personnes Handicapées
PMI	Protection Maternelle et Infantile
PPS	Projet Pédagogique et Scolaire
RASED	Réseau Spécialisé aux Elèves en Difficulté
RESF	Réseau Education Sans Frontière

SEGPA	Section d'Enseignement Général et Adapté
SES	Section d'Enseignement Spécialisé
SESSAD	Service d'Education Spécialisé et de Soins à Domicile
ZEP	Zone d'Education Prioritaire